


Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL
EX BIBLIOTHECA
WARCLANENSI
COMIT: DE BORCH
VELUT·ARBOR·ÆVO
Library
of the
University of Toronto



ŒUVRES COMPLETTES DE M. L'ABBÉ DE VOISENON, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.



TOME TROISIEME.



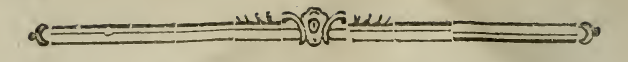
A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, de Madame la Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

THÉATRE
LYRIQUE.



ACTEURS.

L'AMOUR.

PSICHÉ.

VÉNUS.

TISIPHONE.

L'INCONSTANCE, perſonnage danſant.

SUITE DE L'INCONSTANCE.

TROUPE DE DÉMONS.

SUITE DE VÉNUS.

TROUPE DE PLAISIRS, DE RIS ET DE JEUX.



L'AMOUR ET PSICHÉ,

BALLET HÉROIQUE EN UN ACTE,

Représenté par l'Académie Royale de Musique en 1758; Musique de MONDONVILLE.

SCÈNE PREMIERE.

PSICHÉ, TISIPHONE.

PSICHÉ.

O Vénus! n'as-tu pas épuisé ta vengeance?
Après tous mes malheurs divers,
Après avoir causé ma fatale imprudence,
Faut-il que ta rigueur apprenne à l'univers
Les maux qu'endure l'Innocence?

TISIPHONE.

Rien ne fléchit une Divinité
Dès qu'on bleſſe ſa vanité.
Douter de ſa puiſſance,
Eſt une moindre offenſe
Que de ſurpaſſer ſa beauté.

PSICHÉ.

Surpaſſer ſa beauté ! non, il n'eſt pas poſſible :
Mais je poſſede un plus grand bien ;
C'eſt un cœur tendre, un cœur ſenſible.
Que le cœur de Vénus eſt différent du mien !

TISIPHONE.

Ta fierté doit encore exciter ſa colere.

PSICHÉ.

En vain vous voulez vous unir ;
J'adore un Dieu charmant, j'ai le don de lui plaire ;
Du moins il ſait aimer, ſi Vénus ſait haïr.

TISIPHONE.

Tu verras ta flamme trahie ;
Tu crois l'Amour conſtant dans ſon ardeur ;
Je ſuis trop ſon ennemie,
Pour te laiſſer ton erreur.
Je veux faire couler tes larmes,
Et ton orgueil n'aura triomphé qu'un moment.
Viens admirer les charmes
Qui t'enleveront ton Amant.

PSICHÉ, *à part.*

L'Amour me trahiroit ! ô mortelles alarmes !

TISIPHONE.

O ! vous qui charmez tous les yeux,
Venez, jeunes Beautés, paroiſſez en ces lieux.

SCÈNE II.

PSICHÉ, TISIPHONE, L'INCONSTANCE, *perſonnage danſant*, Suite de l'Inconſtance.

(*On danſe.*)

TISIPHONE.

DE tes attraits l'Amour va perdre la mémoire,
Et s'enflammer d'une nouvelle ardeur.

PSICHÉ.

Il m'aimera toujours, je me plais à le croire,
Et ſes ſermens ſon gravés dans mon cœur.

LE CHŒUR.

Un ſi charmant Vainqueur
Doit-il ſe contenter d'une ſeule victoire ?
S'il eſt Amant pour ſon bonheur,
Qu'il ſoit volage pour ſa gloire.

PSICHÉ.

Rendre un cœur infidele, eſt-ce un plaiſir ſi doux ?

LE CHŒUR.

Ah ! c'en eſt un que rien n'égale.
Un Amant n'a ſouvent de titres près de nous
Que les charmes d'une rivale.

PSICHÉ.

Quel plaiſir prenez-vous
A rendre un cœur jaloux ?

LE CHŒUR.

Ah ! c'en eſt un que rien n'égale.

PSICHÉ.

L'hommage d'un Amant trompeur
Ne doït point flatter une Belle ;
L'unique bien, le vrai bonheur,
Eſt celui d'être aimé d'un cœur tendre & fidele.

(*On danſe, on entend un prélude.*)

TISIPHONE.

Mais l'Amour va paroître, il faut ſuivre mes pas ;
Viens, vole en de nouveaux climats.

SCÈNE III.

L'AMOUR, *ſeul.*

ON vous dérobe en vain à mon impatience,
Trop aimable Pſiché, ne verſez plus de pleurs,
Je vous ſuivrai par-tout, & ma perſévérance
Laſſera la vengeance
De la Divinité qui cauſe vos malheurs.
Je reſſens comme vous mille peines mortelles ;
Mais des épreuves ſi cruelles
Redoublent ma vivacité ;

Quand je vole après la Beauté,
Je m'applaudis d'avoir des ailes.

(*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

PSICHÉ ET TISIPHONE, *ſur un vaiſſeau.*

TISIPHONE.

CRAINS ſans ceſſe un affreux trépas
Sur cet élément redoutable;
Non, je ne trouve pas
Que ton deſtin ſoit aſſez déplorable.

PSICHÉ.

Monſtre cruel, ſers les fureurs
De mon implacable ennemie;
Malgré ſa barbarie,
Si l'Amour eſt conſtant, je brave mes malheurs.

TISIPHONE.

Neptune, tu l'entends, c'eſt Vénus qu'on offenſe;
A ton empire elle doit ſa naiſſance:
Puiſqu'on oſe l'outrager,
Hâte-toi de la venger.

(*L'obſcurité s'empare du Théatre, il s'éleve une tempête.*)

PSICHÉ, TISIPHONE, *enſemble.*

Juſtes Dieux! prenez ma défenſe.
N'eſpere rien de leur clémence.

PSICHÉ, TISIPHONE, *enſemble.*

Comblerez-vous mes maux, loin de les ſoulager?
Ils combleront tes maux, loin de les ſoulager.

(*Le vaiſſeau ſe briſe, Pſiché ſe trouve ſur un rocher, où Tiſiphone la ſuit.*)

SCÈNE V.

L'AMOUR, PSICHÉ, TISIPHONE; *ſur le rocher.*

L'AMOUR.

VENT furieux, rentrez dans le ſilence,
Ceſſez, reconnoiſſez ma voix.

PSICHÉ, *à l'Amour.*

Tu n'es pas inconſtant, puiſque je te revois.

TISIPHONE, *à l'Amour.*

Je vais dans les Enfers achever ma vengeance;
Tremble, elle va ſouffrir pour la derniere fois.

(*Pſiché eſt précipitée dans la mer.*)

L'AMOUR, *ſeul.*

Ciel! on va la livrer à la Parque cruelle.
Amour infortuné, que vas-tu devenir?
Ne tardons plus, il faut la ſecourir;
Deſcendons ſur ſes pas dans la nuit éternelle.

(*Il ſort.*)



SCÈNE VI.

Le Théatre change, & repréſente l'Enfer ; l'obſcurité y regne.

PSICHÉ, TISIPHONE, TROUPE DE DÉMONS.

TISIPHONE ET LE CHŒUR.

Non, non, n'eſpere pas
Que ton tourment finiſſe.

PSICHÉ.

Dans quels funeſtes lieux conduiſez-vous mes pas?
Cruels! quels maux encor faut-il que je ſubiſſe?

LE CHŒUR.

Non, non, n'eſpere pas
Que ton tourment finiſſe.

PSICHÉ.

Du moins par mon trépas
Terminez mon ſupplice.

LE CHŒUR.

Non, non, n'eſpere pas
Obtenir le trépas.

PSICHÉ.

Ah! ſuſpendez vos fureurs inhumaines.

LE CHŒUR.

Non, non.

PSICHÉ.

Que mes malheurs puiſſent vous attendrir.

LE CHŒUR.

Tes plaintes ſont vaines,
Rien ne ſauroit nous fléchir :
Nous ne pouvons t'offrir
Que la flamme & les chaînes.
Nous ſoulageons nos peines
En te faiſant ſouffrir.

PSICHÉ.

Sort inhumain ! deſtin barbare !

LE CHŒUR.

Tes cris & tes clameurs
Ne touchent point nos cœurs.
Le Tartare
Te prépare
De nouveaux malheurs.

PSICHÉ.

Dieux !

LE CHŒUR.

Tes plaintes ſont vaines ;
Rien ne ſauroit nous fléchir :
Nous ne pouvons t'offrir
Que la flamme & les chaînes
Nous ſoulageons nos peines
En te faiſant ſouffrir.

(Une troupe de furies avec des flambeaux viennent épouvanter Pſiché.)

PSICHÉ.

Amour, c'eſt toi ſeul que j'implore,
Viens, vole à mon ſecours en cet affreux moment.

TISIPHONE.

Cet objet que ton cœur adore
Fera bientôt ton plus cruel tourment;
Ton ame, en le voyant, d'horreur ſera ſaiſie:
Connois toute ma cruauté;
Tu ſouffrirois trop peu ſi je t'ôtois la vie;
Je fais bien plus, je détruis ta beauté.

(*Elle la touche de ſes ſerpens.*)

PSICHÉ.

Aux yeux de mon Amant je n'aurai plus de charmes.
Ciel!

TISIPHONE.

Je te livre à tes alarmes;
L'Amour va dans ces lieux répandre la clarté;
Mais tremble, cet inſtant terrible
Doit n'éclairer que ta difformité:
Pleure, gémis, ſois affreuſe & ſenſible;
C'eſt le tourment le plus horrible
Que l'on ait encore inventé.

LE CHŒUR.

Pleure, gémis, ſois affreuſe & ſenſible;
C'eſt le tourment le plus horrible
Que l'on ait encore inventé.

PSICHÉ, *ſeule.*

J'ai perdu mes attraits, & l'Amour va paroître;

De mon destin rien n'égale l'horreur.
L'effroi que mon aspect dans son cœur fera naître ;
Eteindra pour moi son ardeur ;
Et s'il me voit sans me connoître,
Je n'oserai jamais dissiper son erreur :
J'ai perdu mes attraits, & l'Amour va paroître ;
De mon destin rien n'égale l'horreur.

SCÈNE VII.

L'AMOUR, PSICHÉ.

L'AMOUR.

JE viens enfin terminer vos alarmes ;
Sortez de ces funestes lieux :
Venez revoir la lumiere des Cieux ;
Le jour paroît plus doux en éclairant vos charmes.

PSICHÉ.

L'obscurité de ce séjour affreux
Convient à ma douleur mortelle :
Je ne dois mes attraits qu'à l'erreur de vos feux ;
Peut-être à vos regards serai-je un jour moins belle ?

L'AMOUR.

Votre éclat frappe les yeux.
Les Dieux, en vous voyant, admirant leur ouvrage,
Voudroient vous élever à l'immortalité ;
Mais aucune Divinité
Ne veut vous donner son suffrage.

Pour l'honneur de votre beauté,
Ce refus vaut mieux qu'un hommage:
Venez, & rendez-vous à la clarté du jour.

PSICHÉ.

A mon bonheur elle feroit contraire.

L'AMOUR.

Nuit qui me cachez ce myftere,
Difparoiffez, fuyez devant l'Amour.

(*Le théatre s'éclaire.*)

PSICHÉ.

Que faites-vous? Je vous perds fans retour.

L'AMOUR.

Ciel! ce n'eft point Pfiché que l'on offre à ma vue!
Du charme de fa voix je goûtois les douceurs:
Par quelle Puiffance inconnue.....

PSICHÉ.

Malheureufe Pfiché!

L'AMOUR.

Qu'entends-je?

PSICHÉ.

Je me meurs.

(*Elle tombe évanouie.*)

L'AMOUR.

C'eft elle, juftes Dieux! puis-je la méconnoître?
Chere Amante, vivez & calmez vos douleurs:
Jugez du feu que vous avez fait naître,
Puifqu'à vos pieds l'Amour verfe des pleurs.

PSICHÉ.

Quels doux accens ſuſpendent mes alarmes !
Quoi ! malgré ma difformité. . . .

L'AMOUR.

Vénus, en détruiſant vos charmes,
N'a pas détruit ma ſenſibilité.
Vos ſoupirs, vos plaintes, vos larmes,
Vous donnent un pouvoir plus grand que la beauté.

(Le théatre change, & repréſente le Palais de Vénus ; on voit cette Déeſſe ſur un trône, environnée des Graces & de ſa ſuite.

L'AMOUR ET PSICHÉ.

Quel changement ! quel Palais enchanté !

SCÈNE VIII, *& derniere.*

VÉNUS, L'AMOUR, PSICHÉ, Suite de Vénus.

VÉNUS.

PSICHÉ, ne craignez plus ma vengeance cruelle,
Je viens par mes bienfaits réparer vos malheurs ;
Une tendreſſe ſi fidelle
Doit triompher de tous les cœurs.
Reprenez vos attraits, ſoyez encore plus belle ;
Que mon fils vous éleve aux ſuprêmes grandeurs :
L'Hymen va vous unir d'une chaîne éternelle ;

Pour en goûter les douceurs
Jupiter vous rend immortelle.

L'AMOUR ET PSICHÉ.

Généreuse Divinité,
De nos cœurs recevez l'hommage;
Après avoir souffert l'orage,
Que le calme a de volupté!

VÉNUS.

Venez, Plaisirs, chantez leur ardeur mutuelle,
Par vos attraits embellissez ma Cour;
Retracez dans vos jeux une image fidelle
De la Victoire de l'Amour.

(*On danse; la suite de Vénus célebre le bonheur de l'Amour.*)

L'AMOUR ET PSICHÉ.

Mon bonheur est extrême,
Vous partagez mes feux;
Vous m'aimez, je vous aime,
Mon sort est trop heureux.
De ma flamme fidelle
Qui peut troubler le cours?
Quand on est immortelle,
On doit aimer toujours.

(*On danse.*)

L'AMOUR, *à Psiché.*

Pour vous l'aimable Aurore
Fait éclore

Tous les présens dont Flore
Se décore;
Plaisirs, célébrez mes transports,
Chantez le feu qui me dévore;
Par la douceur de vos accords,
Enchantez l'objet que j'adore.

LE CHŒUR.

Pour vous l'aimable Aurore
Fait éclore
Tous les présens dont Flore
Se décore.
Plaisirs, célébrons ses transports,
Chantons le feu qui le dévore;
Par la douceur de nos accords,
Enchantons l'objet qu'il adore.

(*Pas de trois, représentant le sujet de l'Acte.*)

FIN.

LES



LES JEUX FLORAUX, PROLOGUE D'ALCIMADURE*.

La Scène est à Toulouse.

SCÈNE PREMIERE.

ISAURE, SA SUITE, JARDINIERS ET JARDINIERES.

(On danse.)

ISAURE

Dans ce séjour riant & fortuné,
Phœbus, Flore & l'Amour ont fixé leur empire.
On y voit de leurs mains le Printemps couronné;
Les cœurs sont adoucis par l'air qu'on y respire.

ISAURE ET LE CHŒUR.

On n'y craint point les rigueurs des hivers;
On n'y craint point l'inconstance des Belles;
Nos arbres y sont toujours verts,
Et nos Amans toujours fideles.

(On danse.)

* La Musique est DE MONDONVILLE.

ISAURE.

Pour que l'Amour ſoit durable & charmant,
Il faut au ſentiment
Joindre le badinage,
Et qu'un fidele Amant
Ait l'enjouement
D'un cœur volage.

SCENE II.

ISAURE, SA SUITE, JARDINIERS, JARDINIERES, PEUPLES.

(*On danſe.*)

ISAURE.

Ici, ſans art & ſans détour,
L'eſprit tient tout du cœur & ſait ſe faire entendre.
Sans chercher à briller, il eſt naïf & tendre;
Le Dieu des Vers n'eſt que le Dieu d'Amour.

ISAURE ET LE CHŒUR.

Nous ne cherchons point d'autre gloire
Que le plaiſir de bien aimer.
On a, quand on le ſent, le don de l'exprimer
Et de le faire croire.
Ah! qu'il eſt doux de bien aimer!
Ne cherchons point d'autre gloire.

(*On danſe.*)

SCÈNE III.

ISAURE, SA SUITE, JARDINIERS, JARDINIERES, PEUPLES, NOBLES.

(*On danſe.*)

ISAURE.

PEUPLES, il faut dans ce beau jour,
D'un ſiecle ſi cheri tranſmettre la mémoire,
Et je veux que des prix couronnent la victoire
De ceux qui ſauront mieux chanter le tendre Amour.

(*On danſe.*)

CHŒUR.

Que ta gloire vole & s'étende ;
Sonnez trompettes ; qu'on entende
Le nom d'Iſaure éclater dans nos jeux ;
Qu'il triomphe à jamais, & qu'il regne en ces lieux.

(*On danſe.*)

ISAURE.

Pour conſacrer nos jeux par un heureux augure ;
Dans notre langage enchanteur,
Intéreſſons l'Amour : traçons par quel bonheur
Daphnis ſut attendrir la fiere Alcimadure.
De leur ſimplicité la naïve peinture
Eſt l'image de notre cœur.

(*On danſe.*)

CHŒUR.

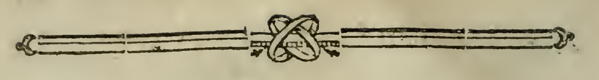
Que ta gloire vole & s'étende;
Sonnez trompettes; qu'on entende
Le nom d'Isaure éclater dans nos jeux;
Qu'il triomphe à jamais, & qu'il regne en ces lieux.

Fin du Prologue.

MIRZELE,

FÉERIE

EN UN ACTE.



ACTEURS.

LA FÉE.

MIRZELE.

ZIPHIS.

LA DISCORDE ET SA SUITE.

TROUPE DE GÉNIES.

JEUX ET PLAISIRS.

GÉNIES des différentes parties du Monde.



MIRZELE,

FÉERIE.

Le Théatre repréſente le ſallon du Palais de la Fée ; on voit une harpe, un chevalet, une toile deſſus, une table, un ſiége, une palette, des pinceaux, & des couleurs.

SCÈNE PREMIERE.

LA FÉE, MIRZELE.

LA FÉE.

LE Soleil nous ramene au jour où tous les ans
Le Conſeil ſouverain m'appelle :
Evitez de l'Amour les piéges ſéduiſans ;
Souvent ſa bleſſure eſt cruelle.

MIRZELE.

Aucun mortel ne peut pénétrer en ces lieux.

LA FÉE.

Quand je m'éloigne de vos yeux,
Ce Palais enchanté n'eſt plus inacceſſible.
Que des Beaux-Arts le charme officieux
Faſſe couler vos jours dans un bonheur paiſible.
Songez que pour un cœur ſenſible
Le loiſir eſt trop dangereux.

MIRZELE.

Mais ſi quelque ennemi contre moi ſe déclare?

LA FÉE.

Invoquez les Eſprits qui veillent ſur vos jours;
Ils détruiront, par leurs ſecours,
Les dangers que l'on vous prépare.
Talens chéris, brillez dans ce ſéjour,
Empêchez que Mirzele n'aime;
Occupez, rempliſſez tous les momens du jour,
Et défendez-la d'elle-même.

SCENE II.

MIRZELE, *ſeule.*

COMMENT effacer de mon cœur
Les traits de ce Mortel ſi tendre,
Que m'offre un ſonge trop flatteur?
Quel charme pourra m'en défendre?
Diſſipons l'erreur où je ſuis.....
Ayons recours à la Peinture;

Cet Art embellit la Nature,
Il pourra calmer mes ennuis.
(Elle peint.)
Mais, ô ciel! mon pinceau, d'accord avec mon ame,
M'offre les traits du Mortel qui m'enflamme;
Je le peins, lorſque je le fuis!

Ah! malgré moi j'en ai tracé l'image;
Je vois l'Amour animer ſes regards :
C'eſt ainſi que ce Dieu ſait ravir un hommage
Que je croyois n'offrir qu'aux Arts.
Qand on peint l'objet que l'on aime,
Le cœur n'eſt jamais en repos.
Que ta rigueur, Amour, paroît extrême!
Si tu nous fais éprouver tant de maux,
Nous récompenſes-tu de même?

SCÈNE III.

ZIPHIS, MIRZELE.

MIRZELE, *à part.*

QUE vois-je! quel objet ſe préſente à mes yeux?

ZIPHIS.

J'ai ſaiſi, pour vous voir, cet inſtant précieux.

MIRZELE, *à part.*

C'eſt lui! puis-je le méconnoître?
C'eſt le même qu'un ſonge a peint à mes genoux.
(à Ziphis.)
Par quel enchantement vous vois-je ici paroître?

ZIPHIS.

J'ai ſuivi l'Amour, c'eſt mon Maître ;
Il ne pouvoit manquer de m'amener vers vous.
A Mirzele tout rend hommage :
Dès qu'on la voit on s'attendrit ;
Le doux Plaiſir qui la chérit,
Ne ſonge plus qu'il eſt volage ;
Et le Printemps, qui lui ſourit,
Careſſe en elle ſon image.

MIRZELE.

L'Amour eſt un Dieu trop léger,
Il s'envole & produit la haine ;
Il ſait nous cacher le danger ;
Je ne veux point porter ſa chaîne.

ZIPHIS.

Quand vous bravez ſes traits, quand vous le mépriſez,
Vous ſoumettez les cœurs à ſon Empire,
Et d'un regard vous détruiſez
Le mal que vous ne pouvez dire.

MIRZELE.

Quel Mortel oſeroit aſpirer à mon choix ?

ZIPHIS.

Je ſuis le fils d'un ſouverain Génie ;
Tout l'univers obéit à ſa voix ;
Je partage avec lui ſa puiſſance infinie ;
Les Plaiſirs & les Jeux ſont ſoumis à nos loix :
Ils viendront embellir le cours de votre vie ;
Régnez ſur eux pour augmenter leurs droits.

MIRZELE.

Abandonnez cette Iſle, & fuyez ma préſence;
Ce Palais eſt rempli de piéges dangereux.

ZIPHIS.

Si vous me contraignez de ſortir de ces lieux,
La mort ſera le prix de mon obéiſſance.

MIRZELE.

O Ciel!

ZIPHIS.

Tel eſt l'arrêt qu'impoſe le Deſtin.

MIRZELE.

Et moi, ſi de l'Amour je connois la puiſſance,
On m'annonce un malheur certain.

ZIPHIS.

Hé bien, que l'Amitié nous lie;
Mieux que l'Amour encore elle adoucit la vie:
Pour la chanter uniſſons nos talens.

MIRZELE, *allant prendre ſa harpe.*

Je puis m'accompagner & m'unir à vos chants.

ZIPHIS, *à part*

Amour, viens animer ma tendre mélodie,
En chantant l'Amitié, prête-moi tes accens.

(*Mirzele, jouant de la harpe.*)

ZIPHIS.

Fille du Ciel, Divinité charmante,
Douce & tendre Amitié, viens régner ſur nos cœurs,
Dans ton Empire tout enchante;
Sur nos jours tu répands des fleurs:

Plus aimable que l'Amour même;
Tu n'as point de feintes douceurs;
Sans craindre tes rigueurs,
On peut ſe dire, je vous aime.

MIRZELE, *à part.*

Mon ame eſt attendrie, & ma crainte eſt extrême.
Eſprits qui dans ces lieux veillez ſur mon bonheur,
Paroiſſez, ſi l'on veut m'en ravir la douceur.

SCENE IV.

Le fond du Palais diſparoît, on voit la Ville de Troie.

TROUPE DE GENIES, MIRZELE, ZIPHIS.

CHŒUR DE GÉNIES, *s'adreſſant à Mirzele.*

CRAINS l'Amour & ſes charmes;
Il ſeme les alarmes;
Il fait couler les larmes;
Il répand la terreur.

MIRZELE.

Qu'entend-je!

LE CHŒUR.

Au fond des noirs abîmes
Il conduit ſes victimes.
Vois l'image des crimes
Qu'a produits ſa fureur.

SCÈNE V.

MIRZELE, ZIPHIS, *la Discorde & sa suite, tenant des flambeaux, dansent, & vont embraser la Ville de Troye.*

MIRZELE.

O Ciel ! quel funeste présage !

LE CHŒUR.

Ilion voit son dernier jour ;
Le sang que fait couler la rage,
Le fer, la flamme & le ravage
Sont les triomphes de l'Amour.

ZIPHIS.

Plaisirs, effacez la peinture
De ce spectacle affreux ;
Offrez à ses regards le bonheur que procure
Le destin des Amans heureux.



SCÈNE VI.

Le Théatre change, & repréſente un Jardin orné de guirlandes de fleurs, de ſtatues, & de caſcades.

MIRZELE, ZIPHIS, TROUPE DE GÉNIES, TROUPE DE JEUX ET DE PLAISIRS, *qui viennent danſer autour de Mirzele.*

ZIPHIS, *avec les Plaiſirs.*

JEUNE Mirzele,
Voulez-vous voir vos jours par le bonheur formés?
Aimez,
Ziphis brûle pour vous, Ziphis ſera fidele;
Aimez;
Regardez à vos pieds l'Amant que vous charmez.
Aimez;
Le plaiſir dit, quand on eſt belle:
Aimez.

(On danſe.)



SCÈNE VII.

LA FÉE, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LA FÉE.

Que vois-je? à quels attraits vous êtes-vous livrée?
Suivez mes pas.

MIRZELE.

Voyez Ziphis.

LA FÉE.

Eh quoi!
Faut-il que mes malheurs lui servent de trophée!
Si de Ziphis vous recevez la foi,
Je perds tout mon pouvoir, je cesse d'être Fée,
Et la Mort étendra son empire sur moi.

MIRZELE.

Que dites-vous? votre infortune affreuse
Seroit l'ouvrage de mes feux?

LA FÉE.

Votre main fermera mes yeux:
Mais si je puis vous voir heureuse,
L'arrêt de mon trepas sera moins rigoureux.

MIRZELE.

Impitoyable Amour, Dieu trompeur, Dieu barbare;
Je connois de tes traits la perfide douceur;
Je ne vois plus en toi qu'un tyran qui prépare
Les crimes des mortels, & la honte & l'horreur.

LA FÉE.

Mirzele, c'eſt aſſez, je voulois vous connoître;
Et j'approuve les feux que Ziphis a fait naître;
Les chaînes de l'Amour ſont des fleurs ou des fers;
Ses effets ſont doux ou terribles;
Il égare les cœurs pervers,
Il éclaire les cœurs ſenſibles.

MIRZELE ET ZIPHIS.

Vous approuvez nos feux, nous ne verrons le jour
Que pour vous exprimer notre reconnoiſſance.

LA FÉE.

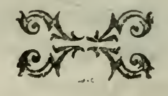
Rendez plutôt grace à l'Amour;
Quand ce Dieu vous unit, c'eſt moi qu'il récompenſe.

MIRZELE ET ZIPHIS.

Triomphe Amour, regne à jamais ſur nous;
Répands avec tes feux, tes plaiſirs dans mon ame:
Si les jours du printemps ſont ſi purs & ſi doux,
C'eſt qu'ils ſont tous éclairés par ta flamme.

LA FÉE.

Vous qui ſuivez mes loix, répondez à mes vœux;
Du nom de ces Amans embelliſſez l'Hiſtoire,
Et qu'un Palais ſuperbe, habité par les Jeux,
En éterniſe la mémoire.



SCÈNE VIII,

SCÈNE VIII, & derniere.

Le Théatre change, & représente un Palais magnifique, orné de chiffres du nom de Mirzele & de Ziphis; on voit dans le fond un trône qui leur est destiné:

LA FÉE, MIRZELE, ZIPHIS, PLAISIRS ET JEUX, GÉNIES des différentes parties du Monde.

LE CHŒUR.

Chantons & célébrons leurs nœuds;
Que leur bonheur soit notre gloire:
Rendons toujours leur cœur heureux,
Nous aurons part à leur victoire.

(*On danse.*)

MIRZELE.

Je ne veux plus chanter que toi,
Amour; que mes succès deviennent ton ouvrage;
Qu'ils servent à fixer mon Amant sous ta loi;
Qu'ils l'empêchent d'être volage:
Fais que Ziphis en puisse être enchanté.
On peut causer l'ennui, lorsque l'on n'est que belle;
On s'accoutume à la beauté;
Le charme des talens la rend toujours nouvelle.

(*On danse.*)

ZIPHIS ET LE CHŒUR.

Lorſque les Dieux firent naître Mirzele,
Dans leur ouvrage on reconnut leurs traits;
Elle pourroit ſe paſſer d'être belle,
Et ſes talens lui tiendroient lieu d'attraits:
De ſa beauté l'on ne peut ſe défendre,
Et ſon eſprit a le même pouvoir;
Quand on la voit, on l'aime ſans l'entendre;
Et qui l'entend, l'aimeroit ſans la voir.

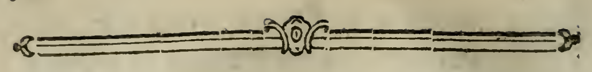
(Un Ballet général termine le divertiſſement.)

FIN.

ÉRIXÈNE,

BALLET EN UN ACTE;

TIRÉ DU PASTOR FIDO.



ACTEURS.

L'AMOUR.

ERIXENE, Bergere.

DAPHNIS, Berger.

TROUPE D'AMOURS.

TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.



ÉRIXÈNE,
BALLET.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIS, L'AMOUR.

DAPHNIS.

Amour, tu vois ma peine extrême;
C'eſt toi qui fis naître mes feux,
C'eſt à toi de me rendre heureux:
Amour, Amour, tu ſais ſi j'aime.
Erixene eſt belle,
Mais elle eſt cruelle,
Et c'eſt t'outrager:
Tu dois t'en venger.
Amour, tu vois ma peine extrême;
C'eſt toi qui fis naître mes feux;
C'eſt à toi de me rendre heureux:
Amour, Amour, tu ſais ſi j'aime.

L'AMOUR.

Erixene vient chaque jour
Reſpirer la fraîcheur dans ce boſquet paiſible;

Je remplis l'air de ma flamme inviſible;
Elle y va reſpirer l'Amour.

Dans ces lieux,
De mes feux
Tout eſt l'image,
Tout eſt l'ouvrage:
Pour chanter mes douceurs,
Je donne aux oiſeaux leur ramage;
Pour cacher mes faveurs,
Je fis naître exprès ce feuillage;
Et pour m'approcher du cœur
De la Beauté la plus ſauvage,
Je me cache dans la fleur
Qu'elle cueille dans un bocage.

DAPHNIS.

Je vais attendre Erixene en ces lieux,
Pour lui faire approuver l'hommage de mes vœux.

L'AMOUR.

Non, Daphnis, ſuivez-moi, votre gloire s'apprête;
Je vais en ménager l'inſtant;
Je me prépare un triomphe éclatant;
Votre bonheur naîtra du ſein d'une tempête.
Quand on eſt belle ſans aimer,
Cythere s'afflige & murmure;
C'eſt la cauſe de la Nature;
Et tous les élémens s'empreſſent de s'armer
Pour m'aider à punir l'injure
Que je reçois d'un cœur qui craint de s'enflammer.

L'AMOUR ET DAPHNIS.

Les traits charmans que l'Amour lance
Sont formés pour les jeunes cœurs ;
En vain la ſageſſe balance
L'attrait piquant dont brillent mes douceurs.
Peut-on comparer ſes rigueurs
Aux traits charmans que l'Amour lance ?

L'AMOUR.

Elle paroît, évitons ſa préſence.

SCÈNE II.

ERIXENE, TROUPE DE BERGERS.

ERIXENE.

Livrons-nous à la gaieté,
C'eſt notre âge qui l'appelle ;
Que votre légereté
Effleure l'herbe nouvelle ;
Comme on voit une hirondelle,
Pendant les beaux jours d'été,
Friſer l'eau du bout de l'aile,
Sans en troubler la clarté.

(*On danſe.*)

Donnons en ces doux inſtans
L'eſſor à notre jeuneſſe ;
Les fleurs ſont pour le printemps,
Pour l'hiver eſt la triſteſſe ;

Le plaiſir devient ſageſſe,
Quand on eſt dans les beaux ans;
En tombant dans la vieilleſſe,
On réfléchit trop long-temps.

(On danſe ; on entend le tonnerre & les vents.)

ERIXENE, *alternativement avec le Chœur.*

Les éclairs annoncent l'orage,
Le tonnere en éclats gronde ſur ces côteaux;
Les vents apportent le ravage.
Retirons-nous ſous ces ormeaux.

ERIXENE *ſeule, reparoiſſant.*

Un calme heureux revient dans nos campagnes
Repandre la ſérénité;
Pour reprendre nos jeux, rappelons mes compagnes;
Et célébrons la liberté.



SCÈNE III.

DAPHNIS *conduisant l'Amour qui a un bandeau sur les yeux*, ERIXENE, L'AMOUR.

DAPHNIS, *à Erixene.*

Que votre cœur ému se rende
A la voix de l'humanité.
Pour cet enfant je vous demande
Les droits de l'hospitalité :
Il est privé de la clarté ;
Ah ! que son infortune est grande !
Il ne voit pas votre beauté ;
Souffrez du moins qu'il vous entende.
Pour cet enfant je vous demande
Les droits de l'hospitalité.

ERIXENE.

Son malheur, son âge intéresse ;
Daphnis, je vous sais gré de m'implorer pour lui.

L'AMOUR.

Tout mon bonheur naîtroit de ma foiblesse,
Si ce berger me valoit votre appui.

ERIXENE, *à part.*

Sa voix attendriroit l'ame la plus farouche.
(*à Daphnis.*)
Vous aimez cet enfant, & son état vous touche ?

DAPHNIS.

Si je ne l'aimois pas, l'amenerois-je ici?
Quand vous le connoîtrez, vous l'aimerez aussi.

ERIXENE, *à l'Amour.*

Venez habiter ces retraites,
Nous serons toujours avec vous;
Nos fêtes ne sembleront faites
Que pour vous fixer parmi nous;
Nos chalumeaux & nos musettes
En auront des accords plus doux.
Venez habiter ces retraites,
Nous serons toujours avec vous.

L'AMOUR.

Hélas! je crains bien que ma mere,
Ne me voyant pas revenir,
Ne pleure & ne se désespere.
Ah! ma mere, ma tendre mere,
Hélas! qu'allez-vous devenir?
Vous affliger, c'est me punir.

ERIXENE.

Je me représente sa peine;
Votre absence, en effet, doit déchirer son cœur;
Vers elle, en cet instant, que Daphnis vous ramène,
Pour faire cesser sa douleur.

L'AMOUR.

La fatigue m'arrête, & le sommeil m'accable:
Vous paroissez avoir un cœur compatissant;

Daignez être aſſez ſecourable
Pour conduire mes pas vers un gazon naiſſant.

ERIXENE *le conduit ſur un lit de gazon.*

Dormez en paix dans cette ſolitude.
Allez trouver ſa mere, ô vous, mon cher Daphnis!
Appaiſez ſon inquiétude,
Et calmez-la ſur le ſort de ſon fils.

DAPHNIS.

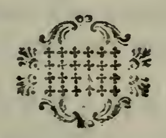
Je vais lui raconter ce que vous daignez faire;
Mais quoique ce bienfait ait des droits pour lui plaire,
Le fils pourra mieux qu'elle en acquitter le prix.

SCÈNE IV.

L'AMOUR *endormi*, ERIXENE.

ERIXENE.

ENFANT, ſous ce tendre feuillage
Goûtez un tranquille ſommeil;
Les ſoucis reſpectent votre âge,
Et n'en preſſent pas le réveil.



SCENE V.

LES BERGERES, L'AMOUR, ERIXENE.

CHŒUR DE BERGERS.

Les vents ont emporté l'orage;
Ils ne troublent plus nos ruiſſeaux:
Le Zéphyr regne en ce bocage,
Recommençons des jeux nouveaux.

ERIXENE.

De cet enfant reſpectez le repos;
Egaré par la nuit, ſurpris par la tempête,
Un doux ſommeil ici l'arrête,
Et lui fait oublier ſes maux.

CHŒUR EN SOURDINE.

(*Les Bergeres forment un berceau ſur la tête de l'enfant.*)

Que chacune de nous s'empreſſe
A lui faire un berceau de fleurs;
En ſe réveillant, qu'il connoiſſe
Que l'on veut charmer ſes douleurs.

ERIXENE.

Par la candeur de ſon enfance,
Il doit intéreſſer nos cœurs:
C'eſt le charme de l'innocence.

UNE BERGERE.

Détachons le bandeau qui lui couvre les yeux,
Et ſur les ſiens qu'une de nous le place.

UNE AUTRE BERGERE.

Faiſons un choix.

ERIXENE.

Que le haſard le faſſe ;
Il doit préſider à nos jeux.

UNE BERGERE.

C'eſt Erixene qui commence.

UNE AUTRE BERGERE.

Le ſort s'eſt déclaré pour l'objet le plus beau.

LA PREMIERE BERGERE.

Erixene devoit avoir la préférence ;
Ses traits peignent l'Amour, ils en ont la puiſſance;
Il ne lui falloit qu'un bandeau
Pour achever la reſſemblance.

UNE AUTRE BERGERE, *à Erixene.*

Prenez mes mains, pour vous placer
Dans un eſpace où rien ne pourra vous bleſſer.

(*Erixene au milieu du Théatre, les Bergeres danſent autour d'elle, la touchent, & ſe dérobent.*)

ERIXENE.

On tourne, on m'approche, on s'échappe ;
J'en tiens une ; ah ! c'eſt toi, Cloé !

ÉGLÉ.

Non, tu te trompes, c'eſt Eglé.

ERIXENE.

Tu fuis bientôt, je te rattrape.

UNE BERGERE.

Pour un inſtant dérobons-nous.

ERIXENE.

Quel ſilence! où vous cachez-vous ?

SCÈNE VI, & *derniere.*

ERIXENE, DAPHNIS, L'AMOUR.

(*Les Amours ramenent Daphnis ; l'Amour ſe leve, un Amour lui apporte ſon carquois, un autre lui remet ſon flambeau, les Amours voltigent autour d'Erixene.*)

ERIXENE.

JE les entends, elles ſont ſi légeres
Que je ne puis les arrêter.

L'AMOUR, *à Daphnis.*

Venez.

DAPHNIS.

Je crains de l'irriter.

L'AMOUR.

J'ai le talent d'adoucir les Bergeres.

ERIXENE *ſaiſit Daphnis.*

Pour cette fois, tu n'échapperas pas,
C'eſt toi, Floriſe, en vain tu gardes le ſilence;

Détache mon bandeau ; tu n'as point d'assurance ;
Rends-moi ma liberté, pour lors tu recevras
Trois baisers pour ta récompense.

DAPHNIS, *à part.*

Amour !

ERIXENE.

Quoi ! que dis-tu tout bas ?
Mais tu trembles ! ta main balance !
Moi-même, je vais donc finir mon embarras ?
(*Elle détache son bandeau.*)
C'est Daphnis ! ô mortelle offense !

DAPHNIS.

Est-ce vous offenser qu'adorer vos appas ?

L'AMOUR.

L'Amour a fait son crime, il prendra sa défense.

ERIXENE.

Quoi ! vous êtes l'Amour ! Bergeres, accourez,
Combattons ce tyran, & détruisons sa gloire.

(*Les Amours ramenent les Bergeres, tenant chacune par la main un Berger, & enchaînées avec des fleurs.*)

ERIXENE.

Quel spectacle ! le puis-je croire ?
Ces guirlandes que vous m'offrez
Sont des preuves de sa victoire.
Est-ce ainsi, juste Ciel, que vous me secourez !

L'AMOUR.

La Beauté forme ma puissance ;

C'eſt pour aimer qu'elle a reçu le jour;
Que votre cœur cede à l'Amour,
L'hommage qu'on lui rend ſe change en récompenſe.

ERIXENE.

Amour, je connois tes attraits;
Je ne puis plus cacher que j'aime.
Pour te fuir, mes efforts ſecrets
Ont rendu ma tendreſſe extrême;
Il ſemble que la Vertu même
Ne ſoit que pour tes intérêts.

(*On danſe.*)

L'AMOUR.

Je remets dans vos mains mon carquois & mes armes;
En ai-je beſoin déſormais?
Mon flambeau que je tiens pour éclairer vos charmes,
Me ſervira mieux que mes traits.

TRIO.

L'AMOUR.

Je veux régner dans votre ame,
Si je m'enchaîne avec vous.
Plus on réſiſte à ma flamme,
Plus mes triomphes ſont doux.

ERIXENE, DAPHNIS.

Amour regne dans mon ame,
Dieu charmant enchaînez-nous.
Plus on réſiſte à ta flamme;
Plus tes triomphes ſont doux.

(*Le Chœur répete le Trio, Divertiſſement général.*)

FIN.

ZEUXIS

ZEUXIS
ET
PARRHASIUS,
BALLET EN UN ACTE.



ACTEURS.

ARÉLIE.

PARRHASIUS.

ZEUXIS.

TROUPE D'ÉLEVES DE MINERVE.



ZEUXIS
ET
PARRHASIUS,
BALLET.

Le Théatre repréſente un bocage, au fond duquel on voit un Temple conſacré à Minerve.

SCÈNE PREMIERE.

ARÉLIE, *ſeule.*

DÉESSE des Beaux-Arts, en tremblant je t'implore
Pour les intérêts de l'Amour;
Sois-moi favorable en ce jour,
Couronne l'Amant que j'adore;
Zeuxis, Parrhaſius, émules dangereux,
Vont diſputer le prix de la Peinture;
Et ma main eſt le prix qu'au Vainqueur l'on aſſure.
Ce n'eſt pas pour Zeuxis que je forme des vœux:

Déesse des Beaux-Arts, en tremblant je t'implore
Pour les intérêts de l'Amour;
Sois-moi favorable en ce jour,
Couronne l'Amant que j'adore.

SCÈNE II.

ZEUXIS, ARÉLIE.

ZEUXIS.

Les enfans de Minerve, appelés en ces lieux,
Ne jugeront que pour ma gloire;
Et mon ouvrage, en séduisant leurs yeux,
Va déterminer ma victoire.

ARÉLIE.

Le vrai talent brille dans son essor,
Et jamais l'orgueil ne l'annonce;
De son triomphe il doute encor
Dans le moment qu'on le prononce.

ZEUXIS.

Tous les talens sont des bienfaits des Dieux;
Sentir le prix des dons que l'on a reçus d'eux,
C'est leur en rapporter l'hommage.
Des traits de mon pinceau j'étonne les regards;
Je représente un ciel dans un affreux nuage;
J'offre des malheureux sur des débris épars,
Luttant contre les flots & les vents & l'orage,
Et le tonnere en feu, grondant de toutes parts,
Eclaire l'horreur du naufrage.

ARÉLIE.

Plus tendre & plus heureux dans le choix des couleurs,
Votre rival nous peint des berceaux qui s'unissent,
Et des eaux pures qui jaillissent,
Pour retomber sur des tapis de fleurs.
L'Amour paroît tracer, sous ses pinceaux flatteurs,
Le dessin de chaque peinture;
Il les rapporte au penchant de nos cœurs,
Et nous fait admirer, dans ses traits enchanteurs,
Les biens & le bonheur de toute la Nature.

ZÉUXIS.

Dès que l'Amour est mon objet,
Il me guide dans mon ouvrage;
Et quand le cœur est plein de son sujet,
Il est aisé d'en exprimer l'image.



SCÈNE III.

PARRHASIUS, ZEUXIS, ARÉLIE.

PARRHASIUS.

J'ATTENDS mon ſort, on va le déclarer;
Pour mon amour c'eſt un moment terrible:
Si le cœur le plus tendre avoit droit d'eſpérer,
J'aurois lieu de me raſſurer;
Mais ce n'eſt pas l'Amant le plus ſenſible
Que l'on va préférer.

ARÉLIE.

Votre Art dut ſa naiſſance à la ſeule tendreſſe;
Ce fut un trait ingénieux du cœur,
Un excès de délicateſſe,
Dont une femme eut tout l'honneur.

ZEUXIS.

Ce n'eſt plus qu'un vain hommage;
Il eſt moins fait pour être un gage
De la fidélité,
Que pour flatter la vanité
D'un cœur indiſcret & volage.

PARRHASIUS.

Le ſentiment doit ſeul être écouté;
De la Peinture il eſt l'ame & la vie;
L'impreſſion dont notre ame eſt remplie,

Nous fait ſaiſir la vérité.
J'ai voulu rendre la beauté;
J'ai conſulté l'Amour, & j'ai peint Arélie.

ARÉLIE.

Je condamne votre projet;
Votre rival aura la préférence;
Et le choix du ſujet
Pourra tromper votre eſpérance.

PARRHASIUS.

Je ne ſuis plus maître de ce portrait;
Pour orner ſes Autels l'Amour me le demande:
Ce Dieu m'a fourni chaque trait,
Il doit en réclamer l'offrande.
Sans ceſſe je lui rends un hommage nouveau;
Plein de ſon eſprit qui m'éclaire,
Je peins l'éclat de ſon flambeau;
Et ſi j'avois le bonheur de vous plaire,
Qu'avec plaiſir je ferois un tableau
Qui repréſenteroit l'image du myſtere!

ZEUXIS.

Nos Juges viennent dans ces lieux,
Il faut à leurs regards expoſer nos ouvrages;
Nous allons ſavoir qui des deux,
D'un triomphe ſi doux obtiendra l'avantage.

ARÉLIE, *à part.*

Quel inſtant pour mon cœur! je tremble, juſtes
Dieux!

SCENE IV, & *derniere.*

TROUPE DE FAVORIS DE MINERVE; ACTEURS PRÉCÉDENS.

CHŒUR.

Voici l'inſtant de la victoire,
Des effets de votre Art que nos yeux ſoient ſurpris;
L'Amour en aura le prix,
Minerve en aura la gloire.

(*On apporte un tableau qui repréſente une treille.*)

ZEUXIS.

Arélie eſt l'objet de mes ſoins aſſidus;
J'ai compoſé ce tableau pour lui plaire:
Voyez à leurs rameaux ces raiſins ſuſpendus;
C'eſt la forme que prit Bacchus
Pour ſéduire le cœur d'une Nymphe ſévere.

(*On entend le ramage de pluſieurs oiſeaux.*)

PARRHASIUS.

Quel ramage mélodieux!
Que vois-je! ô Ciel, quel prodige!
Les oiſeaux volent dans ces lieux,
Ils ſont ſéduits par le preſtige,
Et prennent pour des fruits ce qui frappe nos yeux.

ARÉLIE, *à part.*

Hélas! c'eſt mon malheur qu'annonce un tel ſpectacle.

ZEUXIS.

Je crois que mon triomphe eſt prêt.
Mon rival pourra-t-il effacer ce miracle ?
Tous ces oiſeaux trompés prononcent ſon arrêt.

PARRHASIUS.

Ma ſurpriſe eſt égale à ma douleur extrême,
Je ne puis eſpérer d'égaler ce tableau.

ZEUXIS.

Montrez ce qu'a produit votre ſavoir ſuprême.
(*On voit un tableau couvert d'un rideau.*)

PARRHASIUS.

La crainte me retient, examinez vous-même.

ZEUXIS.

Voyons donc ce qu'aux yeux peut cacher ce rideau.
Dieu ! c'eſt le tableau même. . . . .

LE JUGE PRINCIPAL DE MINERVE, *à Zeuxis.*

O prodige nouveau!
Vous avez des oiſeaux excité la mépriſe ;
Mais vous faire tomber dans une autre ſurpriſe,
Eſt aux yeux de Minerve un triomphe plus beau.

ZEUXIS.

La honte & la défaite, ô Ciel ! ſont mon partage ;
Allons cacher ma douleur & ma rage.

ARÉLIE, PARRHASIUS.

A l'Amour j'offris tous mes vœux,
Le ſuccès couronne ma flamme.

Ah! quel moment délicieux!
Quel plaisir regne dans mon ame!

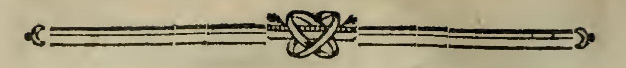
C H Œ U R.

Les Dieux se déclarent pour vous,
Et Minerve & l'Amour s'unissent.
Triomphez d'un accord si doux,
Et que ces lieux en retentissent.

(*Divertissement général.*)

F I N.

APOLLON
ET
MARSYAS,
BALLET EN UN ACTE.



ACTEURS.

APOLLON, ſous le nom de Palémon.

MARSYAS.

ZÉLIDIE.

SILVAIN, Confident de Marſyas.

TROUPE DE NYMPHES, DE BERGERES, DE SATYRES ET DE SILVAINS.



APOLLON
ET
MARSYAS,
BALLET.

Le Théatre repréſente une forêt agréable.

SCÈNE PREMIERE.

MARSYAS, SILVAIN, TROUPE DE SATYRES.

MARSYAS.

UN Berger trop audacieux
Oſe de mes talens me diſputer la gloire ;
La jeune Zélidie eſt l'objet de mes vœux;
Je prétends qu'elle ſoit le prix de ma victoire.

SILVAIN.

Tu fais le charme de nos bois,
Et les Nymphes & les Bergeres
Compoſent leurs danſes légeres
Aux ſons bruyans de ton hautbois.

MARSYAS.

J'apperçois Zélidie en ce séjour champêtre ;
Pour la mieux détacher d'un rival dangereux,
Empressons-nous de lui faire connoître
La gaieté qui regne en nos jeux.

SCÈNE II.

ZÉLIDIE, MARSYAS, SILVAIN, SUITE DE MARSYAS.

ZÉLIDIE.

DANS cet asile solitaire,
L'éclat de vos accens interrompt le plaisir ;
Il ne se laisse saisir
Que dans le sein du mystere.

MARSYAS.

Nous ne sentons l'Amour que pour le maîtriser ;
Lui donner un pouvoir suprême,
C'est l'affoiblir lui-même,
Et s'abuser.
Si-tôt que sa chaîne est trop forte,
Un Amant cherche à la briser;
Quand on ne sent pas qu'on la porte,
On la garde pour s'amuser.

ZÉLIDIE.

Ah! rougissez plutôt de cette indépendance,
Elle irrite l'Amour plus que l'indifférence.

MARSYAS, *avec le Chœur.*

Dans nos déſerts
On goûte un ſort paiſible ;
On laiſſe aux Dieux le ſoin pénible
De gouverner cet univers ;
Leur effrayant tonnerre
Dans nos antres ne peut percer ;
Il gronde ſur la terre,
Et n'oſe pas nous offenſer.
Sans nous embarraſſer
De l'allumer ou de l'éteindre,
Nous gémirions de le lancer,
Et nous rougirions de le craindre.

ZÉLIDIE.

D'un ſuperbe Mortel, Dieux ! réprimez l'orgueil :
C'eſt Palémon.....

MARSYAS.

Ma voix deviendra ſon écueil.

(*On entend le prélude d'une muſique ſimple & mélodieuſe.*)

Quelle eſt cette muſique uniforme & champêtre ?

ZÉLIDIE.

J'en reconnois les ſons flatteurs ;
Ils vous annoncent votre Maître.

MARSYAS.

D'un chant que je mépriſe ils peignent les langueurs.

SCÈNE III.

APOLLON, *ſous le nom de Palemon, ſuivi* DE BERGERS ET DE BERGERES, ACTEURS PRÉCÉDENS.

APOLLON.

Bergeres, près de moi, que ma voix vous attire;
Ne vous étonnez pas ſi mes chants ſont ſi doux;
Voyez triompher parmi vous
L'objet charmant qui les inſpire.

(*A Zélidie.*)

Quand on voit briller vos attraits,
L'Amour ſe fait toujours entendre;
Dans vos yeux il puiſe ſes traits;
En vain l'on voudroit s'en défendre;
Et vos regards ſont les ſecrets
Dont il ſe ſert pour nous ſurprendre.

ZÉLIDIE.

De vos ſons enchanteurs je craignois les appas;
J'eſpérois que dans ces retraites
Vous ne porteriez point vos pas.

APOLLON.

Vous redoutez donc moins les chants de Marſyas?

MARSYAS.

Tu ne ſais inſpirer que la mélancolie;
Je dois de tes accens mépriſer la langueur;

Loin de nous à jamais ta trifte mélodie;
C'eft par des traits plus vifs qu'un Amant eft vainqueur.

APOLLON.

Reconnois ton audace,
C'eft Apollon que tu veux furpaffer.

MARSYAS.

Je rends hommage à votre rang fuprême;
Mais vos talens ne peuvent m'abaiffer.

ZÉLIDIE.

Quoi! Palémon.....

APOLLON.

Eft un Dieu qui vous aime.

MARSYAS.

Ma voix fait retentir les airs,
Et perce jufqu'aux Cieux où gronde le tonnerre;
Elle fait pénétrer au centre de la terre,
Et doit charmer la Reine des Enfers.
Des fuperbes Titans je chanterai la guerre,
J'imiterai les vents, la foudre & les éclairs.

APOLLON.

Je ne veux chanter que les Belles:
Que feroient les talens fans elles?
Connoîtroit-on la Volupté?
Lorfque les Arts prirent naiffance,
L'Amour fit naître la Beauté
Pour devenir leur récompenfe.

MARSYAS.

Nymphes, Bergeres, jugez-nous.

APOLLON.

Pour décider de ce qu'il faut pour plaire,
On ne doit consulter que vous.

APOLLON ET MARSYAS.

J'approuverai l'arrêt, dût-il m'être contraire.

MARSYAS, *à Zélidie.*

Le Vainqueur sera votre époux.

ZÉLIDIE ET APOLLON.

Empêchez-moi } de l'avoir pour époux.
Ne craignez pas }

MARSYAS, *alternativement avec sa suite.*

Faisons triompher l'alégresse;
Qu'elle regne dans tous nos jeux;
Elle vaut mieux que la tendresse,
Et fait couler des jours heureux.
Toujours vive, & jamais la même,
La gaieté remplace l'Amour;
Avec une vîtesse extrême
Elle fait passer chaque jour:
Si l'on est tendre & si l'on aime,
La gaieté fait durer l'Amour.

(Pendant cet air, toutes les Nymphes entourent Marsyas.)

ZÉLIDIE.

De nos jeunes Beautés la troupe l'enviornne;
Au déſeſpoir je m'abandonne,
Et Marſyas ſera ſeul écouté.

APOLLON.

Amour, naïveté, conſtance,
Sont bien plus doux que la gaieté;
De tout éclat fuir l'apparence,
Aimer avec ſimplicité,
Chercher un aſile écarté,
Où les regards & le ſilence
Sont des ſermens de vérité.
Quand le bonheur eſt bien goûté,
Amour, naïveté, conſtance,
Sont bien plus doux que la gaieté.

(*Tandis qu'Apollon chante, toutes les Nymphes quittent Marſyas pour environner Apollon.*)

CHŒUR DE NYMPHES.

Quels doux accens! leur charme nous entraîne.

MARSYAS.

Que faites-vous? quoi, vous m'abandonnez?
Ciel! ô Ciel! vous le couronnez!

ZÉLIDIE.

Nos cœurs donnent le prix au Dieu qui les enchaîne.

APOLLON.

Je ne veux te punir que par ta vanité;
Que ta honte ſoit ton ſupplice;
Et que ton nom tranſmette à la poſtérité
Un ſouvenir qui le flétriſſe.

MARSYAS.

Allons cacher dans le fond des forêts
Et ma défaite & mes regrets.

(*Il ſort.*)

APOLLON, *à Zélidie.*

Je chérirois peu ma victoire,
Si vous n'en étiez pas le prix;
A quoi me ſerviroit ma gloire,
Si vous doutiez des feux dont mon cœur eſt épris?

ZÉLIDIE.

L'Amour parle pour vous, puis-je ne pas vous croire?

APOLLON, ZÉLIDIE, *avec les Chœurs.*

Amour, Amour, ſans ta flamme
Eſt-il des accords touchans?
Si tu ne regnes dans les chants,
Si tu ne leur donnes de l'ame;
Amour, Amour, ſans ta flamme
Eſt-il des accords touchans?



L'Art n'eſt qu'une vaine parure;
Son triomphe, c'eſt d'étonner.
Pour plaire au cœur, pour l'enchaîner,
Il eſt une route plus ſûre;
C'eſt le ſecret de la Nature,
Elle ſeule peut le donner.
Amour, Amour, &c.

FIN.

ZÉMIS

ET

ZÉLIE,

BALLET HÉROIQUE

EN TROIS ACTES.



ACTEURS.

L'AMOUR, ſous les traits d'un Berger.

ZÉPHIRE.

ZÉLIE, Bergere.

LE GRAND-PRÊTRE DE VÉNUS.

TROUPE DE PLAISIRS.

TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.



ZÉMIS ET ZÉLIE,

BALLET HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente un bocage, au fond duquel on voit un autel élevé à Flore.

SCÈNE PREMIERE.

L'AMOUR, ZÉPHIRE.

ZÉPHIRE.

Sous ces traits empruntés, qui connoîtra l'Amour?
Sans doute il vient soumettre une Beauté sévere;
Daignez m'unir à vous dans cet heureux mystere,
Je veux que votre gloire éclate dans ce jour.

L'AMOUR.

L'orgueilleuse Zélie, en me livrant la guerre,
De la simple amitié croit chérir la douceur ;
Je quitte exprès le séjour du tonnerre
Pour triompher de son erreur.
Les ames tendres m'appartiennent ;
Zélie en vain fuit un vainqueur,
Je n'ai besoin que de son cœur,
Pour que tous ses vœux me reviennent ;
Elle a beau s'armer de rigueur,
Les ames tendres m'appartiennent.

ZÉPHIRE.

Zémis offre à Zélie & son cœur & ses vœux ;
Mais s'il parloit d'amour, il seroit malheureux.

L'AMOUR.

Sous le nom d'une amitié tendre,
Sans déclarer sa flamme il a su l'engager ;
Il a voulu lui cacher le danger,
Pour l'empêcher de se défendre.

ENSEMBLE.

L'amitié n'est qu'un détour
Fait pour tromper les cruelles,
Et l'amitié des Belles,
Peuple l'empire de l'Amour.

L'AMOUR.

Je veux rendre en ce jour ma gloire plus parfaite,
Et j'ai tout préparé pour qu'en cette retraite

Zélie, en gémissant, connoisse mon pouvoir;
Je vais, par le désespoir,
Faire éclater sa défaite.
(*Elle vient.*)

SCÈNE II.

ZÉLIE, L'AMOUR, ZÉPHIRE, ZÉMIS.

L'AMOUR.

Vous devez présider à nos jeux:
C'est à Flore que l'on adresse
La naissance de tous les feux;
Mais en admirant la Prêtresse,
L'offrande des cœurs & des vœux
Doit échapper à la Déesse.

ZÉLIE.

En séduisant ma vanité,
Vous espérez exciter ma tendresse;
L'Amour n'aime à flatter l'orgueil de la Beauté
Que pour préparer sa foiblesse.

ZÉMIS ET ZÉPHIRE.

Pourquoi du tendre Amour craignez-vous les soupirs?
Votre bonheur seroit le prix de sa victoire;
Il feroit vos plaisirs,
Quand vous feriez sa gloire.

ZÉLIE.

Je n'en crois pas vos discours,
Les Amans sont infideles :
On peint l'Amour avec des ailes,
Pour prouver que toujours
Les Amans sont infideles.

L'AMOUR.

En vous aimant,
Qui pourroit devenir volage ?
Votre beauté séduit, & votre esprit engage,
Vous avez l'art de fixer un Amant;
Vous variez l'objet de son hommage
Par le charme de l'agrément.
En vous aimant,
Qui pourroit devenir volage ?

ZÉLIE, *à l'Amour.*

Le peuple vous attend, remplissez son ardeur,
Allez chercher les fleurs qu'a fait naître l'Aurore;
Comme étranger vous obtenez l'honneur
De m'apporter les dons qu'on doit offrir à Flore.



SCENE III.

ZÉLIE, ZÉMIS.

ZÉLIE.

Zémis, approchez-vous ; mais quel nuage épais
A dans vos yeux répandu la triſteſſe ?
Zémis, votre ſort m'intéreſſe,
Qui peut en altérer la paix ?

ZÉMIS.

Je crains que ce Berger, en vous vantant ſa flamme,
Ne trouble le repos qui regne dans votre ame.

ZÉLIE.

Je chéris trop le calme où nous paſſons nos jours ;
Je crains l'Amour & ſes alarmes ;
De la ſeule amitié je veux goûter les charmes,
Elle nous unira toujours.

ZÉMIS.

L'Amour & l'Amitié rarement ſe répondent,
On voit bien peu naître un accord ſi doux ;
Mais leurs couleurs & leurs traits ſe confondent,
Lorſque l'on peint tout ce qu'on ſent pour vous.

ZÉLIE.

L'Amour n'eſt pas comme Zéphire
Qui careſſe toutes les fleurs ;
Tous les ſujets de ſon Empire
N'en éprouvent pas les douceurs.

Quelquefois s'il daigne ſourire,
Souvent il fait couler des pleurs;
Ne parlez plus d'un Dieu dont le ſeul nom m'alarme.

ZÉMIS.

C'eſt un devoir que votre volonté.
Voudrois-je affliger la Beauté?
Tout objet qui nous charme
Devient une Divinité;
C'eſt une impiété
Que de lui couter une larme.

ZÉLIE.

On vient, les jeux vont commencer.

ZÉMIS.

Diſpenſez-moi d'aſſiſter à la fête.

ZÉLIE.

Non, non, ce ſeroit m'offenſer;
Zémis, c'eſt moi qui vous arrête.

SCÈNE IV.

L'AMOUR, ZÉLIE, ZÉMIS, TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

L'AMOUR.

OFFRONS ces dons à Flore, & que de toutes parts
Il en renaiſſe d'autres,
Pour amuſer les regards
De l'objet qui fixe les nôtres.

CHŒUR.

Offrons ces dons, &c.

(*On danſe.*)

L'AMOUR.

Le Maître du tonnerre,
Croyant punir les Dieux, les exila ſur terre;
L'Amour voulut, pour les venger,
Préſider à votre naiſſance;
Il trouva l'art de changer
Leur exil en récompenſe.

CHŒUR.

Triomphez de tous les Dieux,
L'Amour vous doit & ſa gloire & ſes armes;
Lorſqu'on brille de tant de charmes,
On doit régner dans les Cieux.

(*On danſe.*)

ZÉLIE.

Volez Zéphir, venez avec l'Aurore
Répandre vos bienfaits;
Faites triompher Flore,
Vos tréſors forment ſes attraits.
Que vos douces haleines
Parent nos champs des plus vives couleurs;
Non, je ne veux d'autres chaînes
Que ces guirlandes de fleurs.

(*On entend une ſymphonie; on danſe.*)

ZÉLIE *continue.*

Quels ſons flatteurs, quelle douce harmonie
Rempliſſent ces bois?

UNE VOIX.

Ecoute, Zélie,
Ce que Flore aujourd'hui t'annonce par ma voix.
Parmi ceux que l'eſpoir amene
Pour ſoumettre ton cœur,
Il eſt un Dieu caché ſous une forme humaine,
C'eſt lui qui ſera ton vainqueur.

ZÉLIE.

Qu'entends-je ! quel oracle !

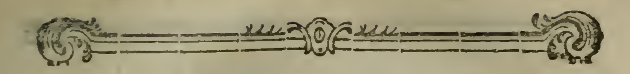
ZÉMIS.

O mortelles alarmes !

CHŒUR.

Triomphez de tous les Dieux,
L'Amour vous doit & ſa gloire & ſes armes ;
Lorſqu'on brille de tant de charmes,
On doit régner dans les Cieux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théatre repréſente des Jardins embellis par l'Art.

SCENE PREMIERE.

ZÉLIE, *ſeule.*

L'ORACLE eſt découvert, ſa voix n'eſt pas trompeuſe ;
Un ſentiment nouveau vient charmer mes eſprits ;
Si c'eſt un Dieu qui doit me rendre heureuſe,
Mon cœur me dit que c'eſt Zémis.

SCENE II.

ZÉLIE, CHŒUR DE FEMMES *derriere le Théatre.*

UN Dieu puiſſant vous cede la victoire,
Jeune Beauté, couronnez ſon ardeur ;
Il veut vous devoir ſon bonheur,
Quand vous lui devrez votre gloire.

ZÉLIE.

Tout ſert à m'annoncer le ſort le plus flatteur.

SCENE III.

L'AMOUR, ZÉLIE.

L'AMOUR.

D'UN Oracle charmant, ſi j'en crois le préſage,
Un Dieu ſera votre vainqueur ;
De ma divinité je ſens tout l'avantage,
Daignez recevoir un hommage
Digne de votre cœur.
Vous ne répondez rien ! vous gardez le ſilence !
Rejetez-vous mes ſoupirs & mes vœux ?

ZÉLIE.

Je reſſens en votre préſence
Le reſpect que l'on doit aux Dieux.

L'AMOUR.

Qu'en cet inſtant votre bonheur commence.
Eſprits ſoumis à mon obéiſſance,
Volez, embelliſſez ces lieux,
Ne faites briller ma puiſſance
Que pour faire éclater mes feux.

(*Le Théatre s'embellit.*)

L'AMOUR.

A vos déſirs que tout réponde,
Partagez mes ſuprêmes droits;
Il eſt plus doux d'obéir à vos loix
Que d'en pouvoir donner au monde.

CHŒUR.

CHŒUR.

A vos désirs que tout réponde,
Partagez ses suprêmes droits;
Il est plus doux d'obéir à vos loix
Que d'en pouvoir donner au monde.

(*Divertissement.*)

SCENE IV.

L'AMOUR, ZÉLIE.

L'AMOUR, *à Zélie.*

C'EST assez, terminez & vos chants & vos jeux.
Quelle douleur vous trouble & vous arrête?
J'ai vu des pleurs s'échapper de vos yeux.

ZÉLIE.

Zémis n'étoit point à la fête;
Zémis seroit-il malheureux?

L'AMOUR.

Quand vous régnez, quand tout vous rend hommage,
Un Berger devroit-il exciter vos regrets?

ZÉLIE.

Le bonheur de pouvoir répandre des bienfaits,
De ceux qui me sont chers me rappelle l'image.

L'AMOUR.

Je ne vois ce Zémis qu'avec un œil jaloux,
Sans en faire l'aveu, je sais qu'il vous adore;

Mais, pour le dérober à mon juſte courroux,
Je vous permets de le revoir encore,
Pour l'accabler de haine, & l'éloigner de vous.

SCENE V.

ZÉLIE, *ſeule.*

ZÉMIS m'aime, il devroit me paroître coupable;
Et d'un trouble inconnu j'éprouve le pouvoir!
Quand je devrois le fuir, je ne crains de le voir,
Qu'en ſongeant aux tranſports d'un rival redoutable.



SCENE VI.

ZÉMIS ET ZÉLIE.

ZÉLIE.

ZÉMIS, vous me voyez frémir ;
D'un Dieu terrible évitez la colere ;
Peut-être va-t-il vous punir
De paroître en un lieu que ſa préſence éclaire.

ZÉMIS.

Je vois ce rival ſans effroi ;
C'eſt de vous que j'attends ma gloire ou mon ſupplice :
Si vous vous déclarez pour moi,
Ce Dieu doit nous unir, s'il aime la juſtice ;
Et ſi vous préférez de vivre ſous ſa loi,
Je meurs avant qu'il me puniſſe.

ZÉLIE.

Fuis, malheureux, échappe à ton deſtin ;
S'il te trouve en ces lieux, ton trépas eſt certain.

ZÉMIS.

Quand il vient m'enlever la Beauté que j'adore,
Voudrois-je reſpirer encore ?
Qu'il paroiſſe ce Dieu, qu'il termine mon ſort ;
Je cherche à l'outrager, pour obtenir la mort.

ZÉLIE.

O Ciel ! tu veux perdre la vie.

Mais quelle nuit!... tu ne peux échapper :
Quels nuages épais viennent t'envelopper ?

L'AMOUR, *au fond du Théatre.*

Zémis, ton attente eſt remplie,
C'eſt au tombeau que tu joindras Zélie.

(*Un nuage l'enleve.*)

ZÉMIS.

Zélie, on nous ſépare....

ZÉLIE.

Arrêtez, arrêtez....
Mais, juſtes Dieux! mes cris ne ſont point écoutés:
Dieu cruel, ma douleur doit t'irriter encore;
Viens m'unir à Zémis; je brave ton courroux,
Et loin de m'oppoſer à tes tranſports jaloux,
C'eſt ta vengeance que j'implore.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

Le Théatre représente un bois, avec un Temple rustique dans l'enfoncement ; on lit cette inscription au dessus du portique :

A VÉNUS FAVORABLE (*).

SCENE PREMIERE.

ZÉLIE, *seule.*

OU suis-je ? & quel pouvoir m'a conduite en
ces lieux ?
Quel est ce Temple respectable ?
J'y vois ces mots écrits : A VÉNUS FAVORABLE.
Déesse, prends pitié de mes jours douloureux ;
Défends-moi d'un Amant cruel & redoutable ;
D'un Berger qui m'est cher calme le sort affreux.

(*) Cette idée est tirée du Roman des Amours de Tibulle.



SCENE II.

LE GRAND-PRÊTRE, SUITE DU GRAND-PRÊTRE, ZÉLIE *se retire dans le fond du Théatre.*

LE GRAND-PRÊTRE.

ADOUCIS les tourmens d'un Amant miſérable;
Vénus, s'il ne peut être heureux,
Qu'une mort déſirable
Termine ſon ſort rigoureux.

CHŒUR.

Adoucis les tourmens d'un Amant, &c.

LE GRAND-PRÊTRE.

La mort offre un aſile
Aux cœurs infortunés,
Et leur procure un ſort tranquille,
En briſant les liens dont ils ſont enchaînés.

CHŒUR.

Que d'un fidele Amant les maux ſoient terminés.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'eſt en gémiſſant qu'il t'implore,
Daigne le ſecourir;
Il aime mieux mourir,
Que d'oublier la Beauté qu'il adore.

CHŒUR.

Daigne le ſecourir,
Il demande à mourir.
(*La Suite ſe retire.*)

SCENE III.

ZÉLIE, LE GRAND-PRÊTRE.

LE GRAND-PRÊTRE.

Qui peut vous attirer dans ces lieux ſolitaires?

ZÉLIE.

Préſente, malgré moi,
A vos triſtes myſteres,
Ils redoublent encor mon trouble & mon effroi.

LE GRAND-PRÊTRE.

Dans ce ſéjour ſacré, dans ce Temple champêtre,
Un Amant va trouver la fin de ſes douleurs;
Dans ces bois écartés mes yeux l'ont vu paroître;
Il pouſſoit des ſoupirs, il répandoit des pleurs;
Sa douleur annonçoit l'excès de ſa tendreſſe;
Il demandoit à la Déeſſe
De terminer ſes jours ou ſes malheurs.

ZÉLIE.

Quel trouble me ſaiſit! que ſon ſort m'intéreſſe!

LE GRAND-PRÊTRE.

C'eſt moi-même qui l'ai conduit
Sous cet autel où regne une éternelle nuit.

ZÉLIE.

Puis-je porter mes pas dans ces retraites ſombres?

LE GRAND-PRÊTRE.

Si vous voulez vous offrir à ſes yeux,
Les momens vous ſont precieux;
Peut-être eſt-il déjà dans l'Empire des Ombres.

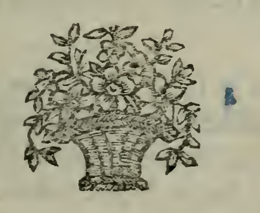


SCENE IV.

Le Théatre change, & repréſente une grotte obſcure, éclairée par des lampes ſépulchrales ; Zémis eſt appuyé contre un tombeau.

ZÉMIS, *ſeul.*

Lieux ignorés de l'Univers,
Qu'un ſilence d'horreur rend encor plus funebres,
Faites ſortir la Mort du ſein de vos ténebres ;
O Mort ! entends ma voix, & viens briſer mes fers.
Eh ! qui pourroit m'attacher à la vie ?
Je ne reverrai plus l'objet de mon amour ;
Je ne ſentois le prix du jour
Qu'en adorant les charmes de Zélie.
Lieux ignorés de l'Univers,
Qu'un ſilence d'horreur rend encor plus funebres,
Faites ſortir la Mort du ſein de vos ténebres ;
O Mort ! entends ma voix, & viens briſer mes fers.



SCENE V.

ZÉMIS, ZÉLIE *dans l'éloignement.*

ZÉLIE.

J'AI cru diſtinguer quelques plaintes;
Mais la clarté de ce pâle flambeau
M'offre un infortuné couché près d'un tombeau !
Quel ſpectacle ! ah ! grand Dieu ! qu'il redouble mes craintes !

ZÊMIS.

Je touche à la fin de mes maux.

ZÉLIE.

Mais, qu'entends-je ? ſa voix éteinte
Ne rend qu'à peine quelques mots.

ZÉMIS.

Qui vient ici partager mon repos ?

ZÉLIE.

Ah ! de trop de pitié je ſens mon ame atteinte.

ZÉMIS.

Vous que le ſort a conduit en ces lieux,
Approchez-vous, daignez m'entendre;
Venez fermer les yeux
De l'Amant le plus tendre.

ZÉLIE.

Hélas ! ...

ZÉMIS.

Vous paroiffez fenfible à mes douleurs.

ZÉLIE.

Pourrois-je retenir mes larmes?
Mes jours font trop mêlés d'alarmes,
Pour n'avoir pas pitié de vos malheurs.

ZÉMIS.

Mon efpérance eft près d'être remplie.

ZÉLIE.

Que veux-tu?....

ZÉMIS.

Si jamais vous quittez ce féjour;
Publiez qu'en mourant j'ai chéri mon amour,
Que je fuis mort en adorant Zélie.

ZÉLIE.

Jufte Ciel! quelle horreur a glacé mes efprits?
Je vais voir expirer Zémis;
Je me meurs....

ZÉMIS, *fe levant.*

Avançons, quel objet fe préfente?
Dieu! c'eft Zélie! elle eft pâle & mourante;
Zélie!...

ZÉLIE.

Ah! tu me rends au jour,
Ta voix a rappelé mon ame fugitive.

ZÉMIS.

Cher & charmant objet du plus parfait amour,
Je t'entends, je te vois: l'Amour veut que je vive.

ZÉLIE.

Zémis, mon cher Zémis, ô jour ! ô doux moment !
Je te croyois plongé dans la nuit éternelle.
Quel bonheur imprévu ! je revois mon Amant ;
Cet antre paroît prendre une forme nouvelle,
Il devient un Temple charmant,
Où j'adore un Amant fidele.

ZÉMIS.

Ah ! je ne ſonge plus aux maux que j'ai ſoufferts.
Maître du monde entier, votre foudre terrible
Ébranle la terre & les mers,
Les mortels effrayés vous demandent des fers ;
Mais à mes feux quand Zélie eſt ſenſible,
Je vous laiſſe l'honneur d'effrayer l'Univers.

ZÉLIE.

D'un Dieu vengeur redoute la colere.

ZÉMIS.

Je ne crains que de vous déplaire ;
Qu'il vienne ce rival, qu'il me donne la mort ;
Vous me regretterez, il enviera mon ſort.



SCENE VI.

La Grotte s'ouvre.

L'AMOUR, ZÉLIE, ZÉMIS.

ZÉLIE.

IL paroît, je te perds; Ciel! quel effroi me glace!

L'AMOUR.

Je viens punir un mortel orgueilleux.

ZÉLIE.

A l'excès de l'amour pardonnez ſon audace.

L'AMOUR.

Votre crainte le rend plus coupable à mes yeux.

ZÉMIS.

Loin d'écouter vos fureurs vengereſſes,
Vous devez couronner nos feux;
Vous n'êtes Dieu que pour nous rendre heureux,
Et non pour nous punir de vos propres foibleſſes.

ZÉLIE.

Ne vous vengez de lui qu'en me privant du jour.

L'AMOUR.

Raſſurez-vous, belle Zélie,
Zémis vous aime, il obtient du retour,
Et mon eſpérance eſt remplie.
Sous ce déguiſement, reconnoiſſez l'Amour,

J'ai vu le feu dont vous étiez atteinte ;
Mais Zémis, en fuyant, ignoroit votre ardeur ;
J'ai forcé votre amour d'éclater par la crainte ;
Vous me devez votre bonheur.

ZÉLIE.

Pour mon cœur enchanté l'Oracle eſt ſans nuage :
Nous voyons comme un Dieu l'Amant qui nous engage ;
Dès qu'il a l'art de charmer,
Il en préſente l'image ;
C'eſt en avoir les dons que de ſe faire aimer.

TOUS TROIS.

Être adoré c'eſt le partage
Des habitans des Cieux ;
L'Amant qui plaît reçoit le même hommage ;
Les Amans aimés ſont les Dieux.

ZÉLIE ET ZÉMIS, *à l'Amour.*

Puis-je exprimer l'excès de ma reconnoiſſance ?

L'AMOUR.

Chériſſez mes bienfaits, j'aimerai ma puiſſance ;
Que tout s'embelliſſe en ces lieux,
Que l'horreur qui nous environne
Diſparoiſſe, & ſe change en un Palais pompeux ;
Que ce tombeau devienne un trône
Où regnent ces Amans heureux.



SCÈNE VII, & derniere.

DIVERTISSEMENT.

ZÉLIE, ZÉMIS, *alternativement avec les Chœurs ; on danse.*

CHŒUR.

Quel ſort plein de douceurs
Que de s'unir à ce qu'on aime !

ZÉLIE, *à Zémis.*

Quel ſort plein de douceurs !
Je vais m'unir à ce que j'aime.

AVEC LES CHŒURS.

L'Amour vole en ces lieux.

ZÉLIE.

Il brille dans nos yeux.

CHŒUR.

Il quitte le Ciel même,
Il regne dans vos cœurs.

ZÉLIE.

Il brille dans nos yeux.

CHŒUR.

Il regne dans vos cœurs.

(*On danſe.*)

ZÉLIE ET ZÉMIS.

Quel ſort plein de douceurs !
Je vais m'unir à ce que j'aime.

CHŒUR.

Vole, Amour, viens lancer tes traits toujours vainqueurs.

ZÉLIE.

Vole, Amour, viens lancer tes traits, &c.

(*Un Ballet général termine l'Acte.*)

Fin du troiſieme & dernier Acte.

JUPITER

JUPITER
ET
CALISTO,
PASTORALE EN UN ACTE,

Jouée en Juillet 1770 par l'Académie Royale de Musique, mise en musique par MONDONVILLE.



ACTEURS.

JUPITER, ſous l'habit d'un Berger.
CALISTO, Nymphe de Diane.
L'AMOUR, ſous l'habit d'un Chaſſeur.
BERGERS ET BERGERES.
HABITANS DE L'OLYMPE.



JUPITER
ET
CALISTO,
PASTORALE.

Le Théatre repréſente une Forêt ; au milieu des arbres & dans le fond, un Hameau.

SCÈNE PREMIERE.

JUPITER, BERGERS ET BERGERES.

JUPITER, *aux Bergers.*

LA jeune Caliſto ſuit Diane en ces bois :
O vous ! qui m'avez pris pour maître,
Ramenez cette Nymphe en ce ſéjour champêtre
Par vos accords & par vos voix.

CHŒUR, *pendant lequel on danse.*

Ici nous ignorons l'envie,
A la vertu notre ame est asservie,
Nous ne cherchons que la simplicité;
Nous chérissons la vérité,
Et notre amour ressemble à notre vie.



SCÈNE II.

CALISTO, JUPITER, BERGERS ET BERGERES.

CALISTO, *aux Bergers.*

Vos chants mélodieux m'attirent près de vous;
Si la chaſſe eſt pénible,
De vos jeux innocens le ſpectacle paiſible
Fait goûter un repos bien doux.

JUPITER, *aux Bergers.*

Bergers, de Caliſto célébrez la préſence,
En approuvant nos jeux elle nous récompenſe.

(*Les Bergers expriment dans leurs danſes le plaiſir qu'ils ont de s'aimer; une troupe de vieux Prêtres viennent rendre hommage à Caliſto.*)

JUPITER, *à Caliſto.*

Aimez, aimez à votre tour,
Le plaiſir vous l'inſpire,
Votre cœur doit vous dire:
Tout n'eſt qu'amour.

LE CHŒUR.

Tout n'eſt qu'amour.

JUPITER.

Si-tôt que l'Aurore vermeille
Nous ramene le jour,

Quand l'Univers s'éveille,
Tout n'eſt qu'amour.

LE CHŒUR.

Tout n'eſt qu'amour.

JUPITER.

Dès que la nuit tranquille & ſombre
Annonce ſon retour,
Que veut dire ſon ombre ?
Tout n'eſt qu'amour.

LE CHŒUR.

Tout n'eſt qu'amour.

CALISTO, *à part.*

Quel trouble il porte dans mon ame !

JUPITER.

Du plus fidele Amant condamnez-vous la flamme ?

(On entend un bruit de chaſſe.)

CALISTO.

Mais ce bois retentit du ſon bruyant des cors.

JUPITER, *aux Bergers.*

Des regards des mortels la Déeſſe s'offenſe;
Bergers, évitez ſa préſence.

(Pendant que les Bergers ſe retirent, on entend un prélude qui exprime le tumulte de la chaſſe.)



SCÈNE III.

JUPITER, CALISTO.

CALISTO.

Le monſtre fait, pour fuir, d'inutiles efforts
Diane vole à la victoire ;
Je vais prendre part à ſa gloire.

JUPITER.

Vous courez au danger, je ne vous quitte pas.

CALISTO.

Berger, ne ſuivez point mes pas ;
Fuyez Diane, & craignez ſa colere.

JUPITER.

Rien ne ſauroit me ſéparer de vous.

CALISTO.

Ma fuite eſt néceſſaire
Pour vous ſauver de ſon courroux.

(Elle ſort.)



SCÈNE IV.

JUPITER, *seul.*

Vous me quittez, ô Nymphe trop sévere!
Mais vous voulez en vain vous éloigner de moi;
Jupiter ne sauroit vous plaire,
L'Univers doit trembler d'effroi.
Vents orageux, servez le Maître du tonnerre,
Déployez la tempête, emparez-vous des airs,
D'un voile ténébreux enveloppez la terre,
Redoublez-en l'horreur par le feu des éclairs.

(*Orage; le jour s'obscurcit par degrés, les éclairs brillent, le tonnerre gronde, les vents agitent, brisent, renversent les arbres, & écroulent les cabanes des Bergers.*)

JUPITER.

Que ces débris de l'Univers
Soient transformés en grotte solitaire!

(*Le Théatre change, & représente une Grotte.*)

JUPITER.

Vole, Amour, viens cacher les traits dont tu te sers,
Attire Calisto dans le sein du mystere.



SCÈNE V.

(*La tempête continue.*)

CALISTO, JUPITER, BERGERS *qu'on entend & qu'on ne voit point.*

CALISTO, *effrayée.*

Ciel ! où porter mes pas ? quelle nuit ! quelle horreur !
La foudre gronde ſur ma tête,
Où pourrois-je éviter cette affreuſe tempête ?
Mes ſens ſont glacés de terreur.

JUPITER.

Cette grotte, ſombre & tranquille,
Eſt contre la tempête un ſéjour aſſuré ;
Si vous la prenez pour aſile,
Ce lieu ſera plus révéré.

CALISTO.

Calmera-t-il la crainte où mon cœur eſt livré ?

JUPITER.

Vous ne ſentiriez pas cette frayeur extrême,
Si l'Amour vous parloit pour moi ;
La préſence de ce qu'on aime
A l'art de diſſiper l'effroi.

CALISTO.

Oſes-tu me parler d'un amour qui m'offenſe ?
Ah ! du Ciel irrité redoute la fureur.

JUPITER.

Non, je ne crains que votre indifférence.

CALISTO.

Le Souverain des Dieux annonce ſa vengeance.

JUPITER.

Je ne ſonge qu'au feu qui brûle dans mon cœur.

CALISTO.

Tu braves Jupiter, c'eſt contre toi qu'il tonne;
Quand il eſt outragé, jamais il ne pardonne.

JUPITER.

Nymphe, ne craignez rien, je ſaurai l'appaiſer.

CALISTO.

Quel vain eſpoir peut t'abuſer?
Frémis....

JUPITER.

Pourquoi voulez-vous que je tremble?
Un cœur tendre eſt toujours protégé par les Dieux;
C'eſt en aimant que l'on s'approche d'eux,
C'eſt en aimant qu'on leur reſſemble.

CALISTO.

Ah! tu vas périr à mes yeux,
La foudre va partir, fuis, Berger téméraire.

JUPITER.

Le tonnerre en éclats, qui gronde dans les Cieux,
Me paroît bien moins dangereux
Que le malheur de vous déplaire.

LES BERGERS, *derriere le Théatre.*

Hélas ! hélas !

CALISTO.

Quels accens douloureux !
Quels funestes éclairs ! la tempête redouble.

LES BERGERS.

Où fuir, ô Ciel !...

CALISTO.

Les cris de tout ces malheureux
Augmentent l'excès de mon trouble.
Roi des Dieux, que ma voix pénetre jusqu'à toi ;
Ecoute mes accens, appaise ta colere :
Des malheureux humains n'es-tu donc plus le pere ?
Epargne l'Univers qui t'implore par moi.

JUPITER.

Ces tourbillons de feu, ces vents & ce tonnerre
Annoncent aux mortels Jupiter irrité ;
Peut-être punit-il la terre
Des rigueurs de quelque Beauté ?

CALISTO.

L'Amour peut-il causer cet horrible ravage ?

JUPITER.

S'il vous en accusoit, Nymphe, que diriez-vous ?

CALISTO.

Qui, moi ?...

JUPITER.

De Jupiter vous armez le courroux ;
Il est devant vos yeux, acceptez son hommage,

Répondez à l'ardeur dont il eſt enflammé,
Vous commanderez à l'orage,
Et l'Univers ſera calmé.

(*La tempête ſe calme.*)

CALISTO.

Diane, tu vois mes alarmes,
Au pouvoir de ce Dieu viens oppoſer tes armes.



SCÉNE VI.

L'AMOUR, JUPITER, CALISTO.

L'AMOUR, *déguisé en Chasseur, & sortant de la grotte.*

Nymphe, vous n'êtes pas seule dans ce séjour,
Et je viens triompher de votre inquiétude;
Que vous faut-il de plus dans cette solitude?
L'Univers est ici, vous y trouvez l'Amour.

CALISTO.

L'Amour? . . .

L'AMOUR.

Soyez-moi favorable,
Je ne vous quittois pas malgré votre fierté;
Des graces, des attraits je suis inséparable,
Je les rends plus piquans par ma vivacité;
Ce n'est que le hasard qui donne la beauté,
C'est l'Amour qui la rend aimable.

JUPITER, *à Calisto.*

Les mortels doivent-ils craindre encor mes fureurs?

CALISTO.

Si les Dieux ont le don de lire dans les cœurs,
Jupiter doit cesser d'exercer sa vengeance.

JUPITER.

Que cet aveu me flatte, & qu'il me récompenſe!
Mais je crains que Junon ne cherche à vous punir
De l'heureux crime d'être belle;
Pour tromper ſa colere, il faut la prévenir;
Venez dans mon Palais, vous ſerez immortelle.

(Le Théatre change, & repréſente l'Olympe; on voit les douze Signes, les différentes Conſtellations, & les Habitans de l'Olympe.)



SCÈNE VII, & *derniere.*

JUPITER, CALISTO, L'AMOUR, HABITANS DE L'OLYMPE.

JUPITER.

AIMABLE Calisto, dans ce séjour heureux
Conservez vos attraits, soyez toujours brillante;
Et vous, Divinités, par vos chants, par vos jeux,
Célébrez l'objet qui m'enchante.

LES HABITANS DE L'OLYMPE, *à Calisto.*

Triomphez dans ces lieux,
Embellissez le sejour du tonnerre;
La beauté vous rendoit un Astre sur la terre;
Brillez, & devenez un Astre dans les Cieux.

(On danse.)

CALISTO.

Il faut aimer, tout nous en presse,
L'Amour triomphe tôt ou tard,
De nos plaisirs il s'occupe sans cesse;
Plus on craint la tendresse,
Et plus il aiguise le dard
Dont il se sert avec adresse;
On est surpris par un regard,
Il lance le trait, & nous blesse.

(On danse.)

L'AMOUR.

Dans ce séjour doux & paiſible,
Caliſto, vous ſerez jeune & belle à jamais;
Le Temps, de ſon aile terrible,
Ne pourra flétrir vos attraits;
Eſt-il un plus grand avantage
Que de jouir d'un éternel printemps?
Tous les cœurs à l'envi viendront vous rendre hommage;
Vous les rendrez jaloux, mais jamais inconſtans.

(On danſe.)

LES HABITANS DE L'OLYMPE.

Triomphez dans ces lieux,
Embelliſſez le ſéjour du tonnerre,
La beauté vous rendoit un Aſtre ſur la terre,
Brillez, & devenez un Aſtre dans les Cieux.

(Un Ballet genéral termine l'Acte.)

FIN.

HILAS

HYLAS
ET
ZÉLIS,

PASTORALE EN UN ACTE,

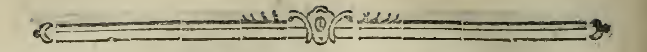
Représentée en 1762 par l'Académie Royale de Musique ; mise en musique par M. DE BURY.



ÉPITRE
DÉDICATOIRE
A MADAME DE**.

J'AI voulu de l'Amour vous offrir un modele :
Lorſqu'on peint la Fidélité,
On doit en rapporter l'hommage à la Beauté
Qui ſait rendre un Amant fidele.
Mon eſprit & mon cœur ne ſont pleins que de vous;
Le Dieu qui fait voler les Plaiſirs ſur vos traces
M'inſpira ſeul un Ouvrage ſi doux ;
Je le tiens de l'Amour, & je le rends aux Graces.





ACTEURS.

L'AMOUR.

ZÉLIS.

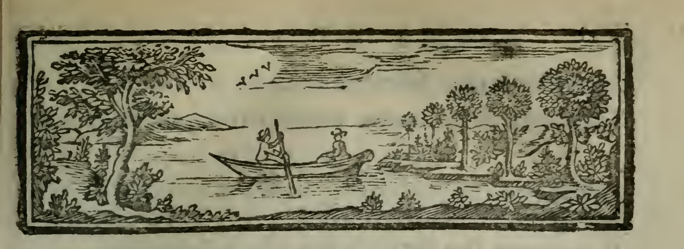
HYLAS.

NYMPHES.

SUIVANS DE L'AMOUR.

CHŒURS DE GNIDIENS.

La Scène est à Gnide.



HYLAS
ET
ZÉLIS,
PASTORALE.

Le Théatre repréſente un lieu champêtre, on voit au milieu un Autel ruſtique.

SCÈNE PREMIERE.

L'AMOUR, ZÉLIS.

ZÉLIS.

O vous! qui ſoumettez les Dieux & les Mortels;
Dieu du bonheur, ame de la Nature,
Amour, je n'offrirai des vœux qu'à vos Autels;
C'eſt Hylas qui vous les aſſure.

L'AMOUR.

Hylas peut-il inſpirer de l'amour?
Dès le moment de ſa naiſſance

Ses yeux furent fermés à la clarté du jour ;
Comment de la Beauté connoît-il la puissance ?

ZÉLIS.

Mes premiers sentimens sont nés de son malheur :
Il déploroit son sort ; je me plus à l'entendre,
D'un intérêt trop cher je ne pus me défendre ;
La pitié séduisit mon cœur,
Et le rendit sensible & tendre.

L'AMOUR.

De son supplice il vous devra la fin ;
Il va tenir de vous l'éclat de la lumiere :
Hylas pourra jouir d'un jour pur & serein,
Puisqu'en aimant il a su plaire.

ZÉLIS.

Pour ses yeux étonnés quel spectacle enchanteur !
Quoi ! sa félicité deviendroit mon ouvrage ?
Le plaisir de voir son bonheur
M'en fera goûter le partage.

L'AMOUR.

Zélis, un don si précieux
Peut-être de son cœur vous ravira l'hommage ;
Lorsque mille Beautés paroîtront à ses yeux,
S'il alloit devenir volage ?

ZÉLIS.

Ce seroit un malheur affreux ;
Mais au moins j'aurai l'avantage
De l'avoir rendu plus heureux.

L'AMOUR.

Évitez ſa préſence
Dès qu'il appercevra le jour;
On l'amene en ces lieux, craignez ſon inconſtance.

ZÉLIS.

J'eſpere tout de mon amour.

SCÈNE II.

ZÉLIS, HYLAS *guidé ſur un ſiége de gazon.*

ZÉLIS.

HYLAS, je dois parler ſans feinte :
Nous nous aimons, je ſens notre félicité ;
Mais l'Amour n'eſt jamais ſans crainte,
Le temps peut amener votre légéreté.

HYLAS.

Non, Zélis, éloignez un ſi triſte préſage ;
Mes yeux, privés de la clarté,
A vos attraits ne peuvent rendre hommage ;
Mais un lien plus doux me ſéduit & m'engage ;
Votre eſprit vous répond de ma fidélité.

ZÉLIS.

Si quelque Dieu, dans ce jour favorable,
Faiſoit tomber le voile de vos yeux,
Peut-être, Hylas, trahiriez-vous nos feux,
Et vous deviendriez coupable
En ceſſant d'être malheureux.

HYLAS.

Pour rendre ma tendreſſe extrême,
Ai-je beſoin d'admirer vos appas?
C'eſt un bonheur que je ne connois pas;
Mais vous parlez, & j'aime.

ZÉLIS.

Hylas, vos yeux vont être ouverts,
Vous allez admirer l'éclat de la Nature;
Puiſſiez-vous n'être pas parjure,
Au milieu des plaiſirs qui vous ſeront offerts!

SCÈNE III.

HYLAS *ſeul.*

De ce vaſte Univers je verrois le ſpectacle!
Peut-être c'eſt un vain eſpoir....
Mais quel Dieu bienfaiſant, quel ſouverain pouvoir,
De mes yeux entr'ouverts vient enlever l'obſtacle?
Que d'objets variés s'offrent de toutes parts!
Quelle douce lumiere
Etonne mes eſprits & charme mes regards!
Son feu s'étend ſur la Nature entiere;
L'immenſité des cieux, leur ordre, leur ſplendeur,
Portent le caractere
De leur ſuprême Auteur.

(*On entend une ſymphonie champêtre.*)

Quels ſons font retentir ce ſéjour ſolitaire?

(*On danſe.*)

SCÈNE IV.

L'AMOUR *ſuivi de Nymphes*, HYLAS.

L'AMOUR.

Pour être heureux, jouis de la clarté,
Vois tous ces objets nés pour plaire;
C'eſt le plaiſir d'admirer la Beauté,
Qui fait le prix du jour qui nous éclaire.
(On danſe.)

L'AMOUR, *alternativement avec le Chœur des Bergeres.*

C'eſt à l'Amour qu'on doit les jours heureux,
Nos / Vos attraits ſont dus à ſes flammes;
Et c'eſt le bonheur de nos / vos ames
Qui brille dans nos / vos yeux.

(Une Nymphe danſe, & tâche de ſéduire Hylas; elle n'y réuſſit point: une autre Nymphe ſemble y parvenir par les graces voluptueuſes de ſa danſe.)

HYLAS.

Que tout ce que je vois me ſurprend & m'enchante!
Dieux! que de graces! que d'appas!
Oui, cette Nymphe exprime dans ſes pas
Ce que je ſens quand Zélis chante.

L'AMOUR.

Si c'étoit elle?...

HYLAS.

Non, je ne m'y méprends pas ;
J'éprouverois un trouble extrême,
Je la reconnoîtrois ;
Tout décele l'amour, tout en porte les traits.
Je vais chercher Zélis, je veux voir ce que j'aime ;
Grands Dieux ! ſans ce plaiſir, reprenez vos bienfaits.

(*Il ſort.*)

SCÈNE V.

L'AMOUR, ZÉLIS.

ZÉLIS.

MALGRÉ moi-même, hélas ! j'allois paroître ;
Je ne puis plus long-temps voir mon ſort incertain.

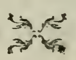
L'AMOUR.

La conſtance d'Hylas ſera votre deſtin ;
Je n'en ſuis plus le maître :
Zélis, montez ſur cet Autel ;
Mais gardez-vous de vous faire connoître,
Vous vous repentiriez peut-être....

ZÉLIS.

Non, non, je veux ſortir de ce doute mortel.

(*Zélis ſe place ſur l'Autel.*)



SCÈNE VI.

L'AMOUR, ZÉLIS, HYLAS.

HYLAS.

Aucun objet ne peut plaire à ma vue,
Et pour trouver Zélis mes ſoins ſont ſuperflus.

L'AMOUR.

Il faut s'adreſſer à Vénus ;
Venez vous proſterner aux pieds de ſa ſtatue.

HYLAS.

Que d'attraits! quelle main a pu les raſſembler !
Voilà de la Beauté la plus parfaite image,
Et Zélis doit lui reſſembler ;
Soleil, voici l'inſtant où je te rends hommage.

L'AMOUR.

Tu ne vois la clarté que pour être inconſtant ;
Zélis eſt oubliée, & l'Amour en murmure :
Puiſque le jour ne ſert qu'à te rendre parjure,
Je vais t'en priver à l'inſtant.

ZÉLIS.

Arrête, Amour, Hylas n'eſt point volage.

HYLAS.

Qu'entends-je ? c'eſt Zélis ! quel tranſport ! quel moment !
Ah ! quel bonheur pour un Amant,
Quand le cœur & les yeux confondent leur hommage!

L'AMOUR.

Goûtez une ſi tendre ardeur,
Vivez dans ce ſéjour tranquille,
Je vous le donne pour aſile,
Et je choiſis le mien dans votre cœur.

ZÉLIS ET HYLAS.

Formons des chaînes éternelles;
Regne Amour, lance tous tes feux,
Tous nos momens ſeront heureux,
Ton flambeau nous rendra fideles.

L'AMOUR.

Que leurs tranſports animent vos déſirs,
Chantez, célébrez ma victoire,
Goûtez tous leurs plaiſirs,
Aimez, c'eſt en aimant qu'on célebre ma gloire.

LE CHŒUR.

Que leurs tranſports animent nos déſirs;
Chantons l'Amour, &c.

(On danſe.)

ZÉLIS.

Chantons l'Amour & ſon Empire,
Chantons le plus grand des Vainqueurs;
Il nous enchaîne d'un ſourire;
Mais ſur tous ſes captifs ſa main répand des fleurs:
D'un regard il ſoumet les cœurs,
Il regne en Souverain ſur tout ce qui reſpire.
Chantons l'Amour & ſon Empire,
Chantons le plus grand des Vainqueurs.

(On danſe.)

ZÉLIS, *alternativement avec le Chœur.*

Ne quitte plus, Amour, notre bocage,
On n'eſt heureux qu'en ſuivant tes loix;
Daigne toujours, ſous ce riant ombrage,
De nos cœurs déterminer le choix.

ZÉLIS, *ſeule.*

Un volage
Te fait outrage;
Un tendre cœur
Fait ſon bonheur
De la conſtance.

LE CHŒUR.

Dieu des Amans, ſignale ta puiſſance.

ZÉLIS.

Bannis des cœurs
Ces ſoupirs trompeurs,
Ne quitte plus, Amour, notre bocage,
On n'eſt heureux qu'en ſuivant tes loix.

LE CHŒUR.

Daigne toujours, ſous ce riant ombrage,
De nos cœurs déterminer le choix.

ZÉLIS.

Je fais gloire
De ta victoire,
Toi ſeul remplis mes vœux.

LE PETIT CHŒUR.

Lance, Amour, tes feux.

LE GRAND CHŒUR.

Fais de ces beaux lieux
Le séjour des Ris & des Jeux.

ZÉLIS ET LES CHŒURS.

Par tes bienfaits
Regne à jamais.
Ne quitte plus, Amour, notre bocage,
On n'est heureux qu'en suivant tes loix.

(Un Divertissement général termine l'Acte.)

FIN.

ELMASIS,

BALLET HÉROIQUE

EN UN ACTE.



ACTEURS.

L'AMOUR.

LE GRAND-PRÊTRE DE L'AMOUR.

ELMASIS, Reine de l'Isle de Cythere.

ISMENOR, Prince de l'Isle de Chypre.

UN PRÊTRE.

SUITE DU GRAND-PRÊTRE.

SUITE DE L'AMOUR.

PEUPLES.

La Scène est dans l'Isle de Cythere.



ELMASIS,

BALLET HÉROIQUE.

Le Théâtre représente le Temple de l'Amour, dont on ne voit pas l'Autel.

SCÈNE PREMIERE.

LE GRAND-PRÊTRE, UN PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

MINISTRE fortuné de cette Isle charmante,
Tout conspire avec vous à célebrer l'Amour;
Le cœur, dans cet heureux séjour,
S'unit sans cesse au Dieu que l'on y chante,
Et l'Hymen, dont la pompe honore ce grand jour,
Rendra sa gloire encor plus éclatante.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ah! qu'il est douloureux
De renoncer à la Beauté qu'on aime!
Ah! quel supplice extrême
De perdre la Beauté qui peut nous rendre heureux!

Dans ſes vaſtes projets, mon cœur ambitieux
Vouloit unir & l'Autel & le Trône :
A la main d'Elmaſis j'oſai porter mes vœux ;
Cet hymen me rendoit maître de ſa Couronne.
A mon ambition l'Amour joignit ſes feux ;
Mais Iſmenor l'emporte, & l'eſpoir m'abandonne.
Ah ! qu'il eſt douloureux
De renoncer à la Beauté qu'on aime !
Ah ! quel ſupplice extrême
De perdre la Beauté qui peut nous rendre heureux !

LE PRÊTRE.

Le vaillant Iſmenor, ce guerrier invincible,
Ramene la victoire & la paix parmi nous ;
Le Prince de Délos, notre ennemi terrible,
Eſt tombé ſous ſes coups.
Elmaſis eſt le prix d'un triomphe ſi doux.

LE GRAND-PRÊTRE.

Non, je l'empêcherai de former cette chaîne ;
La gloire d'Iſmenor irrite encor ma haine :
Dieux ! que c'eſt un deſtin fatal
D'être forcé d'admirer ſon rival !

LE PRÊTRE.

Les Amans, dans ce Temple où votre voix impoſe,
Vont implorer le Dieu pour confirmer leurs nœuds ;
Soyez-en l'interprete ; un Miniſtre diſpoſe
Et du pouvoir & de la voix des Dieux.

LE GRAND-PRÊTRE.

A ſes conſeils j'abandonne mon ame,
Mon déſeſpoir cherche à les approuver.
Va m'attendre aux Autels, j'irai t'y retrouver
Pour te dicter l'Oracle, & pour ſervir ma flamme.

SCÈNE II.

LE GRAND-PRÊTRE, *ſeul.*

Fatal hymen! funeſte jour!
Pour mon cœur déchiré ta pompe eſt un outrage;
J'éteindrai tes flambeaux dans les mains de l'Amour,
Ils ne s'allumeront que du feu de ma rage.

CHŒUR, *derriere le Théatre.*

La Victoire en ces lieux ramene le repos,
Les Plaiſirs volent ſur ſes traces;
L'Amour donne le ſoin aux Graces
De couronner la gloire d'un Héros.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ces chants aigriſſent mes alarmes,
Ces tranſports me ſont odieux;
L'envie empoiſonne ſes armes
Dans l'amertume & dans les larmes,
Que le bonheur du monde arrache de ſes yeux;
Mais je veux en troubler les charmes.
Fatal hymen! funeſte jour!
Pour mon cœur dechiré, &c.

SCÈNE III.

ELMASIS, ISMENOR, LE GRAND-PRÊTRE, SUITE.

CHŒUR.

LA Victoire en ces lieux ramene le repos,
Les Plaiſirs volent ſur ſes traces;
L'Amour donne le ſoin aux Graces
De couronner la gloire d'un Héros.

ELMASIS ET ISMENOR.

Miniſtre du Dieu dont l'Empire
S'étend ſur tout ce qui reſpire,
Préſente-lui deux cœurs qui chériſſent ſes fers;
Quels hommages lui ſont plus chers
Que les ſentimens qu'il inſpire?

CHŒUR.

Uniſſez ces Amans, rempliſſez nos déſirs;
L'Amour doit reſpecter une flamme ſi pure;
Il doit ſon triomphe aux Plaiſirs,
Son Empire eſt fondé ſur les biens qu'il procure.

LE GRAND-PRÊTRE.

Je vais tout préparer pour hâter leur bonheur;
Peuples, ſuivez mes pas, & que vos voix s'uniſſent
Pour demander aux Dieux de répondre à l'ardeur
De deux mortels qui le chériſſent.

SCENE IV.

ELMASIS, ISMENOR, PEUPLES.

ISMÉNOR.

O jour heureux ! dont je ſens tout le prix,
L'Amour va pour jamais nous unir l'un & l'autre ;
Il fait briller ſes feux dans vos yeux attendris ;
J'y trouve mon bonheur en y liſant le vôtre.

ELMASIS.

Vos ſoupirs ſont payés du plus tendre retour ;
Mon cœur peut aujourd'hui l'avouer ſans détour,
Et j'en reſſens une douceur extrême.
Le bonheur le plus pur que l'on goûte en amour,
C'eſt de pouvoir faire l'aveu qu'on aime.

ISMENOR.

L'excès de ma félicité
Répand l'ivreſſe dans mon ame ;
Mes regards expriment ma flamme :
Vos attraits ſont garans de ma fidélité.
L'excès de ma felicité
Répand l'ivreſſe dans mon ame.

ELMASIS.

Ah ! l'Amour me devoit un ſi parfait Amant ;
C'eſt pour lui ſeul que je reſpire :
Que l'Amour eſt un Dieu charmant,
Quand il ſait partager l'ivreſſe qu'il inſpire !

ENSEMBLE.

Dieu d'Amour, pour jamais habitez vos Autels,
Entretenez toujours dans notre ame ravie
Cette charmante ſympathie;
Formez ces nœuds tendres & mutuels,
Ces mouvemens ſecrets, ces liens de la vie
Que vous faites porter aux Dieux comme aux Mortels.

ELMASIS.

D'un noir preſſentiment je me laiſſe ſurprendre;
Notre cœur eſt trop tendre
Pour ne pas craindre des malheurs.

CHŒUR.

A vous combler de douceurs
L'Amour mettra ſa gloire.
Pouvez-vous croire
Qu'il ſe nourriſſe de pleurs?
Qu'il ait des rigueurs
Et des peines,
Quand ſes chaînes
Ne ſont que des fleurs?

ISMENOR.

N'attendez de l'Amour qu'un ſort doux & paiſible;
Il triomphe quand on vous voit.
Ce Dieu vous donne un cœur ſenſible,
Pour vous récompenſer de l'encens qu'il vous doit.
Peuples, chantez une Reine ſi belle,
Réuniſſez vos voix;
Vous ſerez heureux ſous mes loix,
Je les recevrai d'elle.

CHŒUR.

Chantons, chantons une Reine ſi belle,
Réuniſſons nos voix,
Nous ſerons heureux ſous vos loix,
Vous les recevrez d'elle.

(On danſe).

SCÈNE V.

LE GRAND-PRÊTRE, L'ORACLE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

(Le Théatre s'ouvre , l'Autel de l'Amour paroît ; le Grand Prêtre & ſa ſuite s'avancent.)

LE GRAND-PRÊTRE.

VIENS, Amour, dicte tes arrêts,
Fais le bonheur d'un Amant qui t'implore;
Ne triomphe d'un cœur, & n'y lance tes traits
Que pour l'unir à l'objet qu'il adore.

CHŒUR DE PRÊTRES.

Viens, Amour, &c.

LE GRAND-PRÊTRE.

Si le malheur accompagnoit tes feux,
Les mortels fuiroient ton empire:
C'eſt par l'exemple des heureux
Que ton adreſſe les attire.

CHŒUR.

Viens, Amour, dicte tes arrêts,
Fais le bonheur d'un Amant qui t'implore;
Ne triomphe d'un cœur, & n'y lance tes traits
Que pour l'unir à l'objet qu'il adore.

LE GRAND-PRÊTRE.

Le Dieu m'entend, il va prononcer ſes décrets;
Que du plus ſaint reſpect votre ame ſoit ſaiſie.

L'ORACLE.

Elmaſis, ce n'eſt point aux profanes mortels
Que l'Amour deſtine ta vie;
Tu ne dois être unie
Qu'au Miniſtre de ſes Autels.

ELMASIS ET ISMENOR.

O Ciel! quelle injuſtice horrible!

LE GRAND-PRÊTRE.

Miniſtre de l'Amour, il rend mon cœur ſenſible;
Il me fait éprouver, en voyant vos attraits,
Que mon ame à ſes traits
N'eſt point inacceſſible.
Mais je veux immoler ma flamme à vos ſoupirs,
Et j'obtiendrai du Dieu qu'il comble vos déſirs.



SCÈNE VI.

ELMASIS, ISMENOR, PEUPLES.

ISMENOR.

Des vœux que je t'offris je ſuis donc la victime?
Amour, tu vois ma rage.

ELMASIS.

Amour, tu vois mes pleurs.
Si tu donnas naiſſance au feu qui nous anime,
Pourquoi condamnes-tu de ſi tendres ardeurs?
Et ſi cet Amour eſt un crime,
Pourquoi l'avoir allumé dans nos cœurs?

ISMENOR.

Non, tu ne peux détruire ton ouvrage.

ELMASIS.

Toi ſeul me fis choiſir Iſmenor pour Vainqueur:
Loin de nous accabler d'une injuſte rigueur,
Notre bonheur doit te ſervir d'hommage.

CHŒUR.

Dieu d'Amour, prends pitié de ces tendres Amans;
Que ta gloire t'engage à finir leurs tourmens.

ISMENOR.

C'eſt pour ſes intérêts que ce Dieu nous ſépare;
Nos regrets font encore éclater ſon pouvoir;

Dans notre déſeſpoir
Il ſe ménage un triomphe barbare.

ELMASIS.

Dans les pleurs qu'on verſe en aimant,
J'aime mieux voir paſſer ma vie,
Que d'être inſenſible un moment.
D'un Dieu cruel je hais la tyrannie;
Mais l'objet m'en paroît charmant:
Je déteſte l'Amour, & j'adore l'Amant.

CHŒUR.

Ne croyez pas qu'Amour ſe venge
Tant que vous ſerez amoureux:
C'eſt lorſqu'il s'éteint ou qu'il change,
Qu'il cherche à rendre malheureux;
Mais vous brûlez des mêmes feux,
Ne croyez pas qu'Amour ſe venge.

ELMASIS, ISMENOR.

Amour, de nos deux cœurs viens confirmer le don,
Fais triompher notre tendreſſe;
Que nos jours ſoient unis pour nous aimer ſans ceſſe,
Et que nous n'expirions qu'en prononçant ton nom.



SCÈNE VII.

LE GRAND-PRÊTRE, SA SUITE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

LE GRAND-PRÊTRE.

Chaque inſtant vous rend plus coupables;
L'Amour condamne votre ardeur;
Ses arrêts ſont irrévocables;
Venez à ſes Autels dégager votre cœur.

ISMENOR.

Non, non, puiſque l'Amour nous déclare la guerre,
Ses arrêts ſeront mépriſés;
Je veux le bannir de la terre,
Ses traits vont être briſés;
Et ſur ſes Autels renverſés
Je braverai le tonnerre.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quel tranſport! quelle fureur!

CHŒUR DE PRÊTRES.

Chaque inſtant vous rend plus coupables;
L'Amour condamne votre ardeur;
Ses arrêts ſont irrévocables;
Venez à ſes Autels dégager votre cœur.

ELMASIS.

Peuples, oppoſez-vous à cette barbarie.

ISMENOR ET LES PEUPLES.

Je ne ſouffrirai pas,
Non, Non, nous ne ſouffrirons pas
Qu'elle me / te ſoit ravie.
Frémiſſez, Miniſtres ingrats,
Votre ſang répondra de votre perfidie.
Je ne ſouffrirai pas,
Non, non, nous ne ſouffrirons pas
Qu'elle me / te ſoit ravie.

(*On entend une ſymphonie gracieuſe.*)

ISMENOR.

Mais, quels ſons enchanteurs, quelle douce harmonie
Répandent dans nos cœurs & le calme & la paix !

ELMASIS.

L'Amour deſcend des Cieux.

LE GRAND-PRÊTRE, *à part.*

Mon attente eſt trahie ;
Ce Dieu va découvrir & punir mes forfaits.



SCENE VIII, *& derniere.*

L'AMOUR, ACTEURS PRÉCÉDENS.

L'AMOUR.

JE viens vous expliquer ma volonté ſuprême,
Elmaſis, je chéris votre félicité;
Et ce motif m'engage à déclarer moi-même
Que je veux voir l'Oracle exécuté.

ÉSMASIS.

Quel ordre rigoureux!

LE GRAND-PRÊTRE.

Quelle ſurpriſe extrême!

L'AMOUR.

Et toi, de mes Autels
Miniſtre coupable & parjure,
Je viens faire éclater tes complots criminels;
Je viens confondre l'impoſture.
Tu trompas ces Amans par un Oracle faux;
Il va ſervir à faire ton ſupplice,
Et dès ce jour je veux qu'il s'accompliſſe,
Pour augmenter ta honte & terminer leurs maux;
Fuis de ces lieux que ſouille ta préſence.
Iſmenor, préſidez dans ce Temple ſacré;
Que déſormais il ne ſoit éclairé
Que par votre tendreſſe & par votre conſtance.

LE GRAND-PRÊTRE.

(*En ſortant*).
O rage! o déſeſpoir!

L'AMOUR, ELMASIS, ISMENOR.

Quelle félicité !
Vos / Nos chaînes ſeront éternelles !

L'AMOUR.

L'Amour oubliera ſes ailes
En admirant votre beauté.

ELMASIS.

Nos chaînes ſeront éternelles !

TOUS TROIS.

Pour me / te ſervir avec ſincérité,
Je / Tu ne pouvois choiſir deux Amans plus fideles,
Ni plus remplis de ma / ta divinité.
Quelle félicité !
Vos / Nos chaînes ſeront éternelles !

L'AMOUR.

Peuples, accourez tous,
Que vos voix ſe faſſent entendre ;
Célébrez ces Amans, ſans en être jaloux;
Brûlez d'une flamme auſſi tendre,
Je vous promets des plaiſirs auſſi doux.

CHŒUR.

Que nos voix ſe faſſent entendre ;
Célébrons ces Amans, ſans en être jaloux ;
Brûlons d'une flamme auſſi tendre,
On nous promet des plaiſirs auſſi doux.

FIN.

ZÉLÉNIDE,

PASTORALE HÉROIQUE

EN TROIS ACTES.



ACTEURS.

ZÉLÉNIDE, Fille de Zénodore.
ZÉNODORE, Roi de Theſſalie.
AGÉNOR, ſous le nom d'Iphis.
THÉMISÈS.
ARÉLIE, Confidente de Zélénide.
BERGERS ET BERGERES.

La Scène eſt dans un Hameau de Theſſalie.

ZÉLÉNIDE,



ZÉLÉNIDE,

PASTORALE HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente un Hameau.

SCÈNE PREMIERE.

IPHIS, *ſeul.*

AMOUR, ne me rends-tu ſi tendre
Que pour me voir plus malheureux?
L'aimable Zélénide eſt l'objet de mes vœux:
A la fille d'un Roi mon cœur ne peut prétendre;
Je ne ſuis qu'un Berger, tout condamne mes feux;
Et je crains, malgré moi, de les trop faire entendre.
Amour, ne me rends-tu ſi tendre
Que pour me voir plus malheureux?

SCÈNE II.

THÉMISÈS, IPHIS.

THÉMISÈS.

On attend Zénodore ; il va bientôt paraître ;
De cet Empire il eſt l'uſurpateur.
C'eſt l'avoir trop long-temps ſouffert pour notre Maître,
Il faut nous préparer à lui percer le cœur.

IPHIS.

A Zélénide il donna la naiſſance;
Ce titre ſeul me range ſous ſa loi ;
Et loin d'attaquer ſa puiſſance,
Zénodore eſt un Dieu pour moi.

THÉMISÈS.

Un Dieu ? c'eſt un Tyran, c'eſt l'effroi de la terre ;
Notre Roi Télénus reçut de lui la mort.

IPHIS.

Télénus chez ce Prince oſa porter la guerre,
Et s'attira lui-même un ſi funeſte ſort.

THÉMISÈS, *à part.*

Il n'entend pas la voix de la Nature.

IPHIS.

Que prononcez-vous ? achevez.

THÉMISÈS.

Vos diſcours ſont affreux, Télenus en murmure;
Vous ignorez ce que vous lui devez.
Pour appaiſer ſa cendre, héritez de ſa haine!

IPHIS.

Je ne connois que la voix de l'honneur,
Son murmure produit plus d'effet ſur mon cœur
Que les plaintes d'une ombre vaine.

THÉMISÈS.

Un malheureux amour vous trahit & vous perd;
Mais votre obſcurité le condamne au ſilence;
Vous devez le tenir couvert
Dans la nuit de votre naiſſance.

IPHIS.

Zélénide reſſemble aux Dieux,
Et peut-être penſe comme eux.
S'ils ont égard à nos demandes,
Ils ne conſultent point le rang ni les aïeux;
Ils ne regardent que les vœux,
Et laiſſent aux Autels tout l'éclat des offrandes.

THÉMISÈS.

Dans l'horreur du tombeau Télénus eſt plongé,
Et Télénus ne ſera pas vengé!

IPHIS.

Zélénide eſt ſa fille, & ce nom ſeul m'arrête.
Mais je vais raſſembler nos Bergers dans ces lieux;
A célébrer Palès tout le hameau s'apprête,
Et Zélénide doit aſſiſter à nos jeux;
On croira que Vénus eſt préſente à la fête.

SCENE III.

THÉMISÈS, *seul.*

Qui pourroit à ces traits reconnoître Agenor ?
Qu'il languiſſe dans la baſſeſſe :
Je mépriſe trop ſa foibleſſe
Pour l'informer des aïeux dont il ſort.
Télénus, je t'entends, tu demandes vengeance;
Tes ennemis, livrés aux piéges de la mort,
Vont me laiſſer maître de ta puiſſance.

SCÈNE IV.

THÉMISÈS, ZÉLÉNIDE, ARÉLIE.

THÉMISÈS.

Tous nos Bergers vont paroître à vos yeux;
Ils ſentiront une douceur ſecrete
En vous offrant leurs reſpects & leurs vœux.
Iphis en ſera l'interprete,
Iphis ſera le plus heureux.
(*Il ſort*).



SCÈNE V.

ZÉLÉNIDE, ARÉLIE.

ZÉLÉNIDE.

CE choix touchera la Déeſſe ;
Tu vois qu'à ma foibleſſe
Je me laiſſe entraîner.
Né pour porter des fers, Iphis ſait m'en donner.

ARÉLIE.

A les briſer la gloire vous invite ;
Rougiſſez-en, fuyez votre Vainqueur.

ZÉLÉNIDE.

A voir les lieux qu'il habite
Je trouve de la douceur....
N'eſt-ce pas un bonheur extrême
Que de reſpirer le même air ?
Une ame tendre trouve cher
Un bien qu'elle partage avec l'objet qu'elle aime.

ARÉLIE.

Ce Berger dans vos yeux connoîtra ſon bonheur.

ZÉLÉNIDE.

Hélas ! il n'aime rien peut-être.

ARÉLIE.

Non, il brûle pour vous d'une ſecrete ardeur.

ZÉLÉNIDE.

S'il oſoit la faire paroître,
Je forcerois mes yeux à déguiſer mon cœur.

ARÉLIE.

A cacher ſon penchant vainement l'on s'engage.
Dans un bocage,
Le Soleil ſe fait jour
A travers le feuillage ;
C'eſt ainſi que l'Amour,
Dans les yeux d'un objet qui feint d'être ſauvage,
Fait, malgré leur rigueur, entrevoir du retour.

ZÉLÉNIDE.

Iphis vient, quel trouble me preſſe !

ARÉLIE.

Que vos dédains cachent votre tendreſſe.

ZÉLÉNIDE.

Hélas ! ce n'eſt qu'un vain détour :
Affecter la fierté, c'eſt montrer ſa foibleſſe.

SCÈNE VI.

IPHIS, ZÉLÉNIDE, ARÉLIE.

IPHIS.

Pour obtenir le deſtin le plus doux,
Nous allons à Palès préſenter nos guirlandes ;
Mais en vous fixant parmi nous,
Elle a prévenu nos demandes.

ZÉLÉNIDE.

Tout remplit vos vœux
Dans ce lieu champêtre ;
Vous n'y voyez naître
Que des jours heureux ;
Votre cœur ſoupire,
Vous oſez le dire,
L'on reſſent vos feux.
Tout remplit vos vœux
Dans ce lieu champêtre;
Vous n'y voyez naître
Que des jours heureux.

IPHIS.

L'Amour n'eſt pas comme Zéphyre,
Qui careſſe toutes les fleurs;
Tous les ſujets de ſon empire
N'en éprouvent pas les douceurs.
Quelquefois s'il daigne ſourire,
Souvent il fait couler des pleurs.
L'Amour n'eſt pas comme Zéphire
Qui careſſe toutes les fleurs.

ZÉLÉNIDE.

Iphis gémiroit-il dans de cruelles chaînes ?

IPHIS.

Dans votre rang vous éprouvez des peines,
Vous avez des malheurs; chaque état a les ſiens :
N'en eſt-il pas toujours pour un cœur né trop tendre ?
Je ne dois pas vous confier les miens;

Mais quelquefois nous désirons des biens
Où nous ne devons pas prétendre.

ZÉLÉNIDE.

Les musettes se font entendre,
Et la fête va commencer,
Tous ces Bergers viennent nous l'annoncer.

SCÈNE VII.

ZÉLÉNIDE, IPHIS, THÉMISÈS, BERGERS ET BERGERES.

CHŒUR.

Recevez des vœux sinceres,
Palès, protégez nos hameaux.

CHŒUR DE BERGERS.

Conservez nos troupeaux.

CHŒUR DE BERGERES.

Et des traits de l'Amour défendez les Bergeres.

LES DEUX CHŒURS.

Epargnez à nos bois les rigueurs des hivers.

CHŒUR DE BERGERS.

Epargnez aux Amans les rigueurs de leurs Belles.

CHŒUR DE BERGERES.

Nos arbres seront toujours verds.

CHŒUR DE BERGERS.

Et vos Amans toujours fideles.

CHŒUR DE BERGERES.

Garantiſſez nos cœurs.

CHŒUR DE BERGERS.

Défendez nos troupeaux.

LES DEUX CHŒURS.

Palès, protégez nos hameaux.

SCÈNE VIII.

ZÉNODORE, IPHIS, ZÉLÉNIDE, THÉMISÈS.

ZÉNODORE.

Bergers interrompez vos jeux,
Et reſpectez le trouble qui m'agite.

ZÉLÉNIDE.

Vous régnez ſur les cœurs, ne craignez rien des Dieux.

ZÉNODORE.

J'ignore quel ſujet contre moi les irrite;
Un ſonge effrayant me pourſuit.
A peine le ſommeil deſcend-il ſur la terre,
Que je vois Agenor, au milieu du tonnere,
Sortir de l'infernale nuit:
Sa préſence terrible excite la tempête;
Mes peuples devant lui tremblent humiliés;
Un vent impétueux me renverſe à ſes pieds,
Et le Soleil vainqueur vient briller ſur ſa tête.

ZÉLÉNIDE.

La Parque a terminé le deſtin d'Agenor.
Loin d'uſurper ſon diadême,
Vous vouliez ſur ſon front le dépoſer vous-même,
Dès que l'âge auroit pû vous garantir ſon ſort.

ZÉNODORE.

C'étoit le droit de ſa naiſſance.
Thémiſès, en vos mains je remis ſon enfance;
C'eſt vous qui m'apprîtes ſa mort.

THÉMISÈS.

Je n'ai point abuſé de votre confiance;
Mais, malgré tous mes ſoins, Agenor ne vit plus.

ZÉNODORE.

D'un ſonge vain je reconnois l'abus;
Et pour en effacer la trace,
Je vais, par l'ardeur de la chaſſe,
Chercher à diſſiper des chagrins ſuperflus.
Ma fille, trouvez-vous dans la forêt prochaine,
Près les débris d'un Temple renverſé.
En vous y rejoignant j'adoucirai ma peine,
J'oublierai le malheur dont je ſuis menacé.

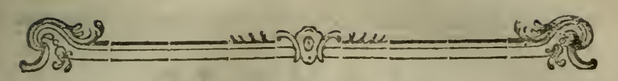
ZÉLÉNIDE.

Dieux! donnez-lui cette paix précieuſe
Que ſes vertus doivent lui mériter.

THÉMISÈS.

Voici l'inſtant d'exécuter
Les projets qu'a formés mon ame ambitieuſe.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théatre repréſente une Forêt, & les débris d'un Temple dans le fond du Théatre.

SCENE PREMIERE.

IPHIS, *ſeul.*

TEMPLE, dont les débris font injure à l'Amour,
Soutenez, protégez ma flamme,
Soyez-moi propice en ce jour,
Et ſervez d'interprete aux tranſports de mon ame.
La chaſſe doit guider le Roi dans ce ſéjour,
Et Zélénide a promis de l'attendre :
Lui ferois-je l'aveu de l'ardeur la plus tendre,
Quand mon obſcurité m'interdit tout retour ?
Temple, dont les débris font injure à l'Amour,
Soutenez, protégez ma flamme,
Soyez-moi proprice en ce jour,
Et ſervez d'interprete aux tranſports de mon ame.
De ton eſprit tu viens me pénétrer,
Amour, ne ſois pas inflexible ;
Je porte à tes Autels le cœur le plus ſenſible ;
Je dois tout eſpérer.

(*Il entre dans les ruines du Temple*).

SCÈNE II.

ZÉLÉNIDE, *ſeule.*

Bois, dont le calme favorable
N'eſt troublé que par les Zéphyrs,
Que votre ombre impénétrable
Serve à cacher mes ſoupirs.
A mon repos qu'Iphis eſt redoutable!
J'affecte en vain de la rigueur.
Ah! qu'un Amant eſt près d'être vainqueur,
Lorſque l'on craint de le trouver aimable.
Bois, dont le calme favorable
N'eſt troublé que par les Zéphyrs,
Que votre ombre impénétrable
Serve à cacher mes ſoupirs.
Mais de l'édifice ruſtique
Les débris s'offrent à mes yeux;
Je ſens qu'un déſir curieux
M'entraîne vers ce Temple antique.



SCENE III.

ZÉLENIDE, IPHIS.

ZÉLÉNIDE, *au fond du Théatre.*

QUE vois-je ! à ces Autels vous étiez prosterné ;
Ce Temple cependant paroît abandonné.
Quel en est donc le Dieu ?

IPHIS.

L'histoire en est touchante.
(*A part*).
Amour, inspire moi ; que ma bouche prudente
Laisse entrevoir mes feux sans les faire éclater.

ZÉLÉNIDE.

Parlez, Iphis, j'aime à vous écouter.

IPHIS.

Ces lieux virent briller la Reine la plus belle ;
Ses yeux lançoient d'inévitables traits ;
Tous ses sujets brûloient pour elle ;
Mais le respect tenoit leurs sentimens secrets.
(Amour, quelle est la force de tes armes !)
Un Berger, un simple Berger
Ne put se garantir du pouvoir de ses charmes :
Il ne s'en défendit que pour mieux s'engager.

ZÉLENIDE.

Ce Berger étoit à plaindre ;
Mais dans son sort malheureux

Sans doute il cacha ſes feux,
S'il ne put pas les éteindre?

IPHIS.

Ils étoient trop ardens pour être renfermés;
Mais il imagina le moyen favorable
De les rendre publics, ſans qu'ils fuſſent blâmés.
Cette Reine étoit adorable:
Il ſoutint que c'étoit une Divinité.
On l'applaudit, on crut ſon diſcours véritable.
On paroît toujours vraiſemblable,
Dès que l'on flatte la Beauté.

ZÉLÉNIDE.

S'il fit accepter ſon hommage
Par ce moyen ingénieux,
Du moins il perdit l'avantage
De faire diſtinguer ſes ſoupirs & ſes vœux.

IPHIS.

L'Amour a toujours l'art de ſe faire connoître.
La Reine fut l'objet de ce Temple champêtre;
Au milieu de l'Autel ſon portrait fut placé;
Et le Berger ſe tint récompenſé,
En obtenant l'honneur d'en être le Grand-Prêtre.

ZÉLÉNIDE.

D'entretenir ce Temple au lieu d'être jaloux,
On daigne à peine en garder la mémoire.

IPHIS.

Il ne tiendroit qu'à vous
D'en rétablir la gloire.

Tout vous y devroit engager.
Vous nous rappelez cette Reine,
Et l'on ne ſeroit pas en peine
De pouvoir trouver le Berger.

SCENE IV.

LE ROI, ACTEURS PRÉCÉDENS.

LE ROI, *derriere le théatre.*

VENEZ défendre votre Maître.

PLUSIEURS VOIX, *derriere le théatre.*

Rien ne peut te ſauver, meurs, Tyran.

LE ROI.

Au ſecours !
Défendez votre Roi, l'on attaque ſes jours.

ZÉLÉNIDE.

C'eſt la voix de mon pere ! au ſecours ! au ſecours !

IPHIS.

J'y vole.....



SCENE V.

ZÉLÉNIDE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

ZÉLÉNIDE, *seule.*

Iphis.... mon pere.... ils vont périr peut-être.

IPHIS ET LE ROI.

Frémissez, ingrats, frémissez.

ZÉLÉNIDE.

O ciel! le bruit redouble;
Iphis va succomber, & tout accroît mon trouble;
Peuples accourez, paroissez.

TROUPE DE BERGERS.

Zélénide se fait entendre.

ZÉLÉNIDE.

On attaque mon pere, allez tous le défendre.



SCÈNE VI.

SCÈNE VI.

ZÉNODORE, IPHIS, ZÉLÉNIDE, SUITE.

ZÉNODORE.

Iphis vient d'empêcher le plus grand des forfaits.
De lâches ennemis en vouloient à ma vie;
Après un long combat, cette main affoiblie
Ceſſoit de repouſſer leurs traits;
Mais Iphis a trompé leur rage;
De ſa valeur ils ont ſui les effets.
Peuples, ma vie eſt ſon ouvrage;
Que nos tranſports ſoient mes premiers bienfaits.

CHŒUR.

Heureux Berger, jouis de ta victoire;
Quel triomphe! quel honneur!
Nous partageons ton bonheur,
Et nous envions ta gloire.

(*Un Divertiſſement*)

ZÉNODORE.

Iphis, viens à ma Cour partager ma grandeur;
Ton ſervice eſt gravé dans mon ame ſenſible:
Je veux, s'il eſt poſſible,
Que ma reconnoiſſance égale ta valeur.

IPHIS.

Dieux! loin d'un Roi ſi grand lancez votre tonnerre;
De ſes vils ennemis confondez les projets;

Ses jours ſont chers à ſes ſujets;
Vous devez ſon regne à la terre.

CHŒUR.

Dieux! loin d'un Roi ſi grand, lancez votre tonnerre,
De ſes vils ennemis confondez les projets;
Ses jours ſont chers à ſes ſujets,
Vous devez ſon regne à la terre.

(*On danſe*).

IPHIS.

Bergers, je vois vos jeux ſans en goûter les fruits;
Les méchans ſont vaincus, mais ne ſont pas détruits.
Ils ont pris ſoin de diſparoître,
Et leurs traits déguiſés les ont fait méconnoître.

ZÉNODORE.

Toi qu'on adoroit dans ces bois,
Pour quels mortels ſuis-je un objet de haine?
Daigne le déclarer; & puiſque tu fus Reine,
Tu dois être l'appui des Rois.

(*On entend une ſymphonie majeſtueuſe*).

CHŒUR.

A ſon trône redoutable
Ta voix a ſu pénétrer;
Tu connois trop le coupable:
Elle va le déclarer.

UNE VOIX.

C'eſt Thémiſès qui pourſuivoit ta vie;
Et les yeux d'Agénor animoient ſa furie.

ZÉNODORE.

Thémiſes !...

ZÉLÉNIDE.

Agénor ! ...

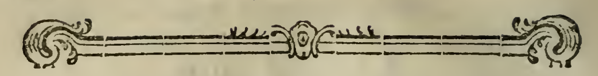
IPHIS.

Qu'entends-je ? ô crime affreux !

TOUS TROIS.

Dieux, ſecondez nos tranſports furieux ;
Que le tonnerre gronde, & que la foudre vole.
Dieux, livrez-nous ces mortels odieux ;
Que la vengeance les immole.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

Le Théatre repréſente un lieu décoré d'ornemens champêtres.

SCENE PREMIERE.

ZÉNODORE, THÉMISÈS *enchainé.*

ZÉNODORE.

Approche, parle, & ſur-tout ſois ſincere.
Tu m'avois aſſuré qu'Agénor n'étoit plus;
L'Oracle de ces lieux déclare le contraire.
Je t'avois de ſes jours rendu dépoſitaire;
Mais de ſa mort les faux bruits répandus,
De tes complots découvrent le myſtere.
Ingrat, de mes bienfaits je reconnois l'abus;
On me traite en Tyran, quand j'agiſſois en pere.

THÉMISÈS.

Je voulois qu'Agénor ſoulevât ſes Sujets,
Qu'il t'arrachât la vie, & l'immoler après.

ZÉNODORE.

Quel étoit ton projet?

THÉMISÈS.

D'uſurper ta puiſſance.
Qu'un vil mortel, rampant dans ſon obſcurité,

N'ose des rangs divers rapprocher la distance,
Dans les fastes du temps son nom n'est pas compté;
Et l'oubli, confondant sa mort & sa naissance,
En dérobe la trace à la postérité.

ZÉNODORE.

De ton ambition tu seras la victime:
Tu veux t'illustrer par le crime;
Par ton supplice seul on te distinguera.

THÉMISÈS.

Pour me venger je te laisse ton Maître;
Je te prédis qu'Agenor régnera.

ZÉNODORE.

La Justice des Dieux me le découvrira;
Je punirai les procédés d'un traître.

THÉMISÈS.

Promets-moi qu'il périra,
Je te le ferai connoître.

ZÉNODORE.

Je jure que, malgré son sang,
La mort lui ravira ses droits à la Couronne;
Et je promets de descendre du Trône,
Si je ne verse pas son sang.

THÉMISÈS.

C'en est assez: ta vie est son ouvrage,
Son bras s'est armé contre moi;
Il faut, ou punir son courage,

Ou fléchir ſous ſa loi.
Remplis le ſerment qui t'engage :
Verſe le ſang d'Iphis, ou ceſſe d'être Roi.

ZÉNODORE.

Iphis eſt Agénor !

THÉMISÈS.

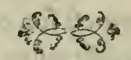
Il l'ignore lui-même :
Mais le fait eſt fondé ſur un garant certain ;
C'eſt la marque du Diadême
Qu'en naiſſant Agénor apporta ſur ſon ſein.
Je m'applaudis, je vois ton embarras extrême :
Avant ma mort j'ai rempli mon deſſein ;
Dans le ſang d'un Héros tu vas plonger la main ;
Ou tu lui céderas la puiſſance ſuprême.

(*Il ſort avec ſes Gardes*).

SCÈNE II.

ZÉNODORE, *ſeul.*

FATAL ſerment ! où me réduiſez-vous ?
Faut-il donc que j'immole un Prince que j'admire ?
Ma gloire m'eſt trop chere, & j'en ſuis trop jaloux,
Pour lui préférer mon Empire.



SCÈNE III.

ZÉLÉNIDE, IPHIS, ZÉNODORE.

ZÉLÉNIDE.

ON va mener Thémifès à la mort :
Vous avez donc tiré le fecret de ce traître ?

IPHIS.

A-t-il découvert Agénor ?

ZÉNODORE

Oui, j'en puis difpofer, il me l'a fait connoître ;
Mais vous ferez, Iphis, l'arbitre de fon fort ;
Je vous en laiffe le maître.

IPHIS.

Si fon crime eft avéré,
Il eft digne du fupplice.
On ne vous pourra pas accufer d'injuftice ;
Si vous lui pardonnez, vous ferez admiré.

ZÉNODORE.

Je vous connois à tant de grandeur d'ame,
Et votre exemple eft ma fuprême loi.
Des projets d'Agénor je veux couper la trame ;
Il faut ou l'immoler, ou l'attacher à moi.
Ma fille, en l'époufant, vous m'affurez fa foi.

ZÉLÉNIDE.

Qu'entends-je ?...

IPHIS, *à part.*

Quel projet !

ZÉNODORE.

Que votre cœur choisisse;
Je reviendrai bientôt pour savoir son arrêt :
Vous verrez Agénor, & l'Autel sera prêt
Ou pour l'hymen, ou pour le sacrifice.



SCÈNE IV.

ZÉLÉNIDE, IPHIS.

IPHIS.

Zélénide, juſqu'à ce jour
Sans deſſein parvenant à plaire,
Pour ſauver Agénor, n'aura point à l'amour
De ſacrifice à faire.

ZÉLÉNIDE.

Iphis, ne cherchez point à pénétrer mon cœur,
Vous le trouveriez trop à plaindre.

IPHIS.

Juſte Ciel! pourriez-vous reconnoître un vainqueur?

ZÉLÉNIDE.

Du moins à l'oublier je ſaurai me contraindre.
Jours fortunés, jours trop prompts à finir,
Momens paſſés dans ces retraites,
Comment pourrois-je, hélas! perdre le ſouvenir
De vos douceurs parfaites?

IPHIS, *à part.*

Je tremble à demander le nom de cet Amant.

ZÉLÉNIDE.

Iphis, vous vous troublez; je vois qu'en ce moment
A mon malheur votre cœur s'intéreſſe.

IPHIS.

Cet objet de votre tendreſſe
Eſt ſans doute d'un ſang digne de vos aïeux.

ZÉLÉNIDE.

Iphis, le craignez-vous?

IPHIS.

Que dites-vous? ô Dieux!
Me ſoupçonneriez-vous d'être aſſez téméraire
Pour oublier l'éclat de votre rang?

ZÉLÉNIDE

Je ne veux point éclaircir ce myſtere:
Mais parlez; d'Agénor dois-je verſer le ſang?
Dois-je être, en l'épouſant, à moi-même contraire?
Iphis, qu'en cet inſtant votre amitié m'éclaire.

IPHIS.

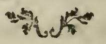
Si vous épouſez Agénor,
Vous ne ferez que changer de victime,
Et votre Amant ſe donnera la mort.

ZÉLÉNIDE.

Ciel! je pourrois commettre un ſi grand crime?

ENSEMBLE.

Amour, tu ne te plais qu'à cauſer des tourmens!
Le bonheur ſeul devroit ſignaler ta victoire;
Un regard, un ſoupir & de tendres ſermens,
Serviroient bien plus à ta gloire.



SCÈNE V, *& derniere.*

ZÉNODORE, THÉMISÈS *enchaîné*, PEUPLES, Acteurs précédens.

Le Théatre s'ouvre, & l'on voit l'autel préparé.

ZÉNODORE.

Peuples qui m'écoutez, les Dieux me ſont témoins
Que vous fûtes toujours l'objet de tous mes ſoins;
Mais je ſais qu'Agénor reſpire,
Lui ſeul doit être votre Roi.
Né fils de Télénus, je lui rends ſon Empire,
Il en eſt plus digne que moi.

CHŒUR.

Ton Peuple t'adore & t'admire.

ZÉNODORE.

Thémiſès, tes projets ſont enfin découverts;
Mais ne crains rien : avant de quitter la Couronne,
Je veux encore uſer des droits qu'elle me donne.
Peuples, briſez ſes fers;
Oubliez ſes complots, comme je les pardonne.

THÉMISÈS.

O clémence! ô grandeur! On eſt égal aux Dieux,
Lorſqu'on ſait pardonner comme eux.

CHŒUR.

O clémence! ô grandeur! on eſt égal aux Dieux,
Lorſqu'on ſait pardonner comme eux.

ZÉNODORE.

Ma fille m'eſt chere, elle m'aime;
Agénor regne d'aujourd'hui;
Mais en cédant le rang ſuprême,
Je voudrois voir régner Zélénide avec lui.

CHŒUR.

Dieux! nous vous demandons Zélénide pour Reine;
Que ſans elle, Agenor, objet de notre haine,
Soit, ſans état, errant dans l'Univers,
Et que dans de nouveaux revers
Sans ceſſe le deſtin l'entraîne.

ZÉNODORE, *à Zélénide.*

C'eſt à vous de régler ſon ſort.

ZÉLÉNIDE.

Vous le voulez, & je me ſacrifie;
Mais je ne réponds pas qu'un ſi cruel effort
Ne me coute la vie.

CHŒUR.

Périſſe plutôt Agénor!
Faites-le nous connoître,
Il recevra la mort.

ZÉNODORE.

Vous le voyez, frappez.

CHŒUR.

Iphis?

ZÉNODORE.

C'eſt votre Maître.

IPHIS.

Qu'entends-je ? quel bonheur !

ZÉLÉNIDE.

Tous mes vœux ſont remplis.

THÉMISÈS.

Oui, je l'atteſte, Agénor eſt Iphis.
Soleil, couvre mes yeux d'une nuit éternelle;
Et prive-moi de la clarté,
Si, par un récit infidele,
J'oſe altérer la vérité.

AGÉNOR.

Ah ! je puis donc vous déclarer ma flamme.

ZÉLÉNIDE.

Je puis faire éclater les tranſports de mon ame :
Quelle félicité !

CHŒUR.

Régnez, ſuivez les plaiſirs & la gloire,
Soyez heureux ; que chaque jour
Soit un hommage envers l'Amour,
Et renouvelle ſa victoire.

ZÉLÉNIDE ET AGÉNOR.

L'Amour triomphe dans mon cœur.

AGÉNOR.

Il m'enchaîne ſous ſa puiſſance.

ZÉLÉNIDE.

Je ſuis le prix des traits qu'il lance.

ENSEMBLE.

Pour me récompenſer, il cauſe mon bonheur;
L'Amour triomphe dans mon cœur.

AGÉNOR.

Il m'enchaîne ſous ſa puiſſance.

ENSEMBLE.

Je ſens le prix des traits qu'il lance.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

ZÉNIS
ET
ALMASIE,
BALLET HÉROIQUE
EN UN ACTE.



ACTEURS.

DÉMOGORGON, Roi des Génies.

ZÉNÉIS, Fée protectrice des Génies.

PHANOR, Génie, pere de Zénis.

ALMASIE.

ZÉNIS.

TROUPE DE GÉNIES.



ZÉNIS ET ALMASIE, BALLET HÉROIQUE.

Le Théatre repréſente le Conſeil des Génies.

SCÈNE PREMIERE.

DÉMOGORGON *ſur un trône, environné de Génies.*

ESPRITS, dont la puiſſance à ma gloire eſt unie,
Tous les ans, dans ce jour, vous recevez mes loix:
Par vous, de l'Univers j'entretiens l'harmonie;
Méritez l'honneur de mon choix.
Volez, ſignalez votre zele;
Faites briller ma puiſſance immortelle:
Tous les humains ont droit à vos faveurs,
Soyez & leurs Dieux & leurs guides,
Rendez-les généreux, bienfaiſans, intrépides;

Qu'ils ſachent, honorant & vos ſoins & leurs cœurs,
Plaindre les malheureux, & braver les malheurs.
Volez, ſignalez votre zele,
Faites briller ma puiſſance immortelle.
(*On entend une ſymphonie*).

SCÈNE II.

ZÉNÉIS, DÉMOGORGON, GÉNIES.

DÉMOGORGON.

Mais qui peut en ces lieux attirer Zénéis ?

ZÉNÉIS.

Je viens vous implorer en faveur de Zénis.
En préſidant à ſa naiſſance,
J'ai ſeul acquis le droit d'embraſſer ſa défenſe.
Phanor, à vos ordres ſoumis,
N'oſe, ſans votre aveu, l'avouer pour ſon fils;
Mille revers ont prouvé ſa conſtance.
Qu'à votre Cour Zénis admis,
Partage enfin votre puiſſance.

DÉMOGORGON.

Des plus nobles efforts cette gloire eſt le prix,
Des plus rares vertus elle eſt la récompenſe.

ZÉNÉIS.

Ah ! qui peut mieux prétendre à l'immortalité ?
Zénis, avec le jour, a vu l'adverſité.

Tout s'unit contre lui, tout le trouve invincible.
Ce n'étoit point aſſez qu'un voile ténébreux
Cachât ſa naiſſance à ſes yeux ;
Son cœur, trop tendre & trop ſenſible,
S'eſt vu privé de l'objet de ſes feux
Dans l'inſtant que l'hymen alloit le rendre heureux.

DÉMOGORGON.

Que l'audace & l'amour raniment ſon courage,
Des périls plus affreux vont naître ſous ſes pas.

ZÉNÉIS.

Zénis ſoumettra tout à l'effort de ſon bras.

DÉMOGORGON.

La mort peut être ſon partage.
Vous, qui ne reſpirez que le meurtre & le ſang,
Guidez Zénis dans de nouveaux abîmes,
Et que ce jour le place au rang
Ou des Vainqueurs ou des Victimes.

ZÉNÉIS.

Je reſpecte en tremblant vos ordres ſouverains,
Et vais avec Phanor veiller ſur ſes deſtins.

CHŒUR DE GÉNIES.

Volons, ſignalons notre zele,
Nous allons diſpenſer tes loix ;
Le ſort de l'Univers eſt réglé par ta voix,
Faiſons briller ta puiſſance immortelle.



SCÈNE III.

Le Théatre change, & repréſente un Déſert.

ZÉNIS *endormi.*

(*Muſique qui caractériſe un ſonge.*)

QU'AI-JE vu ? Ciel ! quel ſonge affreux !
Un rival jaloux, furieux,
Tient Almaſie en ſa puiſſance.
Une voix m'ordonnoit d'abandonner ces lieux,
Et me flattoit d'une vaine eſpérance.

Triſtes déſerts, ſéjour d'horreur,
Ajoutez, s'il ſe peut, à ma douleur mortelle ;
Vous m'offrez l'image cruelle
Du déſeſpoir qui déchire mon cœur.
Tout irrite en ces lieux & nourrit mes alarmes ;
Et les échos plaintifs, par leurs triſtes accens,
Semblent ſe conformer aux peines que je ſens ;
Pour les infortunés il n'eſt point d'autres charmes.
Triſtes déſerts, ſéjour d'horreur,
Ajoutez, s'il ſe peut, à ma douleur mortelle ;
Vous m'offrez l'image cruelle
Du déſeſpoir qui déchire mon cœur.

(*Symphonie ſenſible.*)

Dieux ! quels monſtres nouveaux me déclarent la guerre ?

Venez-vous mettre fin à mes tourmens divers?
Mais vous nuiſez à l'Univers,
Et je dois vous dompter pour le bien de la terre.
(*Il les combat & les met en fuite.*)

CHŒUR DE DESSUS, *inviſible.*

Almaſie attend ton ſecours.

CHŒUR DE BASSES.

La mort t'attend, crains pour tes jours.
(*Un Aigle vient voler au tour du Théatre.*)

CHŒUR DE DESSUS.

Zénis, que cet Aigle te guide,
Almaſie attend ton ſecours.

CHŒUR DE BASSES.

La mort t'attend, crains pour tes jours.
(*L'Aigle s'abîme dans un volcan.*)

ZÉNIS.

Que vois-je! ô fortune perfide!
L'Aigle s'eſt abîmé dans ces torrens de feux;
N'importe, je m'expoſe au ſort le plus affreux;
Un cœur qui ſait aimer eſt toujours intrépide.



SCÈNE IV.

Le Théatre change, & repréſente un Palais ſuperbe; la Princeſſe Almaſie paroît endormie au fond du Théatre ſous un pavillon magnifique; on voit à côté d'elle, ſur un riche carreau, un ſceptre d'or.

ZÉNIS, ALMASIE.

ZÉNIS.

QUEL changement! où ſuis-je? & quel Palais pompeux!
Ne me trompé-je point? grands Dieux! c'eſt Almaſie.
Ah! je retrouve enfin le bonheur de ma vie,
Puiſqu'Almaſie eſt préſente à mes yeux,

ALMASIE.

Ciel! quelle voix ſe fait entendre?
Je reconnois des ſons qui ſéduiſent mon cœur.
Eſt-ce vous, cher objet de l'amour le plus tendre?
Tous mes ſens ſont remplis d'eſpoir & de terreur;
Zénis, calmez l'effroi de mon ame éperdue.

ZÉNIS.

Ah! loin de partager une vaine frayeur,
Lorſque je vous revois, quand vous m'êtes rendue,
[illegible] que l'excès du bonheur.

ALMASIE.

Auriez-vous pu fléchir le ſouverain Génie
Qui commande en ces lieux, qui m'y tient aſſervie ?

ZÉNIS.

Dieux ! qu'entends-je ? Un Génie eſt Maître en ce Palais !

ALMASIE.

O Ciel ! vous l'ignorez : quel orage s'apprête !
Zénis, craignez-en les effets,
Dérobez-vous à la tempête.

ZÉNIS.

Vous tremblez ..... il vous aime !

ALMASIE.

Et mon cœur en gémit.
Il peut vous réduire en poudre ;
Sur les ailes des vents il fait voler la foudre :
Il veut, & tout obéit ;
Il regarde la terre, & la terre frémit.
De ſes ſoupçons craignez la violence.

ZÉNIS.

Je ne crains que votre inconſtance,
Et je mépriſe ſon courroux.

ALMASIE.

Que dis-tu ? fuis.... Zénis.... fuis ſes tranſports jaloux :
Tes jours ſont en danger, & ces lieux ſont terribles....
Dans ce Palais, des eſprits inviſibles
Veillent ſans ceſſe & peuvent t'immoler:

Le pouvoir du Génie eſt prêt à t'accabler;
Si tes mains profanoient ce ſceptre redoutable;
Tu le verrois lui-même, au milieu des éclairs,
Sur un char enflammé paroître dans les airs,
Et tu ſerois l'objet de ſa haine implacable.

ZÉNIS.

Vous cherchez vainement à me faire trembler;
Je vous adore & brave ſa puiſſance.

ALMASIE.

Je ſens à chaque inſtant mes craintes redoubler,
Tout ſemble s'animer pour venger ſon offenſe;
Ces colonnes, ces murs.... paroiſſent s'ébranler:
Peut-être il n'eſt plus temps d'éviter ſa vengeance.

ZÉNIS *briſe le ſceptre.*

Non, je ne le crains point, qu'il paroiſſe.

ALMASIE.

Ah! grands Dieux!

ZÉNIS.

Je veux en triompher, ou périr à vos yeux.

(Dès que le ſceptre eſt briſé, on entend une tempête affreuſe, le Théatre s'obſcurcit, & le tonnerre gronde.)

CHŒUR D'ESPRITS INVISIBLES.

O crime épouvantable!
O jour funeſte! jour affreux!
La foudre va partir & punir le coupable.
Tu vas périr, mortel audacieux.

❀

SCÈNE V.

LE GÉNIE *dans les airs ſur un char de feu ;* ALMASIE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

ALMASIE.

JE me meurs !

LE GÉNIE.

Quel ſpectacle à mes yeux ſe préſente ?
Almaſie éperdue.... & mon ſceptre briſé !
Dieux ! quelle image effrayante
De mon pouvoir mépriſé !
Miniſtres de mes loix, venez, ſervez ma rage,
Paroiſſez, enchaînez l'ennemi qui m'outrage.

(Il deſcend de ſon char.)

CHŒUR DE GÉNIES.

Nous t'obéiſſons :
Tu connois le crime ;
Nous en frémiſſons :
Frappe ta victime.

ALMASIE.

Juſte Ciel !

LE GÉNIE.

Tu devrois cacher mieux ta douleur.
Voilà donc le rival qui regne dans ton ame,
Et qui ſait mépriſer mes bienfaits & ma flamme ?
Je ſaurai le punir de me ravir ton cœur.

ALMASIE.

Ah ! Seigneur !

LE GÉNIE.

Quel pouvoir ſuprême
L'a fait pénétrer en ces lieux ?
Mais je puis éclaircir des ſoupçons odieux ;
Et s'il n'eſt pas l'objet de ton amour extrême,
(*Il lui donne un poignard.*)
Venge-moi, frappe.... Tu frémis !
Ah ! perfide, tu me trahis.

ALMASIE.

M'oſes-tu propoſer un forfait que j'abhorre ?
Pour calmer ta fureur, j'immolerois Zénis,
J'immolerois ce que j'adore !

ZÉNIS.

Ah ! cet aveu me venge, & je brave le ſort.

LE GÉNIE.

Oſes-tu m'offenſer encore ?
(*Il veut le frapper.*)
Que cet inſtant ſoit celui de ſa mort.

ALMASIE *ſe jette au devant du Génie.*

O Ciel ! Barbare .... arrête ;
S'il faut du ſang pour t'appaiſer,
Donne.... ma main eſt toute prête ;
C'eſt le mien que je vais verſer.

❀

SCÈNE VI, & derniere.

DÉMOGORGON *descend avec Zénéis & les Génies*, ZÉNIS, ALMASIE.

ALMASIE ET ZÉNIS.

QUEL ſpectacle éclatant !

LE GÉNIE.

C'eſt l'Amour qui l'apprête.
O jour trop fortuné ! tous mes vœux ſont remplis,
Et je touche à l'inſtant de me faire connoître.
Tu triomphes, Zénis ;
Tu vas être éclairci du ſang qui t'a fait naître.
Et vous, de votre amour recevez tout le prix ;
Soyez heureuſe enfin, vous méritez de l'être ;
Pardonnez-moi vos maux, je vous donne mon fils.

DÉMOGORGON.

Zénis, goûtez la gloire la plus pure,
Vous triomphez de tous vos ennemis.
A notre auguſte rang, par vos vertus admis,
Que votre voix commande à la Nature.

DÉMOGORGON, ZÉNÉIS ET LE GÉNIE.

Aimez, protégez les mortels,
Et que votre puiſſance, ainſi que le tonnerre,
Forme l'effroi des criminels,
Et la ſûreté de la terre.

ZÉNIS.

J'aimois, & je voulois mériter du retour :
Si par quelques vertus j'ai diſtingué ma vie,
La gloire me rendoit plus digne d'Almaſie ;
Je dois n'en rapporter l'hommage qu'à l'Amour.

ALMASIE, ZÉNIS.

Triomphe, Amour, ſur nous regne ſans ceſſe,
Dans nos cœurs lance tous tes traits ;
Que chaque jour notre bonheur renaiſſe,
Nous le devons à tes bienfaits.

ZÉNIS *à Almaſie.*

Commandez dans les airs, ſur la terre & ſur l'onde,
Partagez mes ſuprêmes droits ;
Il eſt plus doux d'obéir à vos loix,
Que d'en pouvoir donner au monde.
Je vois tous les humains
Sous mon obéiſſance ;
Mais vos yeux ont plus de puiſſance
Que je n'en reçois des Deſtins.

CHŒUR.

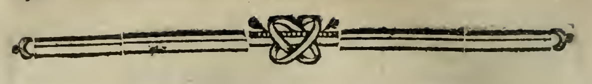
Commandez dans les airs, ſur la terre & ſur l'onde,
Partagez nos ſuprêmes droits,
Il eſt plus doux d'obéir à vos loix,
Que d'en pouvoir donner au monde.

FIN.

L'AMOUR
PIQUÉ PAR UNE ABEILLE,

IDYLLE DRAMATIQUE

EN UN ACTE.



ACTEURS.

VÉNUS.

MARS.

L'AMOUR.

L'HYMEN.

SUITE DE VÉNUS, PLAISIRS.

SUITE DE MARS, GUERRIERS.



L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE,

IDYLLE DRAMATIQUE.

Le Théatre repréſente les jardins de Cythere; on voit ſur un des côtés du Théatre, un peu ſur le devant, un buiſſon de roſes qui couronne un ſiége de gazon.

SCÈNE PREMIERE.

ARIETTE.

VÉNUS *ſeule.*

JE cherche en vain l'Amour, tout partage ma peine,
Les Plaiſirs répandent des pleurs,
Zéphire de ſa douce haleine
Ne vient plus careſſer les fleurs.

Tendres oiſeaux de ce bocage,
Votre ſilence alarme encor mon cœur;
Privés du Dieu qui cauſe votre ardeur,

Vous ne l'annoncez plus par un brillant ramage.
Tendres oiſeaux de ce bocage,
Votre ſilence alarme encor mon cœur.

❀

Enſeignez-moi, Dieux des forêts,
Quel aſile l'Amour orne de ſes attraits ;
Vos Nymphes ſeront toujours belles ;
Et vous, Nymphes, rendez l'Amour à mes ſouhaits ;
Et vos Amans ſeront toujours fideles.

SCÈNE II.

MARS, VÉNUS.

MARS.

DÉESSE des Amours, calmez votre douleur,
Votre fils reviendra bientôt dans ces retraites ;
Ce Dieu connoît trop le bonheur,
Pour languir plus long-temps loin des lieux où vous êtes.

VÉNUS.

Je n'accuſe que vous du départ de mon fils ;
Vous êtes le Dieu des alarmes ;
Vous diviſez l'Univers par vos armes,
Et l'Amour voudroit voir tous les mortels unis.

ARIETTE.

MARS.

Les alarmes, les cris, les horreurs de la guerre
N'ont point troublé ce tranquille ſéjour ;
Quand mes fureurs ont ravagé la terre,
Vainqueur & triomphant, je reviens à l'Amour.

VÉNUS.

VÉNUS.

De grace, épargnez-nous cette gloire éclatante;
Par-tout la Déesse à cent voix
N'a que trop publié vos célebres exploits,
Dont le récit nous épouvante.
Vainqueur doux & mystérieux,
Quand l'Amour fait des conquêtes nouvelles,
Il craint la Renommée, & feroit trop heureux
S'il pouvoit lui ravir sa trompette & ses ailes.

MARS.

En regardant vos yeux j'ai connu son pouvoir;
Je n'ai dû mes succès qu'au bonheur de vous voir:
La Beauté fit toujours voler à la victoire;
Jusques aux Cieux son triomphe est porté,
Et sans l'espoir de plaire à la Beauté,
On ne connoîtroit pas tout le prix de la gloire.

VÉNUS.

Pouvez-vous de Vénus attendre du retour,
Quand vous avez fait fuir les Graces & l'Amour?
Eloignez-vous, ou craignez ma colere.

MARS.

Soumis à la rigueur d'un ordre si sévere,
Je respecte votre courroux;
Hélas! il m'eût été bien doux
De lire dans vos yeux les moyens de vous plaire.



SCÈNE III.

VÉNUS *seule.*

REVIENS, Amour, Vénus t'appelle;
Hélas! tout languit sans l'Amour;
Graces, revenez à ma Cour,
Sans vous, que sert-il d'être belle?
 Sans les Graces, sans leurs armes,
 La Beauté ne plaît jamais;
 La beauté dépend des traits,
 Et les graces font les charmes.



SÇÈNE IV.

L'AMOUR, VÉNUS.

L'AMOUR.

Entre vos bras l'Amour s'élance & vole ;
Ma honte & mes regrets ont ſuivi mon départ :
Mais d'un ſourire & d'un regard
Vénus me flatte & me conſole.

VÉNUS.

Je devrois vous punir de mes chagrins, cruel,
Mais dans tous vos ſoupirs vos malheurs ſe retracent :
Mon fils eſt malheureux, il n'eſt plus criminel,
L'Amour n'a point de torts que ſes larmes n'effacent.

L'AMOUR.

Une Beauté digne des Dieux,
Et de tous les mortels chérie,
Près d'elle avoit fixé mon vol ambitieux.
Pour rendre mon empire à jamais glorieux,
Je voulois ſous mes loix que ſon ame aſſervie
Fût auſſi tendre que ſes yeux.
De mes traits les plus ſûrs en vain j'ai fait uſage,
Vous m'en voyez frémir de rage.

VÉNUS.

Uniſſons-nous pour punir ſa fierté.
Eſt-ce donc pour nous faire outrage
Qu'elle a reçu le jour, un cœur, & la beauté ?

L'AMOUR.

Elle a ſur nous trop d'avantage ;
Ah ! ma mere, elle impoſe à mon reſſentiment ;
Près d'elle j'ai changé mon triomphe en hommage ;
Je voulus la punir, j'admirai ſeulement.

ARIETTE.

Dans ſes yeux on croit voir ma flamme,
Leur douceur voudroit m'appeler ;
Mais je ne puis rien ſur ſon ame,
Et mon nom ſeul la fait trembler.
Dans ſes yeux on croit voir ma flamme,
Leur douceur voudroit m'appeler.

❀

Elle mépriſe ma puiſſance
En inſpirant les plus vives ardeurs,
Et ſes charmes, ſans qu'elle y penſe,
Enchaînent les cœurs.

❀

Tout Cythere étoit ſur ſes traces ;
Mais elle a banni les Amours,
Elle ne garde que les Graces
Qui la ſuivront toujours, toujours.
Tout Cythere étoit ſur ſes traces.

VÉNUS.

Raſſure-toi, mon fils, elle a le regard tendre ;
Le regard part du cœur, elle eſt prête à ſe rendre.

ARIETTE.

Il ne faut qu'un ſeul moment
Pour rétablir notre gloire ;
On réſiſte vainement,

On rencontre un tendre Amant ;
Et, pour céder la victoire,
Il ne faut qu'un ſeul moment.

L'AMOUR.

Vous me donnez des eſpérances vaines ;
Non, non, mes traits ſont ſans pouvoir.

VÉNUS.

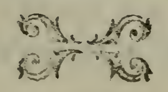
Mon fils, calme ton déſeſpoir,
Ta mere en t'embraſſant veut ſoulager tes peines.
(Elle embraſſe l'Amour, qui la bleſſe.)
Oh ! d'où me vient cette douleur ?

L'AMOUR.

Je vois que mes traits ont encore
La force de bleſſer un cœur,
Et Mars m'en ſaura gré.

VÉNUS.

Quelle ardeur me dévore ;
O fils ingrat & perfide aſſaſſin !
Quand je te tends les bras, tu me perces le ſein ;
Ton ſourire ajoute à l'offenſe ;
Tu ſentiras l'effet de ma vengeance.
(Elle arrache une touffe de roſes, en frappe l'Amour, les jette, & ſe retire.)



SCÈNE V.

ARIETTE.

L'AMOUR, *ſeul.*

Vous qui rendez plus doux les charmes d'un beau jour,
Avez-vous pu ſervir de ſupplice à l'Amour ?
Tendres fleurs que j'ai fait éclore;
Pour vous je ranimois les baiſers des Zéphyrs :
Deviez-vous naître, hélas ! des larmes de l'Aurore,
Pour en faire répandre au Dieu de ſes plaiſirs ?

(l'Amour ramaſſe les roſes, & les déchire.)

Vous éprouverez ma colere.
Ciel ! quel ſerpent s'étoit caché
Sous cette roſe meurtriere,
Et m'a laiſſé ſon dard ſur ma main attaché ;
Ah ! je ſuccombe, ô Vénus ! ô ma mere !
O Dieux ! venez à mon ſecours.



SCÈNE VI.

L'AMOUR, VÉNUS.

VÉNUS.

Quels accens plaintifs me rappellent?
Mes ſentimens ſe renouvellent.

L'AMOUR.

A votre pitié j'ai recours.
Un monſtre ailé, caché dans le ſein d'une roſe,
De mes gémiſſemens eſt la funeſte cauſe;
Je l'ai vu s'envoler après m'avoir lancé
Le trait cruel qui m'a bleſſé.

VÉNUS.

Ce monſtre ailé c'eſt votre image;
Mais ſes traits ſont moins dangereux:
Si vous trouvez ſi douloureux
Celui dont il a fait uſage,
Jugez combien ſont malheureux
Les cœurs que bleſſe un Dieu volage.

L'AMOUR.

Vous jouiſſez de ma douleur.

VÉNUS.

Oui, c'eſt le prix de la rigueur.



SCENE VII, & derniere.

VÉNUS, MARS, L'AMOUR.

VÉNUS.

MARS, accourez, l'Amour eſt votre eſclave,
Il a bleſſé Vénus, il n'eſt rien qu'il ne brave;
Vengez-moi, vengez-vous, je vous livre l'Amour;
Enchaînez cet ingrat, qu'il gémiſſe à ſon tour.

MARS.

Non, non, le fier Dieu de la Thrace
Obéit à l'Amour, & lui demande grace;
Ah! s'il faut l'enchaîner, je partage ſes fers.
Un ſeul de ſes plaiſirs efface
Tous les tourmens qu'on a ſoufferts.

ARIETTE PARODIE.

Tout rend hommage au Dieu des ames,
Dieu charmant, regne ſur mon cœur;
Mars n'a jamais reconnu de vainqueur,
Mars eſt ſoumis quand tu lances tes flammes.

L'AMOUR.

Je ne veux plus régner ſur tout ce qui reſpire,
Que pour rendre les cœurs heureux,
Et je vais commencer par vous unir tous deux
Pour la gloire de mon Empire.

(*L'Amour bleſſe tous les Guerriers & Guerrieres, les Plaiſirs, les Jeux ſe mêlent, & terminent par un Ballet voluptueux.*)

FIN.



DIVERTISSEMENT.

Le Théatre représente le Temple des Arts, consacré à Minerve.

SCÈNE PREMIERE.

MINERVE, ZÉLIE *entourée des Talens & des Arts.*

MINERVE.

CONNOIS tes guides, tes modeles.
Ces objets lumineux qui frappent tes regards
Sont les Talens, les Vertus, & les Arts;
Ton cœur ne fut formé que par leurs soins fideles.

ZÉLIE, *aux Vertus & aux Talens.*

O vous! que je chéris, ne me quittez jamais,
Minerve entre vos mains a remis mon enfance;
La Raison à mes yeux vient découvrir vos traits;
C'est l'âge où mon bonheur commence.

CHŒUR DES TALENS ET DES VERTUS.

Nous devons notre gloire à ta reconnoissance;
Tu sais en nous aimant embellir nos attraits,

Et tu te ſers de nos bienfaits,
Pour faire notre récompenſe.

(On danſe.)

MINERVE.

Le Bonheur
Sur tes pas volera ſans ceſſe,
Il s'empreſſe
A ſuivre les Vertus qui regnent dans un cœur;
Semblable à Zéphyre,
Qui fixe ſes douceurs
Dans l'Empire
Où brillent les fleurs.

CHŒUR.

Nous devons notre gloire à ta reconnoiſſance;
Tu ſais, en nous aimant, embellir nos attraits,
Et tu te ſers de nos bienfaits
Pour faire notre récompenſe.

(On entend un bruit de timbales & de trompettes.)

MINERVE.

Mais quels ſons éclatans font retentir ces lieux?

ZÉLIE.

C'eſt Mars qui paroît à nos yeux.



SCENE II, & *derniere.*

MARS, ACTEURS PRÉCÉDENS.

MARS.

Que de vos plus doux chants ce lieu ſoit animé,
L'Hymen & l'Amour deſcendent ;
Ces Dieux aimables demandent
Le dépot précieux que Minerve a formé.
Jupiter le déſire, & tous les Dieux l'attendent.
L'Amour & l'Hymen deſcendent.

L'AMOUR ET L'HYMEN, *enſemble.*

Pour trouver un objet digne d'un choix ſi beau.

L'AMOUR.

J'ai ſuivi les routes des Graces.

L'HYMEN.

Des Vertus j'ai ſuivi les traces.

ENSEMBLE.

Les Graces, les Vertus, par un accord nouveau,
Vers vous nous ont conduits enſemble,
Et de nos feux n'ont formé qu'un flambeau
Pour éclairer l'objet qui les raſſemble.
Venez, montez aux Cieux
Sur les ailes de la Victoire ;
Uniſſez-vous au fils des Dieux,
Que vos vertus ſoient le prix de ſa gloire.

CHŒUR.

Venez, montez aux Cieux
Sur les ailes de la Victoire ;
Unissez-vous au fils des Dieux,
Que vos vertus soient le prix de sa gloire.

ZÉLIE.

Puis-je espérer un sort plus glorieux ?
Je suis fille d'un Roi qu'on aime & qu'on admire ;
N'est-ce pas vivre dans les Cieux,
Que d'être dans l'Empire
D'un Roi qui ne respire
Que pour rendre son peuple heureux ?

MARS.

Vous en connoîtrez un que ses Sujets chérissent ;
De leur amour il tire son éclat :
En voyant le bonheur dont ses peuples jouissent,
Vous croirez habiter encor le même Etat.

MINERVE ET MARS.

Ils serviront tous deux d'exemple dans l'Histoire ;
Ils regnent dans les cœurs qui vivent sous leurs loix,
C'est-là le Temple de mémoire
Où devroient être écrits les noms de tous les Rois.

MINERVE.

Le fils a vos vertus, son cœur ressemble au vôtre,
Les Talens à sa voix ont soin de s'empresser ;
Il veut les acquérir pour les récompenser ;
Je vous ai formés l'un pour l'autre.
Allez, montez aux Cieux

Sur les ailes de la Victoire;
Unissez-vous au fils des Dieux,
Que vos vertus soient le prix de sa gloire.

C H Œ U R.

Allez, montez aux Cieux
Sur les ailes de la Victoire;
Unissez-vous au fils des Dieux,
Que vos vertus soient le prix de sa gloire.

F I N.

ORATORIO,

O U

DRAMES LYRIQUES,

TIRÉS DE L'ÉCRITURE SAINTE,

Exécutés au Concert Spirituel.



INTERLOCUTEURS.

LE JEUNE MACCHABÉE.

SALOMONE, Mere du jeune Macchabée.

ANTIOCHUS.

PEUPLES JUIFS.

SUITE D'ANTIOCHUS.



LE JEUNE MACCHABÉE,

DRAME LYRIQUE.

ANTIOCHUS, LE JEUNE MACCHABÉE, SUITE D'ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS.

JEUNE Enfant, j'ai voulu vous voir & vous connoître,
Votre âge a ſu toucher mon cœur;
Vous deviendrez l'objet de toute ma faveur,
Méritez les bontés de votre auguſte Maître.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Je n'en ai qu'un, c'eſt le Seigneur.

ANTIOCHUS.

Vous ſerez plus heureux ſous mon obéiſſance:
Voyez mes Courtiſans brillans par ma ſplendeur;

Leur éclat vient de ma puiſſance :
On les adore, on les encenſe ;
Vous ſurpaſſerez leur grandeur.

CHŒUR.

Un jour pur luit ſur nos têtes,
Partagez-en les douceurs ;
Nos pas ſont ſemés de fleurs,
Et tous nos jours ſont des fêtes.

ANTIOCHUS.

Comblé de mes bienfaits, prenez part à leurs chants.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Qui ! moi? de vos Flatteurs j'augmenterois le nombre !
Mon Dieu m'en puniroit ; le bonheur des méchans
Brille comme un éclair, & paſſe comme une ombre.

ANTIOCHUS.

Votre Dieu vous peut-il inſpirer de l'effroi ?
J'ai maſſacré ſon Peuple, & mis ſa ville en cendre ;
J'ai conſumé les livres de ſa Loi ;
A-t-il oſé tonner ſur moi ?
Abandonnez un Dieu qui n'a pu vous défendre.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Tremblez ; à ſon pouvoir l'Univers eſt ſoumis,
Sur les pas de l'Impie il poſe une barriere ;
Il diſperſe ſes ennemis
Comme le vent diſperſe la pouſſiere.
Il venge avec éclat ſes bienfaits mépriſés ;
Aux Idoles du monde il déclare la guerre ;
Il retire ſa main, leurs Autels ſont briſés :
O Rois ! inſtruiſez-vous, vous qui jugez la terre.

ANTIOCHUS.

Toi-même tu conduis le poignard dans ton ſein;
Gardes, qu'on le ſaiſiſſe.

SALOMONE.

Hélas! qu'allez-vous faire?
Un enfant peut-il être un objet de colere?
A ſon âge, une offenſe eſt toujours ſans deſſein,
Daignez le rendre aux cris de la plus tendre mere.

ANTIOCHUS.

C'eſt vous qui réglerez ſon ſort;
Qu'il adore mes Dieux; proſterné dans leur Temple
Qu'il leur offre l'encens, & montrez-lui l'exemple;
Vous pouvez à ce prix échapper à la mort.

SALOMONE, LE JEUNE MACCHABÉE.

SALOMONE.

O mon fils! tu me vois inquiete & tremblante,
Les larmes rempliſſent mes yeux;
Tu vas être éprouvé dans des tourmens affreux,
Et ton enfance m'épouvante.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Ma mere, je tiendrai mes forces de ma foi,
J'invoquerai le Dieu que j'aime,
Je ceſſerai d'être moi-même,
C'eſt Dieu qui deſcendra dans moi.

SALOMONE.

Sa grace t'inſpire & t'enflamme,
Sans elle nous ne pouvons rien ;
Puiſſante pour le mal, incapable du bien,
La volonté ne ſert qu'à dégrader notre ame ;
L'homme tombe toujours, ſi Dieu n'eſt ſon ſoutien
Ecoute ſa voix qui t'anime,
Et rien ne pourra t'arrêter.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Verrez-vous, ſans regret, le ſang de la victime ?

SALOMONE.

Je mourrai la derniere, afin de t'exciter.

LE JEUNE MACCHABÉE.

O Dieu! je reconnois & j'embraſſe ma mere.

SALOMONE.

O doux momens! ô mon fils! mon cher fils!
Dans les faſtes des Saints ton nom ſera tranſmis ;
De ſix enfans martyrs je vois le digne frere.



ANTIOCHUS, MINISTRES D'ANTIOCHUS, SALOMONE, LE JEUNE MACCHABÉE, PEUPLE JUIF.

ANTIOCHUS.

EH bien ! ſur ſon eſprit qu'avez-vous obtenu ?

SALOMONE.

De mourir pour ſon Dieu.

ANTIOCHUS.

Qu'on le mene au ſupplice.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Ah ! ſi ce Dieu t'étoit connu,
Tu m'envierois mon ſacrifice.

ANTIOCHUS.

Ma puiſſance outragée eſt mon unique loi ;
Je t'envoie à la mort.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Je vais prier pour toi.

CHŒUR DES MINISTRES.

Que ſes tortures, que ſes peines
Par-tout impriment la terreur ;
Que le ſang coule de ſes veines,
Que ſon ſupplice faſſe horreur.

CHŒUR DES FEMMES JUIVES.

Ah ! quelle barbarie !

LE JEUNE MACCHABÉE.

O mon Dieu ! donnez-moi la force de souffrir.

SALOMONE.

Verser son sang pour Dieu, c'est recevoir la vie,
Et ce n'est pas mourir.

CHŒUR DES FEMMES JUIVES.

O vertueuse mere !

LE JEUNE MACCHABÉE.

O douleurs trop cruelles !

ANTIOCHUS.

Sacrifie à mes Dieux.

SALOMONE.

Sois ferme, sois constant.

CHŒUR DES FEMMES JUIVES.

Seigneur, veillez sur lui.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Je me meurs.

SALOMONE.

Dieu t'attend ;
Il offre à tes regards des palmes immortelles.

LE JEUNE MACCHABÉE.

O Ciel !....

SALOMONE.

Pour y régner tu n'as plus qu'un instant.

CHŒUR DES FEMMES JUIVES.

C'est une fleur qui tombe, & qui venoit d'éclore.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Pour mes perſécuteurs, ô mon Dieu! je t'implore.

SALOMONE.

O force de la Grace!

CHŒUR DES FEMMES JUIVES.

O courage éclatant!

LE JEUNE MACCHABÉE.

Dieu m'appelle, je meurs content.

SALOMONE.

Mon fils a ſur la mort remporté la victoire;
Dieu l'a placé dans le ſein de ſa gloire.

ANTIOCHUS.

Qu'on invente pour elle un trépas plus cruel,
Et contre le Dieu d'Iſraël
Servez ma fureur implacable.

CHŒUR DES MINISTRES.

Hélas! qu'avons-nous fait? le remords nous accable.

SALOMONE.

Crains d'un Dieu blaſphémé les terribles effets,
Crains les vengeances qu'il exerce;
Roi ſuperbe, frémis : je lis dans ſes décrets.
Sur un char orgueilleux tu voles aux forfaits;
Une inviſible main te frappe & te renverſe;
Ton bras eſt enchaîné, levé ſur le ſaint lieu;
Ton ſupplice commence en connoiſſant un Dieu;
Ton repentir, faux & coupable,
Conſomme les malheurs qui te ſont réſervés,

Et tu deviens un exemple effroyable
Des Pécheurs endurcis & des Rois réprouvés.

ANTIOCHUS.

Servez ma fureur implacable.

CHŒUR DES MINISTRES.

Hélas ! qu'avons-nous fait ? le remords nous accable.

SALOMONE, ET TOUS LES CHŒURS.

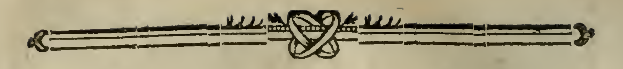
Le Dieu d'Iſraël eſt vainqueur,
Proſternons-nous en ſa préſence,
Adorons ſa puiſſance,
Rendons grace au Seigneur.

FIN.

LES ISRAÉLITES

SUR

LA MONTAGNE D'HOREB.



INTERLOCUTEURS.

AARON.

MOÏSE.

CHŒUR DES ISRAÉLITES.



LES ISRAÉLITES
SUR
LA MONTAGNE D'HOREB.

AARON, MOÏSE, CHŒUR.

CHŒUR DES ISRAÉLITES.

HÉLAS ! nous languiſſons,
Le courage nous abandonne,
La mort nous environne;
Hélas ! nous périſſons.

AARON.

Invoquez le Seigneur, il eſt toujours le même;
C'eſt pour les cœurs ingrats que ſa bonté s'endort;
On ne périt point quand on l'aime,
Et ſa voix enchaîne la Mort.

CHŒUR.

Pourquoi détruit-il ſon ouvrage,
Par le malheur & l'opprobre flétri ?
Eſt-ce là ce Peuple chéri
Qu'il appelle ſon héritage ?

AARON.

Auprès de l'Eternel Moïse est votre appui ;
Craignez de l'irriter par votre impatience :
Tremblez, il paroît, il s'avance,
Vos murmures, vos cris ont percé jusqu'à lui.

MOÏSE.

Quelles clameurs ont frappé mon oreille,
Et d'un Dieu de clémence ont fait un Dieu vengeur ?

CHŒUR.

Des maux que nous souffrons vous seul êtes l'auteur ;
Nous sommes accablés, & le Seigneur sommeille !

MOÏSE.

C'est le Dieu dont le bras vous soutint tant de fois ;
A la mer étonnée il imposa des loix ;
Il conduisit vos pas dans ses routes profondes,
Et les flots divisés revinrent, à sa voix,
Engloutir l'ennemi dans l'abîme des ondes.
Il souffrit, il calma vos cris tumultueux :
Anéantis par le besoin funeste,
La Mort alloit fermer vos yeux ;
Il ouvrit les portes des Cieux,
Et fit tomber sur vous un aliment céleste.
Du pere le plus tendre enfans séditieux,
Vous arrêtez l'effet de ses dons précieux.

CHŒUR.

Ce n'est plus un pere ;
C'est par sa colere
Qu'il se montre un Dieu.

De la ſoif ardente
L'horreur nous tourmente ;
La terre brûlante
Ne rend que du feu.

MOÏSE.

Dieu veut vous éprouver; que vos pleurs le fléchiſſent.

CHŒUR.

Il rejette nos cœurs, lui qui les a formés ;
C'eſt en vain qu'ils gémiſſent :
Nos femmes, nos enfans périſſent ;
Les tombeaux ſont ouverts, & les Cieux ſont fermés.

MOÏSE.

Ciel ! quels objets ! tous mes ſens en frémiſſent.

CHŒUR.

Hélas ! nous languiſſons,
Le courage nous abandonne,
La mort nous environne ;
Hélas ! nous périſſons.

MOÏSE.

L'excès de leur malheur me touche & m'épouvante.
Dieu de bonté, Dieu de douceur,
Abaiſſé ſous ta main puiſſante,
La priere de l'humble a des droits ſur ton cœur :
Brûlé par la ſoif devorante,
Ton Peuple eſt tout près d'expirer ;
Ranime ſa force mourante,
Pour te bénir & t'adorer.

CHŒUR.

O prodige! ô miracle! ô puiſſance ſuprême!
D'impétueux torrens s'élancent du rocher.

MOÏSE.

Dieu devroit vous punir, & Dieu veut vous toucher;
Il vous prévient, il vous cherche, il vous aime;
Il daigne ne vous reprocher
L'oubli de ſes bienfaits, que par ſa bonté même.

AARON.

A ces traits éclatans connoiſſez l'Eternel,
Adorez le Dieu d'Iſraël.

MOÏSE.

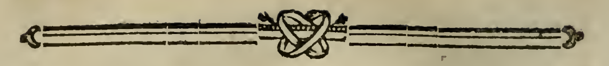
Il appelle, il attire, il commande, il terraſſe,
Sans forcer notre volonté;
De ce rocher briſé la dureté,
C'eſt l'image des cœurs qu'il frappe de ſa grace.
A ces traits éclatans connoiſſez l'Eternel,
Adorez le Dieu d'Iſraël?

CHŒUR.

Que le Seigneur eſt grand! que ſa puiſſance étonne!
Sa bonté remplit l'Univers.
Malheureux les Peuples pervers,
Qui refuſent d'aimer un Maître qui pardonne!

FIN.

LES FURÊURS DE SAÜL.



INTERLOCUTEURS.

SAÜL, Roi d'Israël.

SAMUEL, Grand-Prêtre & Prophete.

MICHOL, fille de Saül.

DAVID, Berger.

ISRAÉLITES.



LES FUREURS DE SAUL.

SAUL, SAMUEL, MICHOL, DAVID, ISRAÉLITES.

SAUL ET LE CHŒUR.

Que l'Eternel entende nos concerts,
Il a devant nos pas fait voler la victoire :
L'Amalécite, ennemi de sa gloire,
Est effacé de l'Univers.
Que l'Eternel entende nos concerts,
Il a devant nos pas fait voler la victoire :

SAMUEL.

Roi superbe, vos chants irritent le Seigneur :
Il vous avoit armé du glaive de la guerre,
La mort à vos côtés portoit le fer vengeur.
Tout le sang idolâtre a-t-il rougi la terre ?

SAUL.

Quoi ! le Dieu qu'adore Israël
Peut-il, comme un devoir, ordonner la vengeance ?

SAMUEL.

Eh ! quel titre avez-vous, téméraire mortel,
Pour preſcrire au Très-Haut l'emploi de ſa puiſſance?

SAUL.

Et vous, d'un Dieu de paix Miniſtre trop cruel,
D'un zele audacieux réprimez la licence :
Si je vous parois criminel,
Vous devez, au ſein du ſilence,
Gémir ſur mon erreur, & prier l'Eternel.

SAMUEL.

Reſpectez dans ma voix, Dieu qui ſe fait entendre.

SAUL.

Quels malheurs de ſa part avez-vous à m'apprendre ?

SAMUEL.

Je vais les annoncer ; tremblez ſur votre ſort.
Prince rebelle à ſa volonté ſainte,
Votre trône eſt briſé, votre race eſt éteinte ;
Plongé dans les excès du plus affreux tranſport,
Vous ne verrez que des objets funebres,
Et Dieu va vous livrer à l'eſprit de ténebres ;
Châtiment pour les Rois plus cruel que la mort !

SAUL.

Quel trouble ! quel préſage horrible !

LE CHŒUR.

Dieu puiſſant, Dieu juſte, Dieu fort ;
Ah ! que ta vengeance eſt terrible !

SAUL, *entrant dans le délire.*

Ciel ! quelle puiſſance inviſible
Fait tomber en éclats mon ſceptre de mes mains ?
Défendez votre Roi.... Mon Peuple eſt invincible.
Tout me fuit, & je ſuis en horreur aux humains.

MICHOL.

Seigneur ; exauce ma priere,
Que mes accens s'élevent juſqu'à toi.

LE CHŒUR.

Nous t'implorons pour notre Roi,
Que nos accens s'élevent juſqu'à toi.

MICHOL.

Nous t'implorons pour notre Roi,
Et je t'implore pour un pere.

LE CHŒUR.

Nous t'implorons pour notre Roi,
Et l'on t'implore pour un pere.

SAUL, *dans le délire.*

Qui peut être attendri du trouble où je me vois ?....
Mais quel nuage épais s'étend ſur mon empire ?
Quels regrets ! le Grand-Prêtre expire :
Que vois-je ? de la mort il interrompt les loix,
Il reparoît avec la foudre.....
C'eſt lui ; Dieu ! ſon aſpect augmente mes terreurs.
Spectre affreux, reviens-tu pour me réduire en poudre ?
Arrête, arrête.... je me meurs.

MICHOL ET LE CHŒUR.

O Ciel !

SAUL, *revenant à lui.*

Où ſuis-je, & quels objets d'alarmes !
Ce Palais eſt rempli de ſoupirs & de pleurs ;
Ma fille, hélas ! verſe des larmes,
Et mon Peuple à mes pieds gémit de mes malheurs.
Rois du monde, venez ; voyez ce que nous ſommes.
Peuples, conſolez-vous de votre obſcurité ;
L'excès de mon adverſité
Doit vous montrer que les Rois ſont des hommes.
Quel fantôme effrayant me ſuit ?
Je me ſens entraîner dans l'éternelle nuit.

LE CHŒUR.

Monarque infortuné !

SAUL.

Je frémis.

MICHOL.

O mon pere !

SAUL.

Qui m'appelle ?

MICHOL.

Reconnoiſſez
La fille la plus tendre, & qui vous fut ſi chere.

SAUL.

D'un glaive étincelant mes jours ſont menacés.

MICHOL ET LE CHŒUR.

Ciel ! . . .

SAUL.

Sous mes pas je ſens trembler la terre.

MICHOL ET LE CHŒUR.

O vengeance de Dieu !

SAUL.

Quels éclats de tonnerre !
O tranſport ! ô fureur !
Tout le feu des enfers dans mes veines s'allume,
Mon trône eſt renverſé, mon Palais ſe conſume.

LE CHŒUR.

Dieu d'Iſraël !

SAUL.

Où ſuis-je ? quelle horreur !
Un funeſte ennemi m'outrage.

MICHOL.

Dieu terrible !

SAUL.

Mon Peuple eſt armé contre moi,
L'épouvante & l'horreur vont m'ouvrir un paſſage.

LS CHŒUR.

Malheureux Roi !

SAUL.

Quels cris d'effroi !
Que le ſang coule....

LE CHŒUR.

Ah ! Dieu !

SAUL.

Quels meurtres ! quel carnage !
Ingrats, périſſez tous par l'excès de ma rage.
(*on entend un prélude.*)

DAVID.

Pour appaiſer vos funeſtes tranſports,
J'ai quitté mon aſile & mon état champêtre.
Seigneur, inſpire-moi de ſublimes accords,
Ce n'eſt que toi qui peux les faire naître.
Grand Dieu ! dont les décrets ont un effet certain ;
Tu remplis l'Univers de ton eſprit immenſe ;
Rien ne peut réſiſter aux loix de ta puiſſance ;
Ta volonté fait le deſtin.
Quand l'Aſtre qui nous luit commence ſa carriere,
Tu colores ſon char vermeil.
Tu marches ſur les vents, ton trône eſt le Soleil,
Et ton eſſence eſt la lumiere.
Tout l'Univers peint le Seigneur ;
Qu'il ſoit l'objet de nos hommages,
Juſque dans ſes moindres ouvrages
Ce Dieu fait briller ſa grandeur.

SAUL.

Quels ſons !

DAVID.

C'eſt lui qui commande à l'Aurore
De former l'émail de nos fleurs,
Nos yeux impriment dans nos cœurs
Les traits du Dieu que l'on adore.

SAUL.

L'Eternel daigne-t-il ſuſpendre mes fureurs?

DAVID.

Par ſes bienfaits il nous attire:
L'ordre des cieux, l'éclat du jour,
L'air du printemps que l'on reſpire,
Tout nous annonce ſon amour.

SAUL.

L'eſprit dont j'éprouvois l'affreuſe tyrannie
Eſt retombé dans les enfers;
Je ne devrai qu'à vous le calme de ma vie.

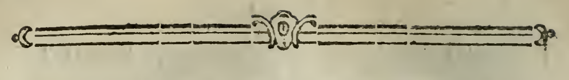
DAVID.

Rendez-en grace au Dieu de l'Univers.

DAVID, SAUL, MICHOL, CHŒUR.

Seigneur, tu mets ta gloire à pardonner l'offenſe;
Tes tréſors ſont toujours ouverts au repentir;
Avant que de lancer les traits de ta vengeance,
Tu nous préviens pour nous en garantir;
Ton tonnerre, prêt à partir,
Eſt arrêté par ta clémence.

FIN.



INTERLOCUTEURS.

SATAN.

LA MORT.

LE PÉCHÉ.

L'ANGE EXTERMINATEUR.

CHŒUR DES ANGES REBELLES.

CHŒUR DES ANGES.



LA CHUTE
DES
ANGES REBELLES,

DRAME TIRÉ DE MILTON.

SATAN, LA MORT, LE PÉCHÉ, L'ANGE EXTERMINATEUR, CHŒURS.

CHŒUR DES ANGES REBELLES.

EN quels lieux ſommes-nous? ô chute épouvantable!
Nous gémiſſons dans des tourmens cruels,
Nous embraſſons ce ſéjour effroyable,
Et, pour nous mieux punir, nous ſommes immortels.

SATAN.

Ranimons notre conſtance,
L'orgueil eſt notre ſoutien;
Dieu ne peut, avec ſa puiſſance,
Nous forcer à faire le bien.

CHŒUR.

Armons-nous, triomphons, chériſſons notre crime,
Détrônons l'Eternel, & devenons des Dieux ;
Que les vagues de feu, roulant dans cet abîme,
S'élancent de nos cœurs, & conſument les Cieux.

SATAN.

Le ſignal eſt donné, je marche à votre tête ;
Briſons les portes des Enfers.

LE PÉCHÉ.

Arrête, Ange perfide, arrête,
Ces gouffres enflammés ne peuvent être ouverts.

SATAN.

Monſtre, je vais punir l'excès de ton audace.

LA MORT.

Ah ! que vas-tu faire ? frémis.

SATAN.

Rien ne peut détourner le coup qui le menace.

LA MORT.

Ton bras s'arme contre ton fils ;
Dans ton cœur réprouvé le crime le fit naître,
Sur tes pas il s'eſt attaché.

LE PÉCHÉ.

A mes traits odieux reconnois le Péché.

LA MORT.

C'eſt lui de qui je tiens ma puiſſance & mon être ;
A mon char deſtructeur il enchaîna le ſort,

Et l'Enfer effrayé, quand il me vit paroître,
Retentit du nom de la Mort.

CHŒUR.

La Mort, la Mort, la Mort.

SATAN, LA MORT ET LE PÉCHÉ.

Contre notre Tyran unissons notre haine :
De cet abîme souterrain
Renversons les portes d'airain ;
Contre le Ciel armé que l'Enfer se déchaîne.

(on entend le bruit du tonnerre.)

SATAN

Mais le bruit du tonnerre annonce le combat ;
L'intrépide triomphe où le foible s'abat.

L'ANGE EXTERMINATEUR.

Esprits ambitieux, que rien ne peut absoudre,
Par le feu des éclairs Dieu se fait annoncer ;
Il abaisse les Cieux, il marche sur la foudre,
Et va vous terrasser.

CHŒUR DES ANGES REBELLES.

La fureur nous rassemble.
Qu'il tremble.

CHŒUR DES ANGES.

Dieu juste, Dieu vengeur,
Lance ton tonnerre.

CHŒUR DES ANGES REBELLES.

Renouvelons la guerre,
Répandons la terreur.

CHŒUR D'ANGES.

Lance ton tonnerre.

CHŒUR D'ANGES REBELLES.

Ciel ! quels éclats !

CHŒUR D'ANGES.

Eſprits pervers,
Que la tempête vous diſperſe.

CHŒUR D'ANGES REBELLES.

Attaquons l'Eternel.

CHŒUR D'ANGES.

Que ſa voix vous renverſe.

CHŒUR D'ANGES REBELLES.

Emparons-nous des Cieux.

CHŒUR D'ANGES.

Tombez dans les Enfers.

CHŒUR D'ANGES REBELLES.

Nous retombons dans les Enfers !

L'ANGE EXTERMINATEUR.

Que les larmes, les cris, la rage, le blaſphême,
Soient les fruits des tourmens qui vont vous conſumer.
Malheureux ! pour combler votre ſupplice extrême,
Vous ne pourrez jamais aimer.

CHŒUR DES ANGES REBELLES.

O ! comble du malheur extrême,
Nous ne pourrons jamais aimer !

FIN.

SAMSON.



INTERLOCUTEURS.

SAMSON.

DALILA.

SUITE DE DALILA.

PHILISTINS.

L'action se passe aux portes du Temple des Philistins.



SAMSON.

SAMSON, DALILA, CHŒUR.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Samson vient attaquer nos Dieux,
Défendons conſervons leur Temple,
Et que ſa mort ſerve d'exemple
Aux projets des audacieux.

SAMSON.

Le Dieu de tous vos Dieux, le Dieu de la victoire
M'ordonne de briſer vos profanes Autels.

CHŒUR.

Quel eſt ce Dieu jaloux ?

SAMSON.

C'eſt le Roi de la gloire ;
C'eſt le Dieu des vertus ; frémiſſez, vils mortels.

CHŒUR.

Nous mépriſons ſes oracles cruels.

SAMSON.

Je vais frapper : ma voix terrible
Perce les lieux profonds où ſéjourne la Mort.
Le monſtre affreux m'entend, ſe leve, ſort;
Il arme mon bras invincible.

CHŒUR.

Téméraire, péris.

SAMSON.

Eprouvez mon courroux.

CHŒUR.

O terrreur !

SAMSON.

Tombez ſous mes coups.

CHŒUR.

O funeſte guerre !

SAMSON.

Tombez ſous mes coups,
Diſparoiſſez de la terre.

CHŒUR.

Nous périſſons tous.

DALILA.

Dieu tout-puiſſant, voyez mes larmes,
Sur vos Autels on répand la terreur;
De l'ennemi qui cauſe mes alarmes,
Enchaînez la fureur.

CHŒUR.

Dieu tout-puiſſant, voyez nos larmes,
Sur vos Autels on répand la terreur;
De l'ennemi qui cauſe nos alarmes
Enchaînez la fureur.

SAMSON.

Quels accens! quels attraits! Ciel! mon trouble eſt extrême.

DALILA.

Des Dieux de nos climats barbare deſtructeur,
J'implore contre toi leur puiſſance ſuprême;
Hélas! que n'es-tu né pour être leur vengeur!

SAMSON.

Vous leur adreſſez des hommages,
Et vous en méritez plus qu'eux;
Ils ſe ſont peints dans vos beaux yeux,
Pour faire adorer leurs images;
Ils ceſſent d'être des faux Dieux.

CHŒUR.

C'eſt par la voix du tonnerre
Que le Dieu d'Iſraël demande de l'encens;
Les nôtres ne ſont puiſſans
Que pour le bonheur de la terre.

DALILA.

Quel crime avons-nous fait pour mériter la guerre?
Nous reſpirons l'amour & la tranquillité.
Notre bonheur étoit-il une offenſe?
Nous adorions les Dieux de la félicité,
Nous ne connoiſſions pas le Dieu de la vengeance.

SAMSON.

Vous triomphez de ma fierté,
Du Dieu que vous ſervez j'éprouve la puiſſance;

(*On entend le tonnerre.*)

La foudre gronde dans les airs
La colere de Dieu menace, éclate, tonne,
Et ſon eſprit ſaint m'abandonne.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Sois terraſſé, ſois dans les fers.

DALILA

Arrêtez, ce n'eſt plus l'objet de notre haine.
On ne m'écoute pas, on l'accable, on l'entraîne.

SAMSON.

J'ai puiſé dans tes yeux l'oubli de mon devoir,
Je méritois ce châtiment terrible,
Et Dieu par ma défaite annonce ſon pouvoir:
Il te punit aſſez, ſi ton ame eſt ſenſible.

CHŒUR.

Nos Dieux triomphent des Hebreux;
Chantons cette illuſtre victoire;
Que nos accens percent les Cieux,
Et qu'ils y portent notre gloire.

DALILA.

O jour fatal! ô jour infortuné!

UN PHILISTIN.

Qu'aux colonnes du Temple il paroiſſe enchaîné.

SAMSON.

Dans le malheur qui m'accable,
Seigneur, j'oſe encor t'implorer ;
Le pécheur le plus coupable
Jamais de ta bonté ne doit déſeſpérer.
Tu m'entends, ô mon Dieu ! ta clémence infinie
Juſqu'à ton trône a porté mes accens,
Mon crime eſt effacé, mon repentir l'expie ;
La Grace, en m'éclairant, rend la force à mes ſens.
Soyez écraſé, Peuple impie,
Sous les Autels briſés de vos Dieux impuiſſans.

CHŒUR.

O Dieu d'Iſraël ! Dieu terrible !
Nous éprouvons ta fureur inflexible.

FIN.

ŒUVRES

MÊLÉES.



ŒUVRES MÊLÉES.

DISCOURS
SUR L'AMOUR-PROPRE.

LES Vertus ſont en nous un don du ſentiment :
Le Philoſophe ſait ; mais l'heureux Sage ſent.
L'Orgueil honore en vain du beau nom de Sageſſe
La fiere auſtérité de ſa folle triſteſſe ;
Entre l'amour, la haine, & l'eſpoir, & la peur,
La ſenſible Sageſſe habite dans le cœur.
Comme une paſſion, aux paſſions unie,
Elle aide à procurer le bonheur de la vie :
Le cœur, accoutumé de céder au déſir,
Croit, en la préférant, ſe livrer au plaiſir,
Et juge, par le goût des biens qu'elle aſſaiſonne,
Que s'il n'a pas raiſon, l'eſprit en vain raiſonne.
Fier de ſa liberté, l'homme libre eſt ſujet,
L'inſtinct eſt ſon agent, le plaiſir ſon objet ;
Pouſſé par le déſir, c'eſt le Dieu qu'il conſulte ;
Sa haine, ſon amour, ſon caprice en réſulte,

Et même ſes vertus ſont des affections
Qu'il rencontre en ſon cœur au rang des paſſions.
Quelquefois il y cede, & vain il s'en admire ;
Soumis à la Nature, il croit la contredire :
Mais le Sage éclairé démêle cette erreur,
Il apprend par l'eſprit ce qu'il peut par le cœur.
Sans l'attrait du plaiſir il ſe voit ſans reſſource,
Pour découvrir la rive où ſerpente la ſource
Dont la pente douteuſe entraîne à la vertu ;
Son triomphe eſt ſuſpect, s'il a trop combattu.
A céder, non à vaincre, il montre ſon adreſſe ;
Il fait dans le bonheur conſiſter la ſageſſe ;
Sûr que cette raiſon, dont le charme lui rit,
Eſt le don de ſon cœur, non l'art de ſon eſprit.
Imitons ſon exemple, & cherchons en nous-même
Cette raiſon qu'on craint dans le bonheur qu'on aime.
Mais pour y pénétrer le ſentier eſt peu ſûr,
Aiſément on s'égare en ce dédale obſcur :
Le cœur eſt un ſéjour, un abîme bien vaſte ;
Près de la volonté le caprice contraſte ;
Séparés, confondus, l'averſion, l'amour,
Sont ſujets, ſont tyrans, enſemble & tour à tour.
La volonté, ſans choix, aſſujettie & libre,
Nage dans cette mer ſans trouver l'équilibre ;
L'ignorance la ſuit, & vole avec l'erreur,
Du ſoupçon à l'eſpoir, & du doute à la peur.
Nos déſirs incertains, mais toujours volontaires,
Demandent l'impoſſible, exigent les contraires.
Il eſt des ſentimens, dans cet obſcur ſéjour,
Qui craignent nos regards, qui ſe cachent au jour ;

Il en eſt qui, jaloux d'un fantaſque mérite,
Nous dérobent leurs traits ſous un maſque hypocrite.
Nuls peut-être ne ſont ce qu'ils ſe laiſſent voir.
Les ſymptomes trompeurs qu'ils font appercevoir
Dans leur repos, ardens, & dans leur calme, extrêmes;
Paroiſſant différens, ſont encore les mêmes.
Diſtincts & confondus, ils ſont, dans leurs combats,
Ce qu'on craint, ce qu'on veut qu'ils ſoient & ne ſoient pas.
Ceux-là devroient agir; on s'en flatte; ils ſommeillent:
Ceux-ci, preſque oubliés, ſemblent détruits, ils veillent;
Tous nos ſens mutinés cedent à leur effort,
Et l'orage imprévu nous ſurprend dans le port.
Là, ſans ſoutien, ſans loi qui les regle & les preſſe;
Le repos, l'action, ſe combattent ſans ceſſe.
Le faux, l'abſurde même, inconnus, mais ſentis,
Y ſont avec le vrai par l'eſprit démentis,
Matériaux épars, réels, imaginaires,
De vices, de vertus, d'êtres & de chimeres.
Le cœur en mouvement, le cœur en ſon repos;
De l'ame inexplicable eſt l'immenſe chaos.
C'eſt cependant la nuit de ces nuages ſombres
Dont nous devons tenter de diſſiper les ombres:
Certains que notre cœur ne ſe ſauroit changer,
Ne déſeſpérons pas de pouvoir l'arranger.
L'homme réſiſte au joug, mais il ſent la contrainte;
Il eſt entreprenant, mais ſoumis à la crainte;
Il eſt fier; mais ſans riſque il n'entreprend jamais;
Il faut donc qu'il s'accorde, ou demande la paix.

Nous voulons être heureux, fuir ce qui peut nous nuire,
L'attrait ſeul du plaiſir a droit de nous conduire;
A ce déſir vainqueur la volonté ſe joint,
Et tous nos ſentimens s'accordent en ce point.
Suivons de leur inſtinct la pente néceſſaire,
Voyons par quelle route on peut y ſatisfaire;
Guidés par leur déſir, preſſés par leur ardeur,
Eſſayons avec eux de trouver le bonheur.
Déjà du ſanctuaire on nous ouvre l'entrée:
Quel Dieu nous laiſſe voir ſon enceinte ſacrée?
C'eſt l'amour de nous-même, oui, ce Dieu des mortels
Peut ſeul fouiller l'abîme où ſont tous ſes autels.
Qu'oſe-t-il exiger? Il nous demande en maître
La ſûreté, l'honneur, le plaiſir de notre être.
Quel bonheur d'obéir; ſi ſes yeux plus ouverts
Voyoient diſtinctement des intérêts ſi chers!
Mais de nos paſſions il ſert les injuſtices,
Et s'aveugle en ſuivant leurs aveugles caprices.
Qu'on ôte le bandeau qui lui couvre les yeux,
On fait un Roi prudent d'un Chef capricieux;
Et quoiqu'aux paſſions il doive ſon Empire,
Elles feront ſa force, & non pas ſon délire;
Dès qu'un choix raiſonnable, éclairant des projets,
Unira nos déſirs à ſes vrais intérêts.
Eh quoi! cette raiſon qu'on craint & qu'on ignore,
Qu'on méconnoît en ſoi, qu'en autrui l'on adore,
Dont on vante l'empire, & dont on fuit la loi,
A qui l'on aſſervit tout l'Univers, hors ſoi,

Ne feroit-elle enfin qu'une fauffe apparence ?
Trifte prévention, qu'on hait, quoiqu'on l'encenfe,
Dont le culte infidele eft produit par la peur,
Et que l'efprit n'admet qu'en révoltant le cœur.
Non, la faine raifon, celle qu'on fuit, qu'on aime,
La raifon véritable eft l'Amour-propre même,
Qui s'eft débarraffé de fon bandeau fatal,
Qui démêle en fes goûts le bien d'avec le mal,
Dont les défirs heureux, devenus néceffaires,
Aux paffions d'autrui rendant les fiennes cheres,
Par un échange utile & propice à chacun,
Dans les communs befoins trouve le bien commun.
On dit que cet Amour, aveugle fur la terre,
Fait briller fes regards dans la célefte fphere.
Là fes feux enchanteurs préfervent de l'ennui,
Des êtres fortunés, immortels comme lui :
Unis par la vertu, mêmes goûts les affemblent,
Ils aiment en s'aimant des cœurs qui leur reffemblent;
Le fentiment touchant de leur perfection,
Gage de leur bonheur, l'eft de leur union.
Hélas! en nous formant cette image fenfible,
Ce bien fi précieux nous femble inacceffible :
Noire prévention, fource de nos malheurs!
Cet amour vit en nous, il habite en nos cœurs,
Il anime nos fens, il attendrit notre ame,
Il nous plaint des erreurs dont il fouffre le blâme;
Efclave & fouverain de tous nos fentimens,
S'il fe perd, c'eft toujours dans leurs égaremens.
Mais en nous abufant l'ignorance l'abufe,
Et fuit en s'enivrant l'intérêt qui l'amufe;

C'eſt ce fantôme vain, trop cher, trop mal connu,
Dont il faut détromper notre eſprit prévenu.
Tâchons d'y parvenir; dès-lors le voile ſombre
Qui fait errer l'amour dans la nuit & dans l'ombre;
Tombera de lui-même, & ſes yeux découverts
Verront tous les écueils ſous ſes pas entr'ouverts.
Lui ſeul, des paſſions réglant la violence,
A leur ſouffle orageux impoſera ſilence,
Et dirigeant l'effet de ces puiſſans reſſorts
Saura vaincre ſans crime, & jouir ſans remords.
A nos déſirs ainſi la raiſon moins contraire,
Ne réſiſtera plus au plaiſir néceſſaire;
Le cœur en s'éclairant adoptera ſes loix,
Non par néceſſité. mais par l'attrait du choix;
Trop flatté de chérir, dans l'Amour-propre même;
La raiſon réunie au ſentiment qu'il aime,
Et d'unir au plaiſir qui ne le trouble plus,
Le paiſible bonheur dont il étoit exclus.



DISCOURS
A MADAME DE ****
Sur l'art de conſerver la tranquillité de ſon eſprit.

TU m'affliges, Daphné, tu m'étonnes toujours;
Quels ſoucis dévorans empoiſonnent tes jours?
Quoi! l'amour, l'amitié, la ſanté, la jeuneſſe,
Les biens de la fortune, & ſur-tout la ſageſſe,
Ne ſauroient diſſiper cette ſombre vapeur
Qui combat la raiſon & captive ton cœur?
A ces fantômes vains oppoſe ton courage;
Miniſtres de l'erreur, ces monſtres ſont l'ouvrage
De ces eſprits groſſiers, qui, d'un ſang épaiſſi
Exhalent leur fumée en ton cerveau noirci,
Et qui, s'offrant en foule à ton ame ſaiſie,
De preſtiges affreux troublent ta fantaiſie.
Telles ſont les vapeurs que l'Océan produit;
Leur ombre éteint les feux de l'Aſtre qui nous luit:
Mille ſpectres errans, par la voix du tonnerre,
Annoncent dans les Cieux une funeſte guerre;
Les vents ſemblent confondre & la flamme & les eaux,
Et plonger l'Univers dans l'horreur du chaos:
Mais le Soleil vainqueur, diſſipant ces nuages,
Pénetre de ſes traits, & fait fuir les orages;

Et rendant à la terre un calme précieux,
L'échauffe & l'embellit d'un regard de ses yeux :
Ainsi notre raison efface les vestiges
Qu'imprimoit la noirceur de ces tristes prestiges,
Et détruit d'un coup-d'œil ces monstres impuissans
Dont les traits mensongers avoient troublé nos sens.
Ne pense pas, Daphné, que le sort, dans sa haine,
Pour toi seule ait produit la douleur & la peine.
Considere le Monde, & vois tout l'Univers
Composé de ressorts contraires & divers;
Vois de ces élémens l'accord antipathique,
Soumis dans leur révolte aux loix de la Physique.
Leur contrariété, principe d'action,
Donne le mouvement, cause l'impulsion,
Et des individus, ignorés dans leur germe,
Développe & prescrit la naissance & le terme.
Ce concours, varié par un contraire effort,
Ensemble désuni, fait la vie & la mort.
Par lui seul la Nature, assujettie & libre,
Maintient avec respect son pénible équilibre.
Sans lui tout reprendroit cet état indigent
D'action, de repos, & d'être & de néant,
D'où la voix de Dieu même évoqua la lumiere,
Et dans chaque élément la transmit toute entiere,
En forçant le hasard, aveugle dans son choix,
A suivre la raison de ses fécondes loix.
Ton genre décidé par ces mêmes principes,
A leurs modes divers fait que tu participes;
Ton cœur bat, ton sang coule, & ton être excité
Sent tous les mouvemens dont il est agité.

Le plaiſir eſt l'effet de leur accord paiſible ;
La douleur avertit de leur effort nuiſible ;
Et tes ſens réveillés par la voix de l'inſtinct,
Font entendre à l'eſprit un langage diſtinct.
Ainſi, pour ſes enfans, la Nature empreſſée,
Sollicite & contraint notre ame intéreſſée
A réparer l'état inconſtant de nos corps,
Dont l'exacte balance entretient les reſſorts.
Ecoute les conſeils de cette voix ſi ſûre,
Cede au déſir preſſant de la ſage Nature ;
Et ſans fixer tes yeux ſur ces ſombres vapeurs,
Dont la crainte nourrit les fantômes trompeurs,
Tâche à remédier au déſordre phyſique
Qui remplit ton cerveau d'un ſuc mélancolique ;
Efforce-toi d'ouvrir aux eſprits animaux
Un cours paiſible & doux dans leurs divers canaux ;
Et ſur les flots pourprés d'un ſang vif & fluide,
Nagera le plaiſir dont ton ame eſt avide.
Mais, me répondras-tu, que prouvent ces diſcours ?
Des malheurs de la vie arrêtent-ils le cours ?
N'eſt-il de maux pour nous que ceux de la machine ?
Les revers, l'injuſtice, une entiere ruine,
La guerre, les dangers, les contradictions,
Les brigues, les dégoûts ; enfin, nos paſſions,
Et le concours moral de la miſere humaine,
Où la fatalité du deſtin nous entraîne,
Ne ſont-ils pas comptés dans le rang des malheurs ?
L'eſprit, comme le corps, n'a-t-il pas ſes douleurs ?
Ce ſont des maux ſans doute ; oui, Daphné, je t'avoue
Qu'un bizarre aſcendant de nos deſtins ſe joue.

Pleins de crainte & d'eſpoir, toujours aventurés,
Sans ceſſe chancelans, & jamais raſſurés,
Nous voguons au haſard, pouſſés par les orages,
Sur cette mer douteuſe & féconde en naufrages.
Mais parmi les écueils qui ſont à parcourir,
Notre raiſon nous guide, & doit nous ſecourir;
Si ce n'eſt pas ſans trouble, au moins c'eſt ſans foibleſſe
Que nous enviſageons le péril qui nous preſſe.
Le courage eſt l'effet de la précaution;
Il préſerve nos ſens de cette émotion,
Dont le déſordre éteint dans notre ame éperdue
Le flambeau qui l'éclaire & raſſure ſa vue.
L'homme en s'y préparant s'accoutume à ſouffrir,
Et l'habitude au mal eſt l'art de s'en guérir;
Il s'aſſure du moins l'heureuſe indifférence
Qui calme ſes déſirs & ſoutient ſa conſtance.
Ainſi le Sage heureux voit régner à jamais
En ſon ame uniforme & le calme & la paix:
De ſa tranquillité l'influence morale
Agit phyſiquement ſur la vie animale;
Son art change les traits qu'avec de noirs pinceaux
L'imagination figure en nos cerveaux.
La vérité réſiſte à la vaine apparence,
Qui produit follement la crainte & l'eſpérance;
Le ſang n'apporte plus, égaré dans ſon cours,
Ces ſouffres enflammés dans ſes obſcurs détours,
Et la raiſon détruit ces lugubres empreintes,
Dont le doute augmentoit les effroyables teintes.
Ainſi l'ame & le corps ce vivant univers,
S'entr'aident

S'entr'aident au concours de leurs modes divers;
L'impreſſion de l'un en l'autre ſe provoque
Par l'effet oppoſé d'un effort réciproque;
Et chacun d'eux ſoumis à ſon propre attribut,
Sans jamais ſe confondre arrive au même but.
Ainſi du Dieu des Cieux la puiſſance infinie,
Dans le ſein du déſordre entretient l'harmonie.
Immuable moteur du deſtin qu'il conduit,
La Sageſſe impaſſible agit, change & produit;
Soutient, anime tout, &, par ſon influence,
Tire le bien du mal dont il a connoiſſance.
Oſe imiter, Daphné, ce modele éternel,
Dont ton être préſente un exemple mortel.
Ton eſprit eſt le Dieu de ce corps qu'il habite;
Inſtruit par tes beſoins ſa foibleſſe t'invite
A bien uſer des droits entre tes mains remis,
Pour gouverner ce monde à ta raiſon ſoumis.



DISCOURS

SUR LA LIBERTÉ.

Des Aſtres ennemis l'homme craint l'aſcendant,
Et ce foible mortel ſe dit indépendant!
On le voit, accablé du fardeau de ſes peines,
S'applaudir d'être libre, en ſecouant ſes chaînes:
Exigeant l'impoſſible, ignorant ce qu'il peut,
Il ſe vante en tremblant de pouvoir ce qu'il veut;
Parce qu'il eſt volage, il penſe être ſon maître,
Et tire vanité du vice de ſon être.
Apprends, roſeau débile, à craindre au moins l'écueil
Où te plonge ſans ceſſe un déplorable orgueil;
Si tu n'y péris pas, rends grace à ta foibleſſe;
Ta conſtance à ployer, en cédant, te redreſſe.
Mais, me répondras-tu, faudra-t-il concevoir
L'homme ſans liberté, ſans force, ſans pouvoir?
Doué de la raiſon, n'oſera-t-il l'entendre,
Que pour voir ſon malheur, jamais pour s'en défendre?
De ce ſyſtême affreux quel doit être le fruit?
D'être plus réſervé, plus ſage, mieux inſtruit?
Non, la raiſon n'eſt pas ce ténébreux fantôme
Qui croit voir des Géans où rampe un vil atome;
Dont l'orgueil méconnoît la Nature & ſes droits,
Et s'arroge un pouvoir différent de ſes loix.
La raiſon véritable & la raiſon ſenſible,
Sans art s'ouvre en nos cœurs une route acceſſible,

Connoît nos passions, parvient à les toucher,
Et les accorde au moins sans les effaroucher.
Effet de notre instinct, qu'elle sent & devine,
Cette humaine raison ne se croit point divine;
Toujours de la Nature adoptant les moyens,
Elle en tire la force & la douceur des siens.
Sa liberté soumise à ce fécond principe,
En choisissant, fléchit, en voulant, participe
A cet ordre infini de révolutions,
Dont la chaîne prescrit nos opérations.
Dans les courans divers dont les flots se succedent,
Attentive aux motifs où nos sentimens cedent,
Aussi sensible qu'eux, moins sujette à l'erreur,
Sa préférence enfin décide notre cœur.
Ainsi nos passions, soumises à ses vues,
D'amour, d'aversion, à son gré sont émues.
Ses intérêts sentis allument leurs désirs,
La satisfaction attire leurs plaisirs;
Elle s'arme au besoin de toute leur puissance,
Pour fléchir, pour dompter leur fiere indépendance:
La Nature lui prête un secours qu'elle admet;
C'est en s'y soumettant qu'elle se les soumet.
Tel le Nil échappé des monts de la Nubie,
Semble ravir aux Cieux son onde trop hardie;
Dans le vague des airs les rochers élancés,
Obéissent au cours de ses flots courroucés;
La Nature en frémit, & la Terre ébranlée
Se dérobe en tremblant sous leur chute accablée;
Pomone est abattue; abandonnée aux pleurs,
Flore vole à Cérès raconter ses douleurs.

La Déeſſe ſourit de l'effroi qui les glace :
Ne craignez rien, dit-elle, un danger qui menace
Rappelle l'art oiſif dans la ſécurité.
De ces heureux efforts voyez l'utilité ;
Voyez aux pieds des monts ces canaux dont la pente
Diviſe en attirant cette onde qui ſerpente.
Déjà, pour embraſer nos fertiles guérets,
Le fleuve de ſes eaux arrête les progrès,
Et ſuſpend le départ de ſon cours qui le preſſe.
Ainſi l'art lui réſiſte en lui cédant ſans ceſſe,
L'art endort le courroux de ſes flots deſtructeurs.
Dans des lits entourés de moiſſons & de fleurs,
Loin de lui préſenter une injuſte barriere,
Il lui fait ſans obſtacle achever ſa carriere ;
Il s'empreſſe à l'y ſuivre, il s'offre à l'y guider,
Et toujours le retient en cherchant à l'aider.

Voila comme en nos cœurs l'attentive prudence,
Des folles paſſions ménage l'inconſtance,
Embarraſſe & ſurprend leur téméraire ardeur
Dans le choix difficile & douteux du bonheur,
Et d'une adroite main livre au déſir volage
Un cœur qu'elle régit, ſi-tôt qu'il le partage.
Notre raiſon, aſtreinte à la loi de choiſir,
Sait rendre ainſi ſon choix néceſſaire au déſir ;
Miniſtre d'un inſtinct qu'elle ſeule illumine,
C'eſt en s'y ſoumettant qu'elle le détermine ;
Elle veille ſur lui quand le plaiſir l'endort,
Et, malgré mille écueils, lui fait trouver le port.
Voilà la liberté, don qui n'eſt ſalutaire
Que lorſque la raiſon, plus ſaine & moins auſtere,

Accordant nos désirs avec sa volonté,
Souffre au cœur le plaisir dont il n'est pas dompté.
C'est alors que l'on voit la Nature soumise
Savourer des vrais biens la volupté permise,
Et céder aux conseils d'un art intelligent,
Qui, lorsqu'il la corrige, est encor son agent.
Par cette déférence, utile & mutuelle,
Le libre arbitre acquiert une force réelle;
Sans ce concours il n'est qu'un prestige trompeur,
Fait pour nous égarer dans la honte ou la peur,
Qui sans force exigeant, décidé sans justesse,
Prend au sein des vapeurs son chagrin pour sagesse,
Et, toujours abusé dans ses timides vœux,
Nous croit sages alors qu'il nous rend malheureux.



DISCOURS
SUR LA NÉCESSITÉ D'AIMER.

Sage Daphné, tu n'es pas dans l'erreur;
Peu de mortels ſont dignes de ton cœur.
On n'aime plus : non, ces ſublimes flammes,
Ces doux accords, ces nœuds ſacrés des ames,
Ces plaiſirs purs, que le divin Amour
Nous apporta du céleſte ſéjour,
N'habitent plus ces antiques contrées,
Par la licence, hélas ! déshonorées.
Un faux amour a détruit à jamais
La pureté, l'innocence & la paix.
On méconnoît la modeſte tendreſſe.
L'aveugle ardeur d'une brûlante ivreſſe
Court aux plaiſirs, qu'à force d'attentats
Le ſot orgueil ravit & n'obtient pas.
Un vide affreux ſuit cette joie impure,
Don du caprice, & tribut de l'injure,
Le dégoût reſte, & le crime abuſé
Livre aux remords un cœur dès-lors uſé.
En vain la honte emprunte l'artifice;
Le noir ſoupçon, éclairant l'injuſtice,
Vient enlever aux perfides Amans
La confiance interdite aux ſermens;
L'Amour craintif, déſolé, tout en larmes,
Jette, en fuyant, ſon carquois & ſes armes,

Et, d'un ſoupir éteignant ſon flambeau,
Couvre à jamais ſes yeux de ſon bandeau.
On vit alors de ſes dards redoutables
L'hypocriſie armer ſes mains coupables,
Du Dieu timide imiter la douceur,
Sous ſes appas déguiſer ſa noirceur,
Lancer ſur nous les fleches enflammées
Que ſon haleine avoit envenimées,
Couvrir de fleurs de profanes Autels,
Et faire croire aux aveugles Mortels,
Trop engourdis dans un honteux délire,
Que l'Amour eſt cet inſtinct qui déſire.
Depuis ce temps, le Sage, dans ſon cœur,
Fuit le plaiſir, ennemi du bonheur;
Il aime & craint la volupté ſuſpecte,
Ecueil flatteur des vertus qu'il reſpecte:
Le faux amour rit en vain à ſes vœux,
Et n'aimant rien, il ſe croit plus heureux.
Il ne l'eſt pas, la voix de la Nature
Contre ſes ſoins ſe révolte & murmure;
Elle ſe venge, & punit par l'ennui
La peur d'un bien qu'elle apprêta pour lui.
Chere Daphné, crois-moi, cette prudence,
Loin d'établir, détruit la Providence.
L'amour des Dieux a créé l'Univers;
Par cet amour tous les êtres divers
Sont animés; c'eſt lui qui les inſpire;
Par lui tu vis, tu penſes, je ſoupire;
Il t'embellit, il t'attendrit pour moi;
Je ſuis heureux, j'aime, & n'aime que toi.

Ainſi l'Amour de la voûte céleſte
Deſcend pour nous dans ce ſéjour funeſte ;
C'eſt dans ton ſein qu'il retrouve aujourd'hui
L'unique temple encor digne de lui.
Il y repoſe ; une ardeur criminelle
L'avoit chaſſé, la vertu le rappelle :
Ce Dieu ſe plaît à régner dans ton cœur ;
Ta récompenſe eſt toujours mon bonheur.



VERS

Prononcés le 3 Décembre 1768, jour que S. M. DANOISE a honoré l'Académie Françoise de sa présence.

AUTREFOIS, lorsqu'un Roi sortoit de ses Etats,
C'étoit pour annoncer les horreurs des combats;
Le deuil enveloppoit la terre;
Sur son passage il répandoit l'effroi,
Et les Plaisirs, fuyant l'appareil de la guerre,
S'écrioient en tremblant: *Cachons-nous, c'est un Roi.*
De la gloire & du temps connoissant mieux l'emploi,
Un jeune Souverain, Conquérant pacifique,
Excite en voyageant l'alégresse publique.
Les Plaisirs renaissans se rangent sous sa loi;
Ils caressent ses pas, ils s'y pressent, s'y placent;
La Justice & la Paix s'embrassent,
Et disent de concert: *Montrons-nous, c'est un Roi*;
Il éleve son rang par le désir de plaire;
Les Arts, dès qu'il paroît, ouvrent leur sanctuaire.
Au suprême pouvoir lorsqu'on est parvenu,
On néglige souvent de savoir qui nous sommes:
Un Roi qui cherche à connoître les hommes,
Est digne d'en être connu.
S'il daigne tempérer l'éclat de sa Couronne,
Il semble en augmenter les droits.
On attire les cœurs quand rien ne les étonne;

La douceur d'être aimé pour leur propre perſonne
Eſt le premier beſoin qui preſſe les bons Rois.
La bienfaiſance alors fait deviner le Maître,
Et l'exemple en eſt ſous nos yeux;
C'eſt un Aſtre naiſſant qui commence à paraître,
Et qui donne aux moyens de rendre un peuple heureux,
L'âge où l'on ne connoît que le plaiſir de l'être.
Quand Fénélon offroit à nos regards
Minerve conduiſant, inſpirant Télémaque,
Lui faiſant obſerver les mœurs, les loix, les arts,
En tirer ſon profit pour le bonheur d'Itaque,
D'un regne ſage & doux ſe propoſer un plan,
Aimer l'Agriculture & la Philoſophie;
On croyoit ce Livre un Roman,
Et c'étoit une Prophétie;
Vous nous faites jouir de ſa réalité.
Sire, vous vous placez au Temple de mémoire;
Mais quand votre préſence aſſure notre gloire,
Nos rayons s'étendront ſur Votre Majeſté;
Les Lettres ont le privilége
De faire, avec la Royauté,
Commerce d'immortalité,
Et vous flattez le Roi qui les protége;
Comme lui vous aimez la paix;
Comme lui, d'un cœur tendre employant le langage,
Pour vos enfans vous comptez vos ſujets;
Vous imitez ce Prince auguſte & ſage,
Qui croit que des exploits ſont moins que des bienfaits,

Et que le ſentiment eſt le plus doux hommage :
Charmer un peuple eſt mieux que de l'avoir ſoumis ;
Tous vos triomphes ſont des fêtes ,
Vous emportez nos cœurs , vous les avez conquis ,
Nous ne vous prierons point de rendre vos conquêtes.

LE RETOUR DU PRINTEMPS,

POEME.

DÉJA l'Aſtre du jour , dans ſa vaſte carriere ,
Perce le voile épais qui cachoit la lumiere ;
La terre ouvre ſon ſein , les oiſeaux d'alentour
Annoncent le Printemps en chantant leur amour.
Les boſquets , des Amans aſiles ordinaires ,
Pourront bientôt cacher leurs amoureux myſteres.
Feuillage aimable & frais, croiſſez moins lentement ;
Que la Prude à vos yeux , ſeule avec ſon Amant,
En des momens ſi doux banniſſe l'air ſévere ,
Qui ne ſert qu'à tromper un ignorant vulgaire ;
Que ſon ſort eſt heureux, & que des feux ſecrets ,
Pour des cœurs fortunés ont de puiſſans attraits !
Il faut cacher l'amour , c'eſt ainſi qu'il enchante ;
Le haſard le fait naître , & le ſecret l'augmente.
On n'apperçoit par-tout que de tendres Amans ,
Qui ſur de verds gazons paſſent d'heureux momens ;
Là , fideles aux loix du Dieu qui les inſpire ,
Chaque jour d'un triomphe ils ornent ſon Empire ,
Et ſoumettant l'eſprit au doux penchant du cœur ,
Il n'eſt point de vaincu qui n'aime ſon vainqueur.

Le Vieillard ranimé ſent auprès d'une Belle
Des feux de ſon jeune âge une heureuſe étincelle ;
Auprès de ſa Bergere oubliant ſon troupeau,
Tircis le laiſſe errer ſur le prochain côteau ;
Occupé ſeulement du lien qui l'engage,
A l'objet de ſes vœux il tient ce doux langage :
» Il faut ſuivre des Dieux le vouloir ſouverain ;
» Libres dans ce qu'ils font, ils ne font rien en vain.
» Ils m'ont donné des yeux pour admirer vos
» charmes,
» Un cœur pour me forcer à vous rendre les armes.
» Une flamme inconnue allume vos déſirs,
» Vous la tenez des Dieux pour goûter des plaiſirs.
» Si d'étouffer ſes feux on doit ſe rendre maître,
» Pourquoi dans notre ſang le Ciel les fit-il naître ?
» Les cœurs indifférens ſont les ſeuls criminels ;
» Servons toujours l'Amour, parfumons ſes Autels.
» Amer ! Dieux ! quel plaiſir ! ma charmante Bergere,
» Rien au deſſus de lui, que le bonheur de plaire.
» Amour, charmant Amour, tu nous rends ſeul
» heureux,
» Eſt-il de vrai bonheur, ſi l'on ne ſent tes feux ?
» Iris les méconnoît, mets-la ſous ta puiſſance ;
» Iris, ſortez pour moi de votre indifférence,
» Et quand vous goûterez le plaiſir des Amans,
» Pleurez de les avoir ignorés ſi long-temps «.
C'eſt ainſi que Tircis, ſavant dans l'art de plaire,
Acheve de gagner le cœur de ſa Bergere.
Un autre, en ſes déſirs moins vif & plus preſſant,
Sur le bord d'un ruiſſeau couché nonchalamment,

Ami de la vertu, mais non de la trifteffe,
Dans un vin modéré déride la fageffe;
Environné d'amis, dans fa bachique ardeur,
Il va développer dans les replis du cœur,
Cette fincérité rare & fi précieufe,
Qu'a toujours ignorée une ame ambitieufe.
Les défirs des Mortels placés diverfement,
Dans ce temps fortuné font comblés en naiffant.
Pour vous, jeune Berger, que le deftin fit naître
Dans un état obfcur, & plus heureux peut-être,
Foulez d'un pied léger les plus tendres gazons,
Et que l'œil des jaloux en tire des foupçons.
Venez dans ces hameaux, chargé de fleurs nouvelles,
Varier vos couleurs près du teint de vos Belles,
Et fur-tout, en goûtant les douceurs du Printemps,
Songez à célébrer l'Amour dans tous vos chants:
Ce fut lui qui, jadis d'une main bienfaifante,
En répandit fur nous l'influence charmante.
Les mortels, expofés aux outrages des airs,
Etoient enveloppés dans le fein des hivers;
De brouillards obfcurci, l'Aftre qui nous éclaire
Ne pouvoit renvoyer qu'une foible lumiere.
L'impétueux Borée, ennemi des plaifirs,
Ecartant loin de nous l'haleine des Zéphyrs,
L'Univers défolé fuccomboit fous fa rage;
Amour, tu pouvois feul arrêter ce ravage.
Tu fis naître Orithie, Aquilon enflammé
L'apperçut, & foudain l'Univers fut calmé;
Enivré de fes feux, il oublia la terre,
Et ne s'occupa plus à lui faire la guerre.

Depuis cet heureux temps un vent propice & doux
Rendit le Ciel plus pur, pénétra jusqu'à nous;
Et le Soleil brûlant, dissipant la froidure,
Donna par ses ardeurs la vie à la Nature;
C'est le feu de l'Amour qui fondit les glaçons,
Sans lui nous gémirions sous de mortels frissons.
Jadis tous les Bergers, remplis d'indifférence,
Du pouvoir de ce Dieu chérissoient l'ignorance;
D'une vaine magie épris aveuglément,
Sur des principes faux ils faisoient fondement.
Dès que le Dieu du jour sortoit du sein de l'onde,
Jusqu'au temps qu'il cessoit d'éclairer notre monde,
Ils lisoient dans les Cieux, tâchant d'en arracher
Des secrets qu'aux mortels les Dieux veulent cacher.
Consultant du Destin les arrêts immuables,
Jamais ils ne paroient ses coups inévitables;
Ils consumoient leur vie à dévoiler en vain
Et des biens & des maux l'avenir incertain.
L'Amour, pour se venger de cette préférence,
Voulut sur tous les cœurs établir sa puissance;
Il crut, pour inspirer les désirs amoureux,
Que le Printemps étoit le temps le plus heureux.
Tous les ans à Palès on offroit une fête;
Le jour étoit venu. Tandis que tout s'apprête,
L'Amour prend d'un Berger la figure & les traits;
Il étoit dans les Cieux, il en descend exprès;
Il arrive, on le voit, & la fête commence.
Tout ressent aussi tôt l'effet de sa présence;
Il produit dans les cœurs de nouveaux sentimens;
La Bergere prend soin de ses appas naissans,

Et fait voir à ce Dieu qu'on aime & qu'on révere,
Qu'elle a dessein d'aimer, puisqu'elle cherche à
plaire.
Quand il vit tous les cœurs se livrer aux Amours,
Pour combler son triomphe, il leur tint ce discours :
» Vous regardez l'Amour comme un Dieu tyran-
» nique ;
» Sortez, il en est temps, d'une erreur chimérique.
» De votre liberté sujets infortunés,
» A des maux éternels êtes-vous condamnés ?
» Je viens ouvrir ici vos yeux à la lumiere,
» Bergers, n'écoutez plus la raison trop sévere ;
» Sous son joug importun gémissant en secret,
» Libres en apparence, esclaves en effet,
» Tout vous dit qu'il n'est pas de plus dur esclavage
» Que perdre des plaisirs dont on doit faire usage.
» Dans le bel âge on doit brûler de mille feux ;
» Il en reste toujours le souvenir heureux.
» Cessez donc de penser qu'une austere jeunesse
» Adoucit les rigueurs de la froide vieillesse.
» Si l'on voit un Printemps moins émaillé de
» fleurs,
» L'hiver qui lui succede en a-t-il moins d'horreurs.
» Vivez tous pour aimer ; la vertu la plus pure
» Est celle qu'aux humains inspire la Nature.
» Mais je vois qu'à l'amour j'ai préparé vos cœurs,
» Ils sont près d'en sentir les traits & les ardeurs.
» J'en connois les plaisirs, j'en ignore les peines ;
» Sachez comme on connoît qu'un cœur porte ses
» chaînes.

» On ſe ſent agité d'une douce langueur ;
» On ſouffre en murmurant l'abſence d'un vain-
» queur.
» Sans ſavoir que l'on aime, on tâche de lui plaire;
» On voudroit l'en inſtruire, & l'on cherche à lui
» taire ;
» On partage avec lui la douleur d'un refus ;
» Vous fuyez, vous craignez qu'il ne vous ſuive plus.
» Un cœur ſoumis aux loix de l'amoureux Empire,
» L'éprouve & le connoît au trouble qu'il inſpire ;
» Aux mouvemens ſecrets, aux craintes, aux déſirs,
» Et cet état charmant le conduit aux plaiſirs «.
Ainſi l'Amour parla. Sa victoire eſt parfaite,
Le cœur le plus cruel reconnut ſa défaite,
Tous s'enflamment ſoudain, tous deviennent
heureux ;
L'Amour content s'envole, & leur laiſſe ſes feux.



LETTRES

LETTRES DE M. LE MARQUIS DE POLIGNAC,

Attribuées à DESMAHIS.

A Montpipeau, le 7 Juin.

IL eſt arrivé dans ces lieux
Certain ſucceſſeur de Tibule,
Qui n'a rien oublié pour vous rendre odieux,
Inconſequent & ridicule.
Cet homme cependant, bel-eſprit à demi,
Se pare ſans pudeur du nom de votre ami.
Le beau projet, dit-il, d'aller en Angleterre
Reſpirer la triſteſſe & le charbon de terre,
Lui qui ſans ceſſe appelle les Zéphyrs!
Quelque aimable que ſoit la Muſe (*) qui l'engage,
Ne pouvoit-il lui dire, après quelques ſoupirs :
L'aſthme naquit un jour au milieu d'un bocage;
Je dois à ma poitrine immoler mes déſirs?
Quelle fureur d'aller ſur la liquide plaine,
Avec mille autres maux acquérir le ſcorbut,
Ou de ſuivre Minerve à la Cour de Lorraine!
N'en poſſede-t-il pas le très-humble attribut?
Pour confondre ce Belzébut,
Arrivez ici ſous huitaine,

(*) Madame du Châtelet.

Si vous n'y venez pas, voici votre portrait;
Par la main du dépit figuré trait pour trait:
Votre amitié vaine & diſtraite,
Votre caractere changeant,
Ont les défauts d'une Coquette
Que l'on n'aime qu'en enrageant,
Qu'à fixer on n'oſe prétendre,
Dont on veut toujours s'éloigner,
Et qu'en embraſſant d'un air tendre,
On eſt tenté d'égratigner.
Capricieux, vague & frivole,
Nous craignons peu de vous piquer;
Vous ne donnez votre parole
Que pour le plaiſir d'y manquer.
Si vous arrivez, au contraire,
Vous êtes le Dieu des bons mots,
Des tréſors d'Apollon l'heureux dépoſitaire;
L'arbitre des talens & le fléau des ſots;
Poſſeſſeur en l'art de plaire,
Directeur de la Beauté,
Dans les Temples de Cythere,
Vous allez avec myſtere
Lui prêcher la volupté;
Et votre tendre homélie,
Sujet de mainte oraiſon,
En réveillant la Folie,
Sait endormir la Raiſon.
Venez nous confeſſer, la Grace vous appelle;
Un alcove galant ſera votre chapelle;
Nous vous avons fait faire un confeſſionnal,

Où la Belle insensible & l'Amant infidele
Iront vous demander un avis pastoral.
Par vous seul du bien & du mal
Le problême se peut résoudre ;
L'Amour, tenant son tribunal,
Vous a donné le droit de sévir ou d'absoudre.
Mais il faut à présent du pays où nous sommes
Vous peindre vivement les attributs flatteurs :
La joie & la santé n'habitent point ailleurs ;
Ce climat fortuné rend les désirs aux hommes,
Et donne aux filles des vapeurs.

Je crois, mon cher Abbé, que le choix de ces portraits que je vous envoie n'est pas difficile à faire, & que vous allez partir aussi-tôt, & nous apporter l'original sur qui ont été tirées ces deux copies. Vous n'irez dans aucune région où vous soyez plus désiré qu'ici, & où l'on ait plus soin de votre inconstante santé. Nous avons ici, pour vos menus plaisirs, les deux tomes du facétieux Tournemine, dont on vous donnera quelques représentations ; de plus, j'ai un petit bidet pour vous trémousser, à la place du charmant Fiacre qui est votre digestif de Paris. A moins que vous ne soyez le plus ingrat des hommes, vous devez voler à Montpipeau. Adieu, petite poignée de puces, je vous embrasse, en attendant le plaisir que j'aurai de réaliser une accolade aussi tendre.

RÉPONSE A LA PRÉCÉDENTE.

AH ! vous vous avifez de faire mon portrait !
Vous de qui le pinceau n'eft fait que pour Cythere ;
Vous expofez les traits d'un méchant Preftolet ,
Vous le raillez en beau , vous l'attrapez en laid.
Je vais , pour exercer une vengeance entiere ,
Vous attirer d'Auteur le titre bien complet ;
Je veux que tout Paris foit inftruit du myftere ;
Et pour y parvenir , fans paroître indifcret ,
Je vais prêter votre Lettre à Voltaire ,
En lui recommandant de garder le fecret.
Je ne vais plus en Angleterre ,
Ma Mufe refte ici , ma Mufe va dans peu ,
Malgré tous mes confeils , affronter le Parterre
Dans une Piece, hélas ! où l'on ne voit qu'un feu ;
Dont la fombre épaiffeur fent le charbon de terre ;
C'eft être ridicule avec trop de travail :
Le Public affemblé juge fans fe contraindre ;
En général, la Beauté doit le craindre ,
Et le rendre heureux en détail.
Mais quittons au plutôt le ftyle pédantefque ;
Et reprenons le ton qui nous eft naturel.
Le charmant Tournemine , avec fon air grotefque ;
Voulut hier m'appeler en duel :
Je ne fais pas pourquoi je lui fis tant d'ombrage ;
De fes propos fi fins , fi bien tournés ,
Dans les Foyers il faifoit l'étalage.
Moi , je ne difois rien , je lui riois au nez.

La querelle finit, & j'en vis naître une autre
Un peu plus grave que la nôtre.
On joua la Comete, au moins l'on y tâcha;
Mais la Piece mourut avant d'être achevée:
A force de bâiller, le Public se fâcha,
Et je ne vis jamais Comete si gorgée.
De mes foibles plaisirs je vous donne l'extrait;
Que votre favori des Muses,
Au lieu de s'occuper à peindre trait pour trait,
Fasse sa Comédie, & n'en soit pas distrait.
Je ne recevrois pas ses frivoles excuses;
La paresse un matin naquit sous son chevet;
Et vous, en agrémens mon modele & mon maître,
Bientôt à Montpipeau vous me verrez paraître;
Car je n'y compte pas, & c'est-là le grand point.
Je promets à beaucoup de monde;
C'est sur quoi mon esprit se fonde,
Pour arriver aux lieux où l'on ne m'attend point.



RÉPLIQUE
DE M. DE POLIGNAC.

PETIT Abbé, votre Lettre étoit charmante; j'en ai fait part aux habitans de Montpipeau, qui l'ont trouvée telle qu'elle eſt; ce qui nous donne des regrets ſans nombre de ne pas voir l'original de cette jolie Epître. Je n'oſe plus vous envoyer de mauvais Vers; mais le déſir de ſuivre vos pas & de valoir quelque choſe, joint à l'indulgence que vous avez naturellement pour ceux qui ont de l'émulation, me fait paſſer par-deſſus les difficultés qui ſe préſentent; en conſéquence en voici d'autres, en réponſe à la vôtre :

Prêtez mon Epître à Voltaire,
Attirez-moi d'Auteur le titre bien complet,
Faites-moi par l'Amour exiler de Cythere;
Mais dans notre ſallon venez railler & plaire,
Et mon cœur ſera ſatisfait.
Vous ne verrez ici (la Pudeur vous le jure)
Aucune des Beautés de qui votre pinceau
Nous fait d'un ſeul trait la peinture;
Qui donnent trop à l'Art & trop à la Nature.
Nous les voyons en laid; mais dans notre Château

Vous verrez la Raiſon en beau,
Et la Sageſſe en mignature.
L'une au nom de Breteuil a joint celui de Pons,
L'autre eſt deux fois Jonſac ou d'Aubeterre,
Et ce couple vaut bien, l'Amour vous en répond,
Toutes les Blondes d'Angleterre.
Mais ce n'eſt pas aſſez d'irriter vos déſirs
Par ceux dont nous brûlons de poſſéder vos charmes;
A la voix de l'Amour, à l'attrait des plaiſirs,
De la Religion il faut joindre les armes.
De ma femme autrefois vous fûtes Directeur;
Loin de vous vainement elle appelle la Grace;
Venez, vous lui rendrez ſa ferveur efficace;
Eclairez ſon eſprit en parlant à ſon cœur:
Cependant n'allez pas, rempli d'un zele extrême,
Conduiſant ſa dévotion,
De l'amour de Dieu ſeul à l'amour de vous-même,
Uſer de tous les droits de la direction.



SECONDE RÉPONSE

A M. DE POLIGNAC.

APRÈS avoir bien couru, votre Lettre m'attrappe enfin, mon cher Marquis; il faut que ce ſoit un Sylphe qui me l'ait apportée, puiſqu'il a pu me joindre.

Vous voilà donc favori d'Apollon, & je ne vous en crois pas plus mal à Cythere. Il me ſieroit bien vraiment d'y parler contre vous.

Si je voulois vous bannir de Cythere,
Ce Dieu me traiteroit en ſimple Sacriſtain.
De ſon pouvoir diſcret dépoſitaire,
Vos agrémens le rendent Souverain;
C'eſt vous qu'il a chargé du ſoin des ſacrifices;
C'eſt vers vous que, baiſſant les yeux,
Le Myſtere conduit de timides novices,
Afin qu'entre vos mains elles faſſent leur vœux.
Pour éclairer & pour inſtruire
L'Amour vous prête ſon flambeau,
Et le Dieu du ſacré côteau
Daigne vous confier ſa lyre,
Pour fixer les objets que vous ſavez ſéduire.
Pour moi, dont l'exiſtence eſt une fiction,
De qui la taille & la figure

Feroient penſer que la Nature
Me créa par diſtraction,
En faveur de Vénus je puis faire un ſermon :
Mais pour prêcher d'exemple étant trop aſthmatique ;
Si je veux de l'amour enſeigner la pratique,
Je vous prendrai pour mon garçon.
Pour nous accréditer dans notre miſſion,
Tâchez qu'avec de Pons d'Aubeterre ſe lie ;
Une telle ſageſſe, une telle raiſon,
Font des ſujets à la Folie.
Cette acquiſition nous mettroit en faveur,
A l'aſpect de nos proſélytes ;
Cependant le plus faux démaſqueroit ſon cœur ;
On ne verroit plus d'hypocrites ;
Mais vous me redonnez ma premiere ferveur,
Par la direction dont vous m'offrez l'attente.
Je payerai tous les frais d'un emploi ſi flatteur,
Je ſauverai ma Pénitente ;
Et bien loin d'en avoir l'ame reconnoiſſante,
Elle pourra damner le Directeur.



LETTRE

A MONSIEUR

LE COMTE DE LAURAGUAIS.

MON cher Diocésain, je ne ſuis point le Saint Paul qui vous a pris pour ſon Timothée; mais je voudrois être l'Auteur de ſon Epître, moins parce qu'elle eſt charmante, que parce qu'elle s'adreſſe à vous. Je crois en effet que Mont-Rouge eſt mon diocèſe, car je n'y vais jamais. Je compte cependant y faire inceſſamment une viſite, & j'y ordonnerai des prieres pour votre prompt retour. Je puis vous proteſter que je voudrois avoir le pouvoir des clefs, je vous ouvrirois bientôt la porte de votre priſon; en attendant ce moment, je vous exhorte à continuer de vous livrer aux charmes de l'Etude, & je vous abſous de vous mettre en colere; c'eſt le défaut des bons cœurs, & le plaiſir de pardonner eſt leur profit; au reſte, vous ne me faites pas pitié.

Ne te plains pas de ton malheur,
Du cœur de la Valliere il te fournit la preuve.
On aſſure qu'Arnoud ſe ſouvient d'être veuve,
Et que de ſa conſtance elle fait ſon bonheur.

C'eſt donc à tort que tu t'affliges.
Il t'étoit réſervé d'opérer des prodiges ;
Tu trouves à la Cour de ſolides amis,
A l'Opéra des Maîtreſſes fidelles.
C'eſt pour toi ſeulement que dans ces deux pays
L'Amour & l'Amitié ne portent pas des ailes.

J'avoue pourtant que vous me portez envie, avec raiſon, d'être à portée de voir quelquefois M. de Choiſeul.

C'eſt une aigle avec un cœur doux,
Qui d'un vol aſſuré plane dans la carriere,
Et ne ſe venge des jaloux
Qu'en franchiſſant leur riſible barriere.
Modele d'agrémens, de génie & de goût,
C'eſt par ſa gaieté qu'il m'éclaire ;
C'eſt en m'aimant qu'il m'apprend à lui plaire,
Et je l'admire en le voyant par-tout
Répandre les bienfaits, les fleurs & la lumiere.



A M. LAVIROTTE,

MÉDECIN.

Vous, qui ſavez guérir & plaire,
Docteur charmant, qui préſentez
Aux malades que vous traitez
Un front ſerein que rien n'altere,
Vous chaſſez le danger par l'art de le cacher;
D'un eſprit inquiet vous calmez les chimeres,
La Mort n'oſe vous approcher,
Votre gaîté ſeconde vos lumieres.
Tout le Corps des Paroiſſiens
Fait pour votre retour les vœux les plus ſinceres;
Mais, pour le bien de nos affaires,
Il faudroit qu'on traitât tous les Hanovriens,
Comme beaucoup de vos confreres
Traitent ici nos bons Paroiſſiens.
Revenez des lieux où vous êtes;
Qu'un Ange protecteur veille ſur vos deſtins,
Et, conſervant vos jours précieux aux humains,
Faſſe pour vous ce que vous faites
Pour ceux qui ſont entre vos mains.
La Préſidente attend votre préſence,
Et pour vous embraſſer ne fera point d'efforts.
Comme un aphoriſme elle avance,
Qu'on mérite le cœur lorſqu'on prend ſoin du corps.

LETTRE

A M. LE BARON DE ZIG**.

Vous avez rendu, mon cher Voiſin, les ſervices les plus ſignalés à la Nation Françoiſe, dans le temps que vous étiez Gouverneur pour le Danemarck, à Frideri.....; vous avez loué des maiſons, vous en avez fait bâtir à vos propres dépens, pour loger vos Compatriotes; vous en avez rempli la vôtre; votre table eſt devenue la leur: je ne parle que d'après les témoignages par écrit que vous en avez reçus, & que j'ai eus moi-même entre les mains.

Vous avez prouvé qu'un bon cœur
Pour Patrie a toute la terre;
Vous avez adouci l'horreur
Des cruels effets de la guerre.
Le climat différent n'eſt rien,
L'humanité naturaliſe
Ceux que l'éloignement diviſe,
Et l'honneur rend concitoyen.

Oui, mon cher Voiſin, il n'y a d'étrangers que chez les méchans. En ſecourant les François de votre propre bourſe, vous l'êtes

devenu vous-même, & vos ſervices vous rendent leur créancier.

Louis eſt leur Dieu tutélaire ;
Offrez à ſes yeux bienfaiſans
Ce que la Vertu vous fit faire,
Et vous trouverez un bon pere
Prêt à payer pour ſes enfans.
La tendreſſe eſt ſon caractere,
L'honnêteté ſait le charmer ;
Eſpérez tout d'un cœur ſincere
Qui ne peut ſe paſſer d'aimer.

Mais, au lieu de lui demander d'acquitter les dettes de ſes Sujets, propoſez-lui de s'enrichir de ſes dons ; ne ſollicitez point votre récompenſe en argent : vous avez répandu le vôtre, ne lui demandez pas le ſien ; qu'il vous accorde gratuitement les deux vaiſſeaux qu'il vous avoit promis de vous rendre.

Le profit que vous leur devrez,
Tout l'or que vous en retirerez,
Sera reporté dans la France.
Un Commerçant rendu chez ſoi,
Libre, content, dans l'opulence,
Dès qu'il a fait un bon emploi
L'Etat partage ſon aiſance ;
Quand on augmente ſa dépenſe,
On augmente le bien du Roi.

Vous obtiendrez ce que vous désirez, si vous pouvez vous rendre favorable cette Beauté généreuse & bienfaisante, qui ne cherche qu'à faire le bonheur du Monarque dont elle a la confiance; elle le connoît, elle sait qu'il nous aime, & que le vrai moyen de le rendre heureux, est que nous le soyons nous-mêmes.

Elle est l'image du matin
Qui vient réveiller la Nature;
La candeur dont brille son tein,
De son ame offre la peinture.
C'est l'étoile que tout Marin
Invoque contre les orages.
Sa clarté fait peur aux nuages,
Et rend le Ciel pur & serein:
Si vous l'acquérez pour Patrone,
La fortune sera pour vous,
Vous voguerez par un vent doux,
Et la mer sera toujours bonne.

Vous goûterez, mon cher Voisin, un plaisir bien au dessus de la grace que vous me demandez, ce sera de la devoir à la Beauté.

C'est la Beauté qui fait les loix;
Dès que nous la voyons paraître,
Dans ses yeux nous lisons ses droits;
Elle ne connoît point de Maître.

Le Deſtin n'eſt que dans ſon choix ;
C'eſt pour elle que tout doit naître,
Et le Ciel la forma pour être
La récompenſe des bons Rois.



RÉPONSE
A M. DE LA CONDAMINE.

JE vous ai lu, mon cher Confrere, avec grand plaiſir, & ma ſurpriſe eſt extrême que vous n'ayez pas été reconnu à l'Académie. Je préſume que ces Meſſieurs, qui certainement ont beaucoup plus de lumieres que moi, ont voulu vous punir d'avoir enfreint la loi qui défend à tous les Membres du Corps, de concourir pour le prix : c'eſt une humiliation fauſſe qu'ils ont eu l'intention de vous faire eſſuyer.

Votre Épître m'a, dès cette automne, été envoyée à la campagne, chez Madame de T.... J'ignorois d'où cette Piece me venoit; mais quand nous eûmes trouvé des Vers fort ſenſibles & très-attendriſſans, elle s'écria, de concert avec moi : Ah ! c'eſt de M. de la Condamine. Elle a le tact infaillible pour tout ce qui tient à la ſenſibilité.

Cet objet qui reçoit & peint le ſentiment,
A ſes accens voit les Muſes dociles,
Et par ſes Vers doux & faciles,
Prend les cœurs auſſi promptement
Que ſon pere prenoit les Villes.

Nos Beautés ſans attraits, nos diſeuſes de riens;
Qui prennent des Amans ſans former des liens,
Actives ſans chaleur, & dans l'ennui qui s'uſent;
Machines de ſpectacle, inſipides objets,
Laiſſant évaporer le plaiſir en projets,
Pour déprimer T... de ſottiſe l'accuſent:
Mais de leurs jugemens on reconnoît l'abus;
Et T... ſans eſprit, en dix jours en a plus,
Que n'en ont en dix ans ceux qui le lui refuſent.

Ne ſoyez donc pas étonné, mon cher Confrere, du mauvais ſort de vos Vers; n'en concevez aucuns reſſentimens contre une Compagnie qui vous compte au nombre de ſes ornemens.

Recevez, mon cher Confrere, les aſſurances, &c.



LETTRE

A M. LE BARON D'ESPAGNAC.

JE ſuis ſenſible comme je le dois, Monſieur, à la galanterie que vous me faites ; je ne ſuis qu'un Serviteur de Dieu, j'ai beaucoup de reſpect pour ceux qui, comme vous, Monſieur, ſervent mieux la Patrie par leurs actions, que je ne la ſers par mes prieres. J'ai entendu faire l'éloge de votre ouvrage à d'excellens Militaires, & je l'ai lu avec autant d'attention que ſi j'euſſe été un des Aumôniers de l'armée de M. le Maréchal de Saxe, ou de M. le Maréchal de Lowendal. Dans les voix que j'ai recueillies, il m'a ſemblé qu'on déſireroit que, dans la ſeconde édition, vous donnaſſiez des plans qui jetteroient de la clarté & piqueroient l'attention ; au reſte, comme il y a long-temps que la paix dure, il faut déſirer qu'elle dure encore, pour favoriſer les plans d'économie ſi ſages qu'on a donnés au Public. Si la guerre ſurvenoit, tous les bons Sujets du Roi, & même les Evêques, ſe diſtingueroient par leur zele.

Noſſeigneurs du Clergé de France,
Pleins de l'eſprit de leur état,

Donnent dans la magnificence,
Pour ſoutenir l'Apoſtolat;
Le Miniſtre de la Finance,
Pour concourir à la dépenſe
Qu'une guerre coute à l'Etat,
Pourroit prendre ſur l'abondance
Du néceſſaire d'un Prélat,
Dût-il même tirer quittance
Des vœux faits pendant le combat.
Notre ſiecle éclairé, qui penſe,
Croit que d'ouvrir les mains diſpenſe
De les lever quand on ſe bat.
Par les mœurs les plus régulieres
Nos Evêques ſont remarqués;
Mais ſi l'on en croit les lumieres
De Politiques diſtingués,
Des dons gratuits prodigués
Donnent de la force aux prieres.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE

A MONSIEUR DE****

Qui m'avoit envoyé des Vers sur le rétablissement de la santé de l'Impératrice-Reine.

JE n'ai reçu qu'au retour de la campagne la lettre flatteuse dont vous m'avez honoré. Rien ne m'étonne plus que ma réputation en Allemagne : à peine suis-je remarqué ici ; comment puis-je être connu dans un pays où la Littérature fait les plus grands progrès, & produit tant de Génies qui nous serviroient de modeles ?

Je n'ai de talens que pour sentir le prix de ceux qui en ont beaucoup plus que moi. Il est vrai, Monsieur, qu'on m'attribue souvent les Ouvrages de M. Favart. Je fais ce qu'un honnête homme doit faire pour détromper le Public ; & si quelquefois je compose des Vers, c'est pour prouver que je suis incapable d'en composer comme les siens.

Les lauriers dont on me couronne
Ne flattent pas ma vanité ;

Je ſatisfais à l'équité,
En refuſant ce qu'on me donne.
Loin de m'en parer un moment,
Je ne ſuis qu'un dépoſitaire
A qui l'on remet un paiement
Pour le rendre au propriétaire.

Ayez donc la bonté, Monſieur, de rabattre de l'opinion que vous avez de moi ; c'eſt une juſtice que je vous demande à mes dépens ; mais je préfére votre eſtime à votre admiration ; vous êtes l'objet de la mienne. J'ai lu avec le plus grand plaiſir les Pieces que vous avez daigné m'envoyer.

Si j'avois les talens que vous me ſuppoſez,
J'unirois ma voix à la vôtre,
J'oſerois ce que vous oſez.
Le bonheur de l'Autriche eſt devenu le nôtre ;
Nos cœurs, nos intérêts pour toujours ſont unis ;
En célébrant THERESE on exalte LOUIS.
Des droits qu'ils ont ſur nous l'Amour fait le partage ;
Ce qu'on reſſent pour l'un, pour l'autre eſt un hommage :
Ce ſont deux chênes révérés,
Qui, pour nous garantir, étendent leur feuillage :
Quand la foudre a grondé, les François éplorés
Paroiſſoient des Germains frappés du même orage :
Le deuil enveloppoit tous les cœurs déchirés ;
D'une ſeule famille ils préſentoient l'image.

Ce retour du Soleil nous a tous éclairés ;
Nous respirons l'air pur d'un beau ciel sans nuage :
Nos vœux conserveront ces deux arbres sacrés,
Leurs rameaux mariés en accroîtront l'ombrage.

J'ai l'honneur d'être, &c.

AU PRINCE HÉRÉDITAIRE.

LA même Nation varie à l'infini ;
Et par le même esprit si le corps semble uni,
La dissonnance en est frappante,
Quand des Sociétés on veut suivre le ton ;
Et l'on trouve en chaque maison
Une Nation différente :
Mais par malheur pour la Raison,
La Nation des Sots est par-tout la plus grande.
On voit tous ces Messieurs, curieux, empressés,
Formant demande sur demande,
Sans relâche importuns, quoique toujours chassés :
C'est l'herbe parasite à qui l'on fait la guerre,
Sans pouvoir l'empêcher de dévorer la terre.
En hommes vraiment grands les siecles inégaux,
En placent rarement dans les fastes du monde ;
Et lorsque l'on voit en Héros
La Nature si peu féconde,
L'année est toujours bonne en Sots.
Quelqu'un dira, fâché que je les mortifie :
Ce sont de bonnes gens. Voilà ce que je nie :

Sans respect pour les rangs, sans raison, sans pudeur?
Politiquer, blâmer, est leur manie.
Comme il ne comprend rien, un sot sans cesse crie;
L'homme sage est docile, & le Sot est frondeur;
En un mot, c'est l'objet de mon antipathie,
Je n'en traite jamais aucun avec douceur.
Mais celui-là peut-être est plein de bonhomie;
Quel grand mal vous fait-il? Quel grand mal! il m'ennuie,
Et quiconque m'ennuie est toujours l'agresseur.
Si votre aversion vous pousse & vous entraîne,
Ils vont vous déchirer sans aucune pitié,
Et vous accableront sous le poids de leur haine.
Qu'importe? ils ne sont pas capables d'amitié;
Toujours sortant du vrai, toujours dans les extrêmes,
Portant dans les maisons leur inutilité,
Ils ne peuvent jamais rester avec eux-mêmes.
Périssant sous le joug de leur oisiveté,
Ils obsedent sur-tout un Prince qui voyage.
La curiosité leur tient lieu d'intérêt.
Malheur à lui dès qu'il paroît;
Ils enveloppent son passage,
Ils se questionnent tout bas:
D'où vient-il? quand part-il? enfin, que vient-il faire?
Il vient leur enseigner ce qu'ils ne feront pas;
C'est le secret de savoir plaire.
Avec transport tout Paris le reçoit;
On doit en le flattant l'excéder par la forme.
De ses moindres détails on s'instruit, on s'informe:
On est extasié si-tôt qu'on l'apperçoit.

C'eſt une épidémie; on cherche à le connoître,
A le fêter par-tout on paroît s'occuper;
Mais on veut qu'il renonce à ſa maniere d'être.
S'il ne fait que dîner, on lui donne à ſouper;
S'il eſt modeſte, à chaque phraſe,
De fades complimens l'accablent tour à tour,
Et s'il craint de veiller, on le tient juſqu'au jour.
Pour lui faire honneur, on l'écraſe,
Et, martyr des plaiſirs qu'on prétend lui donner,
Il faut qu'il faſſe encor la révérence,
Et témoigne l'excès de ſa reconnoiſſance
Pour tous les ſoins qu'on prend de bien l'importuner.
Il s'eſquive pourtant de l'ennui des hommages,
Il ſait, parmi des jours vides, quoique remplis,
Dérober des inſtans à viſiter les Sages.
Chez les Muſes il eſt admis;
Sans faſte le bonheur y brille,
Elles fixent ſur lui leurs regards attendris;
Il leur trouve un air de famille,
Il n'eſt plus étranger, il eſt dans ſon pays.
S'il change de climats, que voit-il dans les autres?
Des hommes graves penſant faux,
Manquant de goût juſque dans leurs défauts,
Et ne pouvant atteindre à l'agrément des nôtres.
Va-t-il dans un Etat fier de ſa liberté?
Il trouve la triſteſſe avec l'indépendance,
Et rencontre la joie & la ſérénité
Chez un peuple où les Loix enchaînent la licence.
Il voit alors que la gaieté

Annonce des eſprits ſoumis, doux, équitables,
Et qui, par leur tranquillité,
Ne veulent conſerver que le droit d'être aimables.
C'eſt ainſi qu'obſervant les objets qu'il a vus,
Et peſant en homme qui penſe,
Les avantages, les abus,
Il conclut que l'on doit vivre de préférence
Avec la Nation qui s'amuſe le plus.

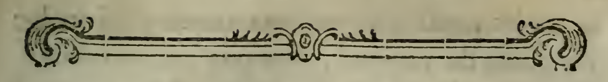
VERS

SUR LES PLAISIRS DU WAUX-HAAL.

CÉLEBRE qui voudra ſur les tendres pipeaux,
Et le bêlement des troupeaux,
Et le ramage des oiſeaux,
Et le murmure des ruiſſeaux;
Je bâille quand je vois la Nature naïve :
J'abandonne aux vieillards les plaiſirs languiſſans.
Le feu de la jeuneſſe, exalté dans mes ſens,
Donne la préférence à la Nature active.
Campagnards diligens, rompez votre ſommeil,
Pour contempler, au lever de l'Aurore,
Les rubis de ſon char vermeil;
Moi, j'admire les fleurs que l'Amour fait éclore
Quand de Philis il preſſe le réveil;
C'eſt-là mon Univers, c'eſt Philis que j'adore,
Et j'aime mieux la voir coucher que le Soleil.
La vie innocente & champêtre

Engourdit l'ame, & rend l'eſprit épais ;
En rêvant, ſans penſer, à l'ombrage d'un hêtre,
On prend l'oiſiveté bien ſouvent pour la paix.
Paris ſeul obtient mon hommage ;
C'eſt là que tout ſe choque & tout eſt aſſorti :
Par un eſſain de bas étage,
Sans en être offenſé, le Prince eſt inveſti,
Et de l'égalité Paris eſt l'apanage.
Chaque inſtant du jour eſt ourdi
Par le Plaiſir, qui prend la couleur de chaque âge.
Il enivre l'homme étourdi ;
Mais il délaſſe l'homme ſage ;
Il accueille tous les mortels.
Selon l'eſprit, l'état, il change de langage,
Et c'eſt un même Dieu ſur différens Autels.
Sous la forme la plus frivole,
Il ſait cacher un but moral ;
De la raiſon il tient école
Chez le grand Odinaut, même juſqu'au Wauxhaal ;
Car enfin, tous tant que nous ſommes,
Nous faiſons trop valoir nos droits ;
Et ſelon moi, qui dit des hommes,
Dit des Comédiens de bois.
Si je paſſe au Wauxhaal, c'eſt le Temple des Graces,
Diane a le ſien vis-à-vis.
On voit des Maraudeurs les différentes claſſes
Tourner à l'entour du parvis ;
La Déeſſe en eſt alarmée,
Elle peint la Sageſſe en beau ;
Mais l'Amour eſt en face, armé de ſon flambeau ;

Et la déſertion eſt bientôt dans l'armée.
L'Amour triomphe dans les Cieux ;
En vain on voudroit s'en défendre.
Une Beauté paroît, on eſt près de ſe rendre ;
Un objet plus charmant vient arrêter les yeux :
On croit enfin céder à la plus belle ;
De ſon choix le cœur eſt content,
Il ſe promet d'être fidele ;
Mais, malgré lui, dans un inſtant,
Il eſt forcé d'être inconſtant.
Tel un Berger, au lever de l'Aurore,
Veut cueillir un bouquet ſur les tapis de Flore ;
Mille beautés le charment tour à tour ;
Leur éclat varié l'éblouit & l'enchante :
Indécis, du parterre il fait cent fois le tour.
De ces fleurs chacune le tente,
Il va, revient, il veut choiſir,
Son œil cherche la plus charmante,
Et cette incertitude augmente ſon plaiſir.
Heureux François ! vous faites de la vie
Une chaîne d'amuſemens ;
Au ſein d'une aimable folie,
Par les plaiſirs vous comptez les momens :
Tranſportés d'une douce ivreſſe,
De fleurs vous couronnez le Temps ;
Votre bonheur redouble ſa vîteſſe,
Et des quatre ſaiſons vous faites un printemps.



LETTRE DE M. DE VOLTAIRE A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Aux Délices, 24 Juillet 1765.

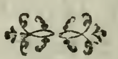
VRAIMENT, notre grand Aumônier, c'eſt bien à un vieux Suiſſe de faire des Epitalames !

Vous êtes Prêtre de Cythere :
Conſacrez, béniſſez, chantez
Tous les nœuds, toutes les Beautés
De la Maiſon de la Valiere.
Mais, tapi dans vos voluptés,
Vous ne ſongez qu'à votre affaire.
Vous paſſez les nuits & les jours
Avec votre groſſe Bergere ;
Et les légitimes amours
Ne ſont pas votre miniſtere.

Madame Denis l'Helvétique ſe ſouvient toujours de vous avec grand plaiſir, comme elle le doit. J'ai ici une paire de nieces fort

aimables, qui égayent ma retraite. Mon lac n'a point de vapeurs, quoi que vous en disiez : j'en ai quelquefois, mon cher Abbé ; mais si vous étiez jamais capable de venir consulter M. Tronchin, quand vous serez bien épuisé, ce ne serait pas à lui, ce serait à vous que je devrais ma santé ; car gaieté vaut mieux que médecine. Il est doux d'être retiré du monde, mais encore plus doux de vous voir. Vous avez fait, mon cher Abbé, une action de bon Citoyen, de recommander au prône d'un Avocat Général, les infamies de la Beaumelle. Ce Parlement a tant grêlé sur le persil, qu'il ne faut plus qu'il grêle. Une censure de ces Messieurs fait seulement acheter un livre ; les Libraires devraient les payer pour faire brûler tout ce qu'on imprime. Le Public a plus de besoin de gens éclairés, qui fassent voir les grossieres impostures dont le Livre de la Beaumelle est plein : mais il est bien honteux qu'un tel homme ait trouvé de la protection. Adieu, très-aimable & très-indigne Prêtre ; ayez toujours assez de vertu pour aimer de pauvres Suisses qui vous aiment de tout leur cœur.

VOLTAIRE.



II. LETTRE.

AU MÊME.

19 Octobre 1765, au Château de Ferney.

J'AVAIS un arbuste inutile
Qui languissait dans mon canton;
Un bon jardinier de la Ville
Vient de greffer mon sauvageon.

Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin grossier & plat;
Mais un Gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.

Ma bague était fort peu de chose;
On la taille en beau diamant.
Honneur à l'Enchanteur charmant
Qui fit cette métamorphose.

Vous sentez bien, Monsieur l'Evêque de Mont-Rouge, à qui ces mauvais Vers sont adressés; je vous prie de présenter mes remercîmens à M. Favart, qui est un des deux conservateurs des graces de la gaieté Française.

Comme il y a environ dix ans que vous ne m'avez écrit, je n'ose vous dire: *O mon ami! écrivez-moi;* mais je vous dis: Ah! mon ami, vous m'avez oublié net.

RÉPONSE.

Vos jolis Vers à mon adreſſe
Immortaliſeront Favart ;
C'eſt Apollon qui le careſſe,
Quand vous lui jetez un regard.
Ce Dieu l'a placé dans la claſſe
De ceux qui parent ſes jardins ;
Sa délicateſſe ramaſſe
Les fleurs qui tombent de vos mains.
Il vous a choiſi pour ſon Maître,
Vos richeſſes lui font honneur ;
Il vous fait reſpirer l'odeur
Des bouquets que vous faites naître.

Il n'auroit pas manqué de vous offrir ſa Comédie de *Gertrude*, mais il a la timidité d'un homme qui a vraiment du talent ; il a craint que l'hommage ne fût pas digne de vous.

Vous ne croiriez pas que,malgré les preuves multipliées qu'il a données des graces de ſon eſprit, on a l'injuſtice de lui ôter ſes Ouvrages & de me les attribuer ; je ſuis bien ſûr que vous ne tombez pas dans cette erreur. Quand il ſe ſert de vos étoffes pour faire ſes habits de fêtes, vous n'avez garde de l'en dépouiller. Il vous enverra inceſſamment la *Fée Urgelle* ; il

il m'a paru qu'elle avoit réuſſi à Fontainebleau d'où j'arrive; ce n'eſt pas une raiſon pour qu'elle ait du ſuccès ici. La Cour eſt le Châtelet du Parnaſſe, Paris eſt la Grand'Chambre qui caſſe ſouvent ſes Arrêts. Mais vous avez fourni le fond de l'Ouvrage, voilà ſa caution la plus ſûre.

Adieu, mon plus ancien ami, je ne ceſſerai de l'être que lorſque le Parlement rappellera les Jéſuites, & je ne vous oublierai que lorſque j'aurai oublié à lire.



III. LETTRE.

Au Même.

A Fernéy, 20 *Avril* 1772.

Mon très-cher & très-aimable Confrere, quoique je ſois mort au monde, je ſens cependant que je ſuis encore en vie pour vous. Je préſente à votre révérendiſſime gaieté ce petit conte (*), qui m'eſt tombé entre les mains. Je crois avoir entendu dire que vous aviez un ami qui daignoit quelquefois inſpirer les Muſes badines de l'Opéra Comique, & leur prêter des graces; il me paraît que cet ami pourrait faire un drôle d'Opéra de ce petit conte; peut-être le contraſte du Palais de Pſiché & d'un Charbonnier, feroit un plaiſant effet; peut-être les Dames du bon ton ne feroient pas fachées de voir une bégueule doucement punie & corrigée.

Quoi qu'il en ſoit, je vous envoie le conte, pour avoir une occaſion de vous dire que je vous ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie.

VOLTAIRE.

(*) Voyez dans les Œuvres de Voltaire, le Conte intitulé la BÉGUEULE, dont M. Favart a tiré la BELLE ARSENE, Opéra Comique.

IV. LETTRE.

AU MÊME.

A Ferney, 3 Février 1773.

MON très-cher Confrere, je vous prie de ne pas manquer d'excommunier d'une excommunication majeure, le Libraire ***, grand Imprimeur de Libelles, qui, malgré toutes les loix de la Police, a défiguré les Loix de Minos, d'une maniere à déchirer les entrailles paternelles d'un vieux radoteur qui ne reconnaît plus ſon Ouvrage. Le ſcélérat a ſans doute acheté une déteſtable copie de quelque bel-Eſprit, ouvreur de loges, qui n'a pas manqué d'y mettre beaucoup de Vers de ſa façon; voilà certainement le plus horrible abus qui ſoit en France, & peut-être le ſeul, car tout le reſte aſſurément va à merveille. Mais j'ai mes Loix de Minos ſur le cœur, & j'ambitionne trop votre ſuffrage, pour vous laiſſer croire un moment que la Piece ſoit entiérement de moi.

Vous me direz qu'il eſt très-ridicule à mon âge de faire des Pieces de Théatre; je le ſais bien; mais il ne faut pas reprocher à un homme d'avoir la fievre. Que voulez-vous qu'on faſſe

au milieu des neiges, ſi ce n'eſt des Tragédies? Si j'étais avec vous, je paſſerais mon temps à vous écouter & à me réjouir, & nous ſerions tous deux *Jean qui rit.* Cependant M. * * * ne fera pas de moi *Jean qui pleure.*

Je vous embraſſe, je vous regrette, & je vous aime de tout mon cœur.

VOLTAIRE.



JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT.

Par VOLTAIRE.

QUELQUEFOIS le matin, quand j'ai mal digéré,
Mon eſprit abattu, triſtement éclairé,
Contemple avec effroi la funeſte peinture
Des maux dont gémit la Nature;
Aux erreurs, aux tourmens le genre humain livré,
Les crimes, les fléaux de cette race impure
Dont le Diable s'eſt emparé.
Je dis au Mont Etna: Pourquoi tant de ravages,
Et ces ſources de feu qui ſortent de tes flancs?
Je redemande aux Mers tous ces triſtes rivages,
Diſparus autrefois ſous leurs flots écumans;
Et je dis aux Tyrans:
Vous avez troublé le monde
Plus que les fureurs de l'onde
Et les flammes des volcans.
Enfin, lorſque j'enviſage,
Dans ce malheureux ſéjour,
Quel eſt l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour,
Et que la loi ſuprême eſt qu'on ſouffre & qu'on meure;
Je pleure.
Mais lorſque ſur le ſoir, avec des libertins
Et plus d'une femme agréable,
Je mange mes perdreaux, & je bois les bons vins
Dont Monſieur d'Aranda vient de garnir ma table;

Quand, loin des fripons & des ſots,
La gaieté, les chanſons, les graces, les bons mots,
Ornent les entremets d'un ſouper délectable;
Quand, ſans regretter mes beaux jours,
J'applaudis aux nouveaux amours
De Cléon & de ſa Maîtreſſe,
Et que la charmante amitié,
Seul nœud dont mon cœur eſt lié,
Me fait oublier ma vieilleſſe;
Cent plaiſirs renaiſſans échauffent mes eſprits;
Je ris.
Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales,
Qui ſoufflent dans Paris, vainement agité,
Des inimitiés infernales,
Et verſent leurs poiſons ſur la Société.
L'infame calomnie avec perverſité
Répand ſes ténébreux ſcandales:
On me parle ſouvent du Nord enſanglanté,
D'un Roi ſage & clément, chez lui perſécuté,
Qui dans ſa royale demeure
N'a pu trouver ſa ſûreté,
Que ſes propres ſujets pourſuivent à toute heure;
Je pleure.
Mais ſi Monſieur Terrai veut bien me rembourſer,
Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embelliſſent,
Si mes vaſſaux ſe réjouiſſent,
Et ſous l'orme viennent danſer;
Si parfois, pour me délaſſer,
Je relis l'Arioſte, ou même la Pucelle,
Toujours Catin, toujours fidelle,

Ou quelque autre impudent dont j'aime les écrits ;
Je ris.
Il le faut avouer, telle eſt la vie humaine ;
Chacun a ſon lutin, qui toujours le promene
Des chagrins aux amuſemens.
De cinq ſens tout au plus malgré moi je dépends.
L'homme eſt fait, je le ſais, d'une pâte divine ;
Nous ſerons tous un jour des eſprits glorieux ;
Mais dans ce monde-ci l'ame eſt un peu machine ;
La Nature change à nos yeux ;
Et le plus triſte Héraclite,
Quand ſes affaires vont mieux,
Redevient un Démocrite.

RÉPONSE A L'AUTEUR,

Par M. l'Abbé DE *V*OISENON.

DU Temps vous trompez les efforts,
Et moi j'en éprouve l'outrage ;
Vous ſavez vous paſſer de corps,
Votre eſprit ne change point d'âge.
Les neiges ſont devant vos yeux,
Le printemps eſt dans votre tête.
Tous vos Vers ſont des fleurs de fête,
Tous vos jours ſont des jours heureux :
D'Apollon vous tenez la caiſſe,
De ce Dieu vous viſez les *bons*,
Et quoique vous payiez ſans ceſſe,
Vous ne dites pas : Point de *fonds*.

Pour moi, débile créature,
La trifte main de la Nature
Etend un crêpe fur mes jours.
Mes yeux m'étoient d'un grand fecours,
Pour lire les fruits de vos veilles;
Je les perds, & j'ai des oreilles
Pour entendre de fots difcours.
Pourfuivi par la calomnie (*a*),
Je ne fens plus que le poids de la vie;
Mon bonheur eft dans le cercueil
De mon irréprochable amie (*b*);

(*a*) On m'accufe d'avoir compofé, dans une petite Piece donnée chez Madame de Valentinois, un couplet pour faire l'éloge des opérations de M. le Chancelier. Comme j'en crois l'objet très-bon, je l'aurois avoué hautement; mais c'eft M. .... qui en eft l'Auteur. On a voulu m'attribuer une infamie dont je fuis très-incapable; on prétend que lorfqu'on chanta ce couplet, je me levai, & dis à Madame de Valentinois qu'il m'avoit été envoyé de Chanteloup. Je fuis humilié qu'on me croye auffi bête, & je ne me confole pas que l'on me juge un cœur infecté par l'ingratitude. Je me fuis fait toujours un devoir de publier les bontés de M. le Duc de Choifeul; quoiqu'il me les ait retirées, ma reconnoiffance ne fe ralentira jamais. Je ne trouve point étonnant qu'il ait ajouté foi aux propos infames de mes ennemis; la difgrace rend ombrageux. *Note de l'Auteur.*

(*b*) J'étois attaché depuis vingt ans à Madame Favart, l'amitié la plus tendre nous uniffoit. Il eft impoffible d'être plus aimable, plus conftamment gaie, d'avoir un efprit plus à foi, des idées auffi riantes, une ame auffi élevée, & des talens auffi variés. Elle faifoit la confolation de mes jours,

L'Univers me paroît en deuil.
O ! vous, rare ornement de notre Académie,
Vous nous garantiſſez ſon immortalité.
Les traits aiguiſés de l'Envie
N'alterent point votre gaieté.
Vous ne mourrez jamais, moi je meurs à toute heure.
Vous êtes Jean qui rit, & je ſuis Jean qui pleure.

---

elle étoit auſſi eſſentielle qu'amuſante. Elle plaçoit ſans ceſſe ſon enjouement entre la vieilleſſe & moi; elle jouiſſoit de la ſanté la plus fraîche; & moi, depuis cinquante années mon tombeau eſt entr'ouvert. Elle n'avoit que quarante-quatre ans, j'en ai ſoixante & quatre. Je me flattois qu'elle me fermeroit les yeux, & j'ai fermé les ſiens. Chaque jour de ma vie n'eſt plus pour moi qu'un ſupplice continué. *Note de l'Auteur.*



V. LETTRE

AU MÊME.

19 Novembre 1773, à Ferney.

Vous êtiez autrefois mon Grand-Vicaire de Mont-Rouge, mon très-aimable & très-cher Confrere; vous êtes actuellement Ministre; vous m'avez envoyé une fort jolie patente, qui me flattait de l'honneur de recevoir Madame d'Arnay & Madame de Chanaurier; elles ont eu la bonté de venir à Ferney, mais, malheureusement pour moi, dans le temps que j'avais une fievre très-violente. Madame Denis leur a fait les honneurs de la chaumiere, le mieux qu'elle a pu. Je suis inconsolable de n'avoir pu faire ma cour à ces deux Dames, qui méritent tous mes hommages, puisque vous êtes leur ami.

Il y avait dans votre Lettre de très-jolis Vers pour Monsieur le Contrôleur-Général; mais ils étaient en très-petit nombre. Je vous envoye en revanche une longue rapsodie, qui ne regarde que le Ministre de la Guerre. Je fis cette sottise il y a environ quinze jours, après avoir eu chez moi M. de Guibert & le Connétable de Bourbon. J'étais dans un de ces intervalles que me laissent quelquefois mes souffrances

habituelles. Vous ſavez ce que c'eſt, mon cher Confrere, que de faire des Vers en ſortant de l'agonie; mais vous êtiez jeune, & votre Muſe auſſi. Les Graces vous accompagnaient avant & après l'Extrême-Onction; vous ferez de meilleurs Vers que moi quand vous aurez quatre-vingts ans; en attendant, voici les miens. Vous y trouverez de la vérité, ſi vous n'y trouvez pas de Poéſie.

J'ÉTAIS Lundi paſſé chez mon Libraire Caille,
Qui dans ſon magaſin n'a ſouvent rien qui vaille.
J'ai, dit-il, par bonheur, un Ouvrage nouveau,
Néceſſaire aux humains, & ſage autant que beau;
C'eſt à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique;
Il fait ſeul nos deſtins: prenez, c'eſt la Tactique.
La Tactique, lui dis-je? Hélas! juſqu'à préſent
J'ignorais la valeur de ce mot ſi ſavant.
Ce nom, répondit-il, venu de Grece en France,
Veut dire le grand Art, ou l'Art par excellence;
Des plus nobles eſprits il remplit tous les vœux.
J'achetai ſa Tactique, & je me crus heureux.
J'eſpérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle eſt pourſuivie,
De cultiver mes goûts, d'être ſans paſſion,
D'aſſervir mes déſirs au joug de la raiſon,
D'être juſte envers tous, ſans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi, je lis, & ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un Livre ſi divin.
Mes amis, c'était l'art d'égorger ſon prochain.

J'apprends qu'en Germanie, autrefois un bon Prêtre
Pétrit, pour s'amuſer, du ſoufre & du ſalpêtre;
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas;
Que d'un tube de bronze auſſi-tôt la mort vole
Dans la direction qui fait la parabole,
Et renverſe en deux coups, prudemment ménagés,
Cent automates bleus à la file rangés.
Mouſquets, poignards, épée, ou tranchante ou pointue,
Tout eſt bien, tout va bien, tout ſert, pourvu qu'on tue.

L'Auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui, dans un chemin creux, ſans tambour & ſans bruit,
Diſcrétement chargés de fuſils & d'échelles,
Aſſaſſinent d'abord cinq ou ſix ſentinelles,
Puis montant leſtement aux murs de la cité,
Où les pauvres Bourgeois dormaient en ſûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les Dames,
Ecraſent les enfans, &, las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui ſur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mene à l'Egliſe
Rendre grace au bon Dieu de leur noble entrepriſe,
Lui chanter en Latin, qu'il eſt leur digne appui,
Que dans la Ville en ſeul l'on n'eût rien fait ſans lui,
Qu'on ne peut ni voler, ni violer ſon monde,
Ni maſſacrer les gens, ſi Dieu ne nous ſeconde.

Etrangement ſurpris de cet Art ſi vanté,
Jé cours chez monſieur Caille, encore épouvanté;
Je lui rends ſon volume, & lui dis en colere:
Allez, de Belzébut déteſtable Libraire,
Portez votre Tactique au Chevalier de Tot;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
C'eſt lui qui, de canons couvrant les Dardanelles;
Dans leur propre ſcience inſtruit les Infideles.
Allez, adreſſez-vous à Monſieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout ſanglans de Bender & d'Azof;
A Frédéric ſur-tout portez ce bel Ouvrage,
Et ſoyez convaincu qu'il en fait davantage:
Lucifer l'inſpira bien mieux que votre Auteur;
Il eſt maître paſſé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Guſtave & qu'Eugene.
Allez, je ne crois pas que la nature humaine
Sortit, je ne ſais quand, des mains du Créateur,
Pour inſulter ainſi l'éternel Bienfaicteur,
Pour montrer tant de rage & tant d'extravagance.
L'homme avec ſes dix doigts, ſans armes, ſans défenſe,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la néceſſité rendait déjà ſi courts.
La goutte avec ſa craie, & la glaire endurcie
Qui ſe forme en cailloux au fond d'une veſſie,
La fievre, le catarre, & cent maux plus affreux,
Cent Charlatans fourrés, encor plus dangereux,
Auraient ſuffi ſans doute au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand Art de la guerre.
Je hais tous les Héros, & Nembrod & Cyrus,
Et ce Roi ſi brillant qui forma Lentulus;

Le monde admire en vain leur valeur redoutable ;
Je m'enfuis loin d'eux tous, & je les donne au Diable.

En m'expliquant ainſi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'obſervait avec ſoin.
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De ſon grade à la guerre éclatans interpretes ;
Ses regards aſſurés, mais tranquilles & doux,
Annonçaient ſes talens ſans marquer de courroux :
De la Tactique enfin c'était l'Auteur lui-même.

Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philoſophe, ami du monde entier,
Dans ſon cœur attendri ſe ſent pour mon métier ;
Il n'eſt pas fort humain ; mais il eſt néceſſaire.
L'homme eſt né bien méchant : Caïn tua ſon frere ;
Et nos freres les Huns, les Francs, les Viſigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auraient point déſolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux ſu la Tactique Romaine.
Guerrier né d'un Guerrier, je profeſſe aujourd'hui
L'art de garder ſon bien, non de voler autrui.
Hé quoi ! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre ?
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moiſſons, vos granges, vos châteaux ?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il eſt, n'en doutez point, des guerres légitimes,
Et tous les grands exploits ne ſont pas de grands crimes.

Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois :
Il ſoutenait le droit de ſa naiſſance auguſte ;
La Ligue était coupable, Henri quatre était juſte.
Mais, ſans plus retracer les faits de ce bon Roi,
Ne vous ſouvient-il plus du jour de Fontenoi ?
Quand la colonne Anglaiſe, avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée ?
Trop fortuné badaud, dans les murs de Paris,
Vous faiſiez, en riant, la guerre aux beaux-eſprits ;
De la douce Gauſſin le centieme idolâtre,
Vous alliez la lorgner ſur les bancs du Théatre,
Et vous jugiez en paix les talens des Acteurs.
Hélas! qu'auriez-vous fait, vous & tous les Auteurs,
Qu'aurait fait tout Paris, ſi Louis en perſonne
N'eût paſſé ce matin ſur le pont de Calonne ?
Et ſi tant de Céſars, à quatre ſous par jour,
N'euſſent bravé l'Anglais qui partit ſans retour ?
Vous ſavez quel Mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire.
Ce fut au prix du ſang du généreux Grammont,
Et du ſage Luttaux, & du jeune Craon,
Que de vos beaux-eſprits les bruyantes cohues
Compoſaient les chanſons qui couraient dans les rues,
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope, & l'Orphelin.
Souffrez donc, s'il vous plaît, qu'on prenne la défenſe
D'un Art qui fit long-temps le bonheur de la France,

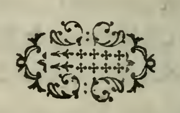
Et qui des citoyens assure le repos.

Monsieur Guibert se tut après ce long propos ;
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire ;
Je conçus que la Guerre est le premier des Arts ;
Et que le Peintre heureux des Bourbons, des Bayards ;
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'Art dont il est maître.
Mais, je l'avouerai, je vous formai des souhaits
Pour que cet Art si beau ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fît régner sur la terre
L'impraticable paix de l'Abbé de Saint-Pierre.

Madame votre sœur m'avait flatté que j'aurais l'honneur de voir chez moi Monsieur votre Neveu ; mes espérances ont été trompées ; j'en suis encore plus fâché que de ma triste aventure avec Madame d'Arnay & son amie.

Adieu, mon illustre Confrere, portez-vous mieux que moi, & vivez encore plus longtemps.

Signé le Vieux Malade, VOLTAIRE.



RÉPONSE.

RÉPONSE.

4 *Décembre* 1773.

MON divin ami, je reconnois dans l'Auteur de la Tactique le bienfaicteur de tous ceux qui liront la vôtre. La sienne est pour les serviteurs du Roi, celle que vous m'avez envoyée est pour les serviteurs d'Apollon; il y a longtemps que j'en fais l'office en récitant vos hymnes; envoyez-m'en souvent, afin que je puisse grossir votre Bréviaire du goût, qui aura toujours pour titre : *Pars Vernalis*. Je ne puis mieux vous marquer ma reconnoissance, mon divin ami, qu'en joignant ici la Tactique de l'Amour; elle est composée par une femme charmante, que les autres femmes voudroient bien faire passer pour une bête; vous verrez la preuve du contraire, écrite par elle-même. A cette Piece, qui est de l'or sans alliage, j'ajoute une trentaine de Vers de moi; c'est le sac de sous qu'on donne dans les payemens. Je ne veux pas les multiplier par la prose. Je plains Mesdames d'Arnay & de Chanorier de n'avoir pas vu le Saint de leur pélerinage, & je ne serai plus l'oncle de mon neveu, s'il differe de rem-

plir un devoir dont je voudrois m'acquitter tous les jours de ma vie.

Je crois que vous aimez mieux l'écriture de mon Secrétaire que la mienne. J'ai perdu les yeux pour le bonheur des vôtres.

PRODIGE de tous les talens,
Homme étonnant, divin VOLTAIRE,
Ta Muſe eſt toujours au printemps;
Et bien loin d'être octogénaire,
Elle arrête la faulx du Temps.
Dans tes Vers, ou forts, ou charmans,
Je lis ton extrait baptiſtaire;
Tu n'as encore que vingt ans.
Le plus grand fléau de la terre,
Dans ton Ouvrage eſt ſéduiſant;
Ton pinceau terrible & plaiſant,
A tous les honneurs de la guerre;
Tu rends l'effroi même amuſant.
La Gaieté, cette enchantereſſe,
Que l'on ne viole jamais,
Répand ſur tout ce que tu fais
Le coloris de la jeuneſſe,
Et fuyant l'éclat des Palais,
Pour fuir un ſommeil léthargique,
Les cede à l'ennui magnifique,
Qui les fait bâiller à grands frais:
On la bannit quand on l'appelle;
La liberté fait ſes atours,
Les plaiſirs pompeux ſont toujours -

Des Lettres de cachet pour elle.
Emprunte ſes heureux ſecours,
Qu'elle prolonge & qu'elle épure
De tes ans le paiſible cours;
Quand tu prends ſoin de ſa parure,
Qu'elle prenne ſoin de tes jours.

VI. LETTRE.

AU MÊME.

20 *Auguſte* 1774, *à Ferney.*

MON cher Prélat, avez-vous lu la Lettre d'un Théologien à l'Abbé Sabbotier, qui fait, dit-on, un très-grand bruit dans Paris ? Je l'ai lue, & j'ai vu avec douleur, que l'Auteur, ou les Auteurs, vous rendent bien peu de juſtice. On y dit, page 35, que vous ne vous êtes fait connaître que par des bouffonneries ordurieres : cela eſt faux ; vous avec écrit des choſes galantes avec beaucoup d'agrément, mais jamais d'obſcènes.

L'Auteur a très-bien fait, à mon gré, de tomber ſur un vil impoſteur tel que l'Abbé Sabbotier ; mais il a très-mal fait d'inſulter des hommes qui méritent autant de conſidération que vous ; il a beaucoup plus mal fait

de parler du Clergé avec tant d'indécence & de fureur; il a encore plus mal fait d'oser dire qu'en France, page 82, les Rois tiennent leur autorité du Peuple; on lui répondra que le Roi tient sa couronne de soixante & cinq Rois ses ancêtres.

Il y a dans cette brochure des plaisanteries qui ont réussi, & sur la fin une violence qu'on appelle de l'éloquence : mais il y a une folie atroce à insulter cruellement tout le Clergé de France, à propos d'un Abbé Sabbotier. L'Auteur prend ma défense; j'aimerois mieux être outragé, que d'être ainsi défendu : je suis très-affligé qu'on ait fait un tel Ouvrage. L'Abbé Sabbotier, au sortir des cachots de Strasbourg, méritoit les Galeres; ceux qui sont assez insensés pour rendre l'Eglise de France responsable des sottises de Sabbotier, méritent les petites maisons. Voilà ma façon de penser; elle est aussi inébranlable que mon amitié pour vous.

Adieu, mon très-cher Confrere; les horreurs de la Littérature empoisonnent la fin de ma vie.

VOLTAIRE.



RÉPONSE.

MON divin ami, je l'ai lue cette Lettre d'un Théologien ; elle eſt d'un homme d'eſprit plein d'humeur & d'érudition, qui eſpadonne ſur tout ce qui ſe trouve ſous ſa main ; il m'a apperçu dans la mêlée, j'ai reçu une eſtafilade ; les louanges qu'il vous donne en ont été le beaume. Tantôt on me reproche d'être ordurier, tantôt on me fait la guerre, parce que les Pieces qu'on m'attribue ne ſont que des Sermons : la Lettre du Théologien n'en eſt pas un ſur la charité ; par bonheur pour lui, il l'a fait paroître dans un moment où tout Paris eſt occupé d'événemens plus importans. Les injures que ſe diſent les Gens de Lettres ne ſont guere intéreſſantes pour les vrais Citoyens & pour les hommes d'Etat. Votre Auteur, que M. d'Argental s'obſtine à ne pas vouloir me nommer, aura le chagrin d'être écraſé par l'exportation & le commerce libre des grains ; il doit être piqué de ne pas faire plus de ſenſation qu'un mauvais Opéra comique. M. de Richelieu ſoutient affirmativement que vous ſeul, mon divin ami, avez pu compoſer cette Lettre ; & lorſque, pour le

convaincre du contraire, je lui fais lecture de celles que vous m'écrivez, il prétend que ce sont des preuves de plus. Si on le jugeoit comme il vous juge, les faux billets seroient déclarés vrais. Il soutient son affaire aussi lestement qu'il vous accuse; je ne connois point d'homme plus aimable & plus extraordinaire: il soupoit avant son départ, à son retour il ne fait que dîner, dans huit jours il se remettra au souper; tout lui réussit, il commande à la Nature. Nous ne sommes jamais d'accord quand il vous dénonce; ce n'est pas qu'il en soit persuadé, c'est que cela le divertit: il ne cesse pas de me quereller & de me caresser, de me donner des ridicules & des indigestions. Je le quitte demain pour un mois; je vais en Bourgogne chez M. de S***, qui sera bientôt feu M. de S***, il n'en sera pas plus fâché que je le suis de la Lettre du Théologien. Je viens de trouver chez lui M. de Florian; il y étoit à raison de prendre une troisieme femme; j'ai vu les armées en présence: sa prétendue n'est pas trop jolie, assez cependant pour lui donner, comme on le dit fort honnêtement chez Nicolet, une charge de paresseux, parce qu'elle ne demande pas d'exercice. Ma voisine vous adore, & si vous la connoissiez, vous le lui rendriez bien; elle est parvenue à faire des

Vers charmans, à force de lire les vôtres; elle joue de la harpe beaucoup mieux que David, a la voix auſſi étendue que la le Maure ; on croit voir Vénus, qui a pris l'air noble de Bellone, pour plaire mieux à Mars. Elle eſt fille du Maréchal de L***, & femme du Comte T**, que vous avez dû voir brillant comme le ſoleil. Ayant une ſemblable amie, on doit ſe moquer de tous les Théologiens ; c'eſt le parti que je prends : & vous, mon divin ami, ne vous affligez ni pour vous ni pour moi, il ne vous arrivera aucun malheur, par conſéquent je n'eſſuierai aucun chagrin.



VII. LETTRE

AU MÊME.

A Ferney, 10 *Octobre* 1774.

JE ne ſuis abſolument content, mon cher Confrere, ni de votre derniere Lettre ſur le prétendu Théologien, ni de celle que M. le Maréchal de Richelieu m'écrit à ce ſujet.

La Lettre d'un Théologien à l'Auteur du Dictionnaire des Trois Siecles eſt plus répandue que vous ne penſez; on en a fait une nouvelle édition; tous les Journaux en parlent, excepté la Gazette de Paris. Je vous envoie l'extrait qui s'en trouve dans la Gazette Univerſelle de Littérature qui ſe fait aux Deux Ponts, & qui a un grand cours dans toute l'Europe. Cet extrait eſt le N°. 78 de cette année.

Vous ne devez pas douter qu'un Ouvrage dans lequel on parle ſi hardiment de tant d'hommes en place, & où il eſt queſtion de tant de Gens de Lettres connus, ne ſoit très-recherché au milieu même des cabales & des intrigues qui diviſent la France ſur des objets plus conſidérables. L'Auteur a tort de daigner

raiſonner & plaiſanter avec un c..... auſſi mépriſable que l'Abbé Sabbotier. Mais enfin il parle de preſque tous les hommes de ce ſiecle qui ont de la réputation; de M. d'Alembert, de l'Abbé de Chaulieu, de Pope, de vous, de cent perſonnes qui ſont ſous les yeux du Public; vous devez ſentir qu'il doit être lu.

Puiſque vous ſavez qu'il eſt de M. l'Abbé du Vernet, ami de pluſieurs Académiciens, vous pouvez ſavoir auſſi que le même Abbé du Vernet donne tous les mois dans le Journal Encyclopédique un Mémoire contre l'infame Auteur des Trois Siecles. Mais auſſi vous avez trop de raiſon, trop d'eſprit & trop d'équité, pour ne pas ſentir qu'il eſt impoſſible que j'aye la moindre part à cet Ouvrage. Il faudrait que je fuſſe un monſtre & un fat, pour dire du mal de vous, & pour célébrer mes louanges.

Il y a, à la fin de cet Ouvrage, une ſatire ſanglante de tout le Clergé, que je trouve très-condamnable. Il ne faut jamais outrager un Corps, & ſur-tout le premier du Royaume. On peut s'élever contre des abus, mais on doit toujours reſpecter le premier Ordre de l'État.

Je ne puis me plaindre de ce que M. l'Abbé du Vernet a dit de moi; je ne puis condamner ce qu'il dit de Monſieur d'Alembert; mais

je désapprouve hautemenr ce qu'il dit de vous, non-seulement parce que je vous suis attaché depuis quarante ans, mais parce qu'il est faux que vous ayez jamais écrit les ordures qu'on vous reproche. Je suis votre ami, je le suis de M. d'Alembert, & vous me devez la même justice que je vous rends.

Si on m'avait consulté, cet Ouvrage aurait été plus circonspect, & n'aurait point compromis des personnes que j'honore. Il y a quelques anecdotes très-fausses, que j'aurais relevées. C'est une cruauté insupportable de m'avoir soupçonné un moment d'avoir part à cette brochure, & vous ne sauriez croire à quel point j'ai été affligé que vous ayez pu hésiter sur mes sentimens pour vous, que j'ai manifestés dans toutes les occasions de ma vie. Je n'ai jamais succombé sous mes ennemis, & je n'ai jamais manqué à mes amis.

J'adresse ma Lettre à M. le P***, à sa Terre de S**, où l'on dit que vous êtes pour quelques jours. J'espere qu'il voudra bien vous la faire tenir à Paris, si vous y êtes déjà retourné.

Comptez sur mon cœur, qui n'est point desséché par la vieillesse comme mon esprit.

VOLTAIRE.

RÉPONSE.

27 *Octobre* 1774.

Votre Lettre, mon divin ami, m'eſt parvenue avant-hier 25, & deux heures auparavant on m'avoit parlé à l'Académie de la Lettre d'un Théologien; on m'avoit appris ſon exiſtence, parce qu'étant aſſez heureux pour vivre toujours à la campagne avec de vrais amis, j'ignore les débats honteux des Gens de Lettres qui perdent leur réputation, & qui devroient conſerver celle des autres. Je n'avois donc pas lu la Lettre en queſtion, & je ne l'ai pas lue encore. On m'avoit aſſuré que j'y étois fort maltraité, & de plus on m'avoit affirmé que vous en étiez l'Auteur. J'ai répondu que très-certainement le fait étoit faux; que depuis quarante ans au moins une amitié invariable étoit établie entre vous & moi; que jamais le moindre nuage ne l'avoit obſcurcie un moment; que vous étiez trop honnête pour tirer ſur vos troupes; que j'y étois officier déterminé depuis que je ſavois lire & penſer, & que vous ne me donneriez pas pour brevet de retraite une ſatire aviliſſante contre moi. Je ſuis un homme très-médiocre dans la République des

Lettres ; mais je ſuis adorateur des talens ſublimes, c'eſt-à-dire, le vôtre. Si je ne me ſuis pas illuſtré dans le peu d'Ouvrages que j'ai eu tort de faire, je crois du moins ne m'y être pas déshonoré. J'ai lu celui de l'Abbé Sabbotier, & je vous avoue que j'ai été auſſi peu flatté des louanges qu'on m'y donne, que je ſuis peu ému de la mortification qu'on tente vainement de me faire eſſuyer. Je n'ai de ma vie vu l'Abbé Sabbotier ; ſelon toutes les apparences je ne verrai pas davantage le Théologien, qui n'eſt pas mon ami. Je vous jure que je ne veux aucun bien à celui qui m'a loué, ni aucun mal à celui qui m'a déprimé ; j'ai, ſur cet article, la ſenſibilité la plus apatique. Mon divin Ami, on mérite les injures, ou on ne les mérite pas : ſi on les mérite, il faut les ſouffrir ſans ſe plaindre ; ſi elles ſont exagérées, le temps les détruit, on vous rend plus qu'on n'a voulu vous ôter. Aimez-moi toujours, écrivez-moi plus ſouvent ; paſſez votre vie à planer ſur l'Univers, laiſſez tomber quelques regards vers moi ; un ſeul ſuffira pour me nettoyer des éclabouſſures du Théologien.



A M. DE VOLTAIRE,

SUR SA TRAGÉDIE DE LA TOLÉRANCE.

DE vos Vers l'éloquence aiſée,
En conſolant l'eſprit humain,
Dans nos cœurs porte un jour ſerein,
Ainſi que la douce roſée
Pénetre les fleurs du matin.
Vous déteſtez la violence
D'un Prédicateur que l'on craint;
L'homme eſt né pour la Tolérance,
On l'éclaire dès qu'on le plaint.
Quand même une erreur prend naiſſance;
Du premier feu l'eſprit atteint
S'allume par la réſiſtance;
N'obſervez pas ſon exiſtence;
En la tolérant on l'éteint.
Quand des gazettes Janſéniſtes
Les Journaliſtes aſſommans
Sont les diffus Apologiſtes
De leurs Saints, morts ſans ſacremens;
L'ennui que leurs feuilles produiſent
Me fait dire en très-bon Chrétien:
On les tolere, & l'on fait bien;
C'eſt pour punir ceux qui les liſent.
Mais ſur les Ouvrages de goût
La Tolérance eſt condamnable;

Je vois que l'on tolere tout,
Et que tout devient exécrable.
Nos Pieces ſont ſans action ;
Nos Opéra ſont ſans vocale,
Et leurs ſcènes, ſans paſſion,
N'ont que leur langueur pour ſcandale.
On tolere des Vers nouveaux,
Au deſſous de ceux de la Foſſe ;
Des Chanteurs dont la voix eſt fauſſe,
Et de beaux parleurs penſant faux.
On tolere de froids copiſtes,
On tolere de vains ſophiſtes,
On tolere des ſots titrés,
Les grands fripons ſont tolérés,
Et moi, dont les jours miſérables,
Que les ans viennent délabrer,
Se paſſent à voir tolérer
Tant de choſes intolérables ;
Je reviens près de mon foyer,
Et m'écrie, en frondant l'engeance
Qui vient de me tant ennuyer :
Que de maux fait la Tolérance !



ÉPITRE SUR L'AMITIÉ, A MADAME DE POMPADOUR.

UN Philosophe vrai, par conséquent sensible,
Voulut trouver le lieu qu'habitoit l'Amitié.
(Chercher un pays oublié,
C'est entreprendre un voyage pénible.)
Il visita d'abord tous les cloîtres sacrés,
Où, dans un même esprit, des mortels retirés,
Devroient goûter entr'eux, sans trouble & sans ivresse,
Le calme du bonheur donné par la sagesse.
Il y trouva l'orgueil sous un habit poudreux,
Cabalant, fomentant, tramant, formant des haines;
Le repentir ajoute aux entraves des vœux,
On n'y sait porter que des chaînes,
On n'y sait point serrer des nœuds.
Quittant avec mépris ces retraites trompeuses,
Il jugea que le monde offriroit à ses yeux
Des découvertes plus heureuses.
Il vit que le grand art de la duplicité,
Exposant les défauts sous des traits plus aimables;
Ne laissant dans les cœurs que la satiété,
Rend les hommes plus doux, sans les rendre estimables;

Il cherchoit l'Amitié, ſans la trouver jamais :
Les Auteurs en vantoient la douceur infinie,
Les plus belles couleurs compoſoient leurs portraits,
A chaque page ils en citoient des traits ;
Ce n'étoit pas, je crois, l'hiſtoire de leur vie.
De l'Amitié ſacrée on affecte le ton ;
Mais par les actions ſes regles ſont proſcrites ;
Souvent on la trahit en atteſtant ſon nom ;
C'eſt l'Amitié qui fit les premiers hypocrites.
Plaignant l'humanité, connoiſſant ſes travers,
Y rencontrant toujours l'artifice & la feinte,
Il alloit pénétrer dans un autre Univers ;
Lorſque la Renommée, en traverſant les airs,
Ranime, par ces mots, ſon eſpérance éteinte :
» Pour trouver l'Amitié ne paſſe point les mers,
» Elle habite un pays où regne la ſoupleſſe ;
» Elle a, par ſa candeur, l'art de le réformer ;
» Son unique ſyſtême eſt de ſe faire aimer :
» On éclaire les cœurs lorſqu'on les intéreſſe.
» Son caractere eſt ſimple & ſans détour,
» Elle aime la retraite & n'eſt jamais ſauvage ;
» Diſciple de Minerve, avec l'air de l'Amour,
» Elle ſait allier, par un rare aſſemblage,
» Les attraits de Vénus & l'ame d'un vrai Sage «.
C'étoit articuler le nom de Pampadour ;
Auſſi le Philoſophe alla droit à la Cour,
Bien certain d'y trouver l'objet de ſon voyage.



LA

LA BONNE OPINION,

FABLE.

LE Souverain des Dieux, aux premiers ans du monde,
Pour rendre les mortels fortunés & contens,
Produisit d'une main féconde
Et les vertus & les talens.
Pour les avoir, chacun court ou se presse.
Le Savoir, le Bon Sens, l'Esprit & la Finesse,
Des premiers arrivés furent bientôt la part;
Tous les autres humains vinrent un peu plus tard;
Il ne restoit plus rien; mais, pour les satifaire,
Jupiter leur donna la Bonne Opinion;
Tous se crurent parfaits, tous crurent savoir plaire;
Cette heureuse présomption
Les dédommagea du contraire.

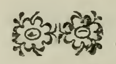


LE VER LUISANT,

FABLE.

UN Ver luiſant, dans le fond d'un jardin,
Jetoit une foible lumiere,
Il éclairoit pourtant toute une fourmilliere,
Qui l'admiroit comme un être divin :
Enorgueilli de voir qu'on l'idolâtre,
Il veut briller ſur un plus grand théatre.
Bientôt, traverſant le jardin,
Guidé par ſon audace vaine,
Dans le ſallon voiſin
A grand peine il ſe traîne ;
Là des luſtres brillans, ſuſpendus aux lambris,
Offuſquent ſes yeux éblouis.
Il ſe remet pourtant, oſe lever la crête ;
Mais c'eſt là que ſa mort s'apprête :
Du phoſphore rampant l'éclat a diſparu,
En vain il dreſſe & la queue & la tête,
L'inſecte eſt écraſé ſans même être apperçu.

Que de gens d'un mérite mince,
Vantés, prônés dans leur pays,
Quittent tous les jours leur Province
Pour eſſuyer même ſort à Paris !



ÉGINE, *séduite par* JUPITER *changé en pluie de feu*,

CANTATE.

ÆGINE se vantoit d'échapper à l'Amour.
Des sermens si légers rendent souvent parjure.
Jupiter résolu de venger cette injure,
Pour punir son orgueil abandonna sa Cour.
Aimez, lui dit ce Dieu, sortez en ce beau jour
D'une indifférence profonde,
Commandez dans les cieux, sur la terre & sur l'onde,
Partagez mes suprêmes droits;
Il est plus doux d'obéir à vos loix,
Que d'en pouvoir donner au Monde.



Aimez pour lancer le tonnerre;
Recevez l'immortalité;
Dans les cieux comme sur la terre
Tout est soumis à la Beauté.
L'Amour vous offre son hommage;
Quel cœur pourroit vous résister?
Mais à quoi sert cet avantage,
Si vous n'en savez profiter?
Aimez pour lancer, &c.



Non, non, pour me toucher vos paroles sont vaines;
Je crains trop le danger

De m'engager
Dans de cruelles chaînes :
Un destin plus heureux fait mes plus grands désirs
L'Amour ne donne que des peines ;
La Liberté, de vrais plaisirs.



Eh bien, dit Jupiter, je fuis votre colere,
J'abandonne ces lieux, je crains votre courroux ;
Je crains moins le malheur de m'éloigner de vous,
Que le danger de vous déplaire.
Egine par ces mots confirma sa fierté :
Cruel Amour, fuis ce bois écarté ;
Si mes attraits assurent ta victoire,
Je ne veux pas que ma tranquillité
Soit immolée à l'éclat de ta gloire.



Fils de Vénus, je crains ton esclavage,
Tu veux en vain ravir ma liberté :
C'est avilir le prix de la Beauté,
Que de t'en adresser l'hommage.
Cruel Amour, &c.



Un instant triompha de son cœur orgueilleux ;
Des torrens de feux
Roulent des montagnes,
Les vastes campagnes
Brûlent à ses yeux ;
Le feu du tonnerre
Consume les mers,

Dévore la terre,
Et tombe aux enfers.

❀

Que vois-je, dit Egine ? ô ſpectacle funeſte !
Grand Dieu ! lance ſur moi la vengeance céleſte.
Connoiſſez votre Amant, je viens remplir vos
vœux ;
L'Amour, pour vous toucher, me transformoit en
flamme,
Et j'ai fait paſſer dans votre ame
Le feu qui brille dans vos yeux.
Voyez l'éclat qui m'environne,
Ma voix fait trembler l'Univers ;
Pluton, dans les enfers,
Reconnoît le pouvoir que le Deſtin me donne.
Si l'onde mugit,
Je commande, & les flots s'abaiſſent,
Les orages ceſſent ;
Je veux, & tout m'obéit.
L'éclat de ma vengeance
Renverſe les Palais & détruit les humains ;
Mais vos yeux ont plus de puiſſance
Que je n'en reçois des Deſtins.

❀

Egine ſent ſon trouble, elle en a plus de charmes ;
Jupiter déſarma ſon injuſte rigueur :
Qu'il eſt doux de rendre les armes,
Quand la Gloire & l'Amour nous offrent un vain-
queur !

Qu'Amour vienne nous enflammer,
Aimons ſon feu, loin de le craindre;
Songeons ſans ceſſe à l'allumer,
Le temps ſaura trop tôt l'éteindre.

A MADEMOISELLE ***.

Pour avoir l'art de compoſer des Vers,
Pour s'exercer en ce genre d'eſcrime,
Il faut être certain de deux talens divers,
De la penſée & de la rime:
Fourniſſez-moi la derniere des deux;
Je ſais où de l'eſprit les graces ſont placées,
Car chacun lit ce titre imprimé dans vos yeux:
Dictionnaire de penſées.



A MADAME

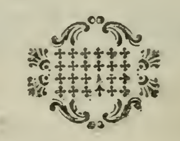
DE SAINT-FARGEAU.

Vous le voulez, je vous en fais l'aveu,
Mes jours s'engourdiſſoient au ſein de l'indolence;
Je mangeois, je dormois, j'ignorois ſi l'on penſe;
Aux neufs Sœurs j'avois dit un éternel adieu,
Lorſqu'une voix enchantereſſe
Vint me parler la Langue du Permeſſe.
Je ne me trompe point, ah! c'eſt vous, Dieu des Vers,
M'écriai-je auſſi-tôt; j'abjure la pareſſe,
Mon eſprit ſe réveille, & veut rompre ſes fers;
Cet eſprit fut toujours l'apanage de l'homme.
Mon ſaint état pourra s'en offenſer;
Mais j'enverrois plutôt à Rome
Pour demander un permis de penſer.
Oui, mais, me dit ma conſcience,
On te tend des piéges ſecrets:
Penſer n'eſt pas ce qui m'offenſe,
C'eſt du ſentiment ſeul que je crains les attraits.
Examine les vers qui cauſent ton ivreſſe,
Par le divin Phébus je doute qu'ils ſoient faits;
Ce Dieu ſait peindre avec fineſſe;
Mais lui connoiſſois-tu tant de délicateſſe?
Il n'a jamais ſi bien mis dans ſon jour
Le ſentiment de la tendreſſe:
Prends garde, mon ami, de répondre à l'Amour.

A MADEMOISELLE ELIE,

Qui me vouloit faire ſon Chapelain.

JE fais une Chapelle, & je te la dédie ;
On n'y craindra d'erreur que l'infidélité ;
Mais ſur l'Autel ton portrait incruſté,
Etouffera cette héréſie.
Le Chapelain, rempli de ta divinité,
Reſſentira de plus grands troubles
Que ceux que tourmentoit l'Oracle de Phébus :
Tous les jours ſeront fêtes doubles,
Et les déſirs feront le plan des Orémus ;
C'eſt dans tes yeux qu'on lira ſon Roſaire,
Les Amours répondront en chœur ;
La relique ſera ton cœur,
Le mien ſera le reliquaire.



A MADAME DE***,

Sur la Mort de ſon Mari.

AUTREFOIS deux flambeaux brilloient dans votre
Cour ;
C'étoient celui d'Hymen & celui de l'Amour ;
Un Prêtre alluma l'un, vos yeux font brûler l'autre.
L'Hymen voyant qu'auprès du vôtre
Le ſien rendoit une pâle lueur,
A vos tendres regards a caché ſa lumiere ;
Le flambeau de l'Amour en a pris plus d'ardeur.
Suivez celui qui vous éclaire.

A LA MÊME,

Sur l'Art d'aimer d'Ovide, & ſur le Remede.

C'EST vainement qu'inſtruit dans le tendre myſtere,
Ovide, des Amans & le maître & l'appui,
Nous traça dans ſes Vers l'art d'aimer & de plaire ;
Votre eſprit & vos yeux l'enſeignent mieux que lui :
En vain il a produit, d'une plume fertile,
L'art de guérir un cœur qui s'eſt laiſſé charmer ;
Tout ce qu'on voit en vous rend l'ouvrage inutile,
On ne pourra jamais ceſſer de vous aimer.

A MONSIEUR
LE MARÉCHAL DE SOUBISE,

Pour lui demander la permiſſion de chaſſer.

Prince, dont les vertus embelliront l'Hiſtoire,
Modele de prudence, exemple de valeur,
Qui ſervez l'Etat pour ſa gloire,
Vos amis pour votre bonheur;
Un pauvre petit Prêtre, étouffant & débile,
Ne craint point de trouver en vous un cœur trop dur.
Cherchant contre mon aſthme un rempart, un aſile,
J'ai cru trouver à Belleville
Un air moins épais & plus pur.
Le remede ſeroit, dit-on, plus efficace,
Si vous me permettiez quelques heures de chaſſe.
Quand la foudre des Dieux, confiée en vos mains,
Va porter ſur vos pas la terreur la plus grande,
Pour moi chétif, je ne demande
Qu'à faire feu ſur des lapins.
Si j'obtiens cette grace, ô Prince débonnaire!
Je formerai les vœux les plus ardens,
Pour que l'Amour, ou Madame ſa mere,
Marquent vos jours par des traits éclatans,
Et vous faſſent chaſſer encore cinquante ans
Sur les réſerves de Cythere.



ORIGINE DU MAL DE TÊTE,

A MADEMOISELLE DE MOY.

Vous cherchez le ſujet de votre mal de tête,
Je vais vous éclaircir ſur cette queſtion.
D'aimables logemens l'Amour toujours en quête,
Choiſit votre cerveau pour habitation;
La Sageſſe auſſi-tôt fit face,
Et dit qu'elle occupoit un terrein ſi charmant.
On s'anime; l'Amour ordonne qu'on la chaſſe;
Mais il ordonne vainement:
On peut diſputer vivement,
Quand c'eſt pour emporter une ſi bonne place.
Jeune de Moy, c'eſt-là, n'en doutez point,
L'origine du mal où vous êtes plongée;
Souvent par l'Amour ſeul la tête eſt dérangée,
Elle l'eſt encor plus quand la raiſon s'y joint.
Il falloit cependant un arbitre équitable,
Pour mettre fin à ces débats.
L'eſprit ſeul en étoit capable,
C'eſt lui qui regle les Etats;
Sans ſon air animé, la beauté ne plaît pas,
Tout ce qu'il inſpire eſt aimable;
Sa vivacité rend la laideur ſupportable,
Et lui tient toujours lieu d'appas.
Pour juger ſainement, l'eſprit eſt un grand titre;
Il fut, d'un plein accord, établi pour arbitre,

Il plaça l'Amour dans vos yeux ,
On y vit éclater ſes charmes & ſes feux ;
Au fond de votre cœur il logea la Sageſſe ,
Elle guida vos ſentimens ſecrets ;
A vos côtés vous la tenez ſans ceſſe ,
Et vous ne l'inſpirez jamais.
C'eſt ainſi que l'eſprit employa ſa fineſſe
A rendre la Sageſſe & l'Amour ſatisfaits ,
Et, comme un Juge plein d'adreſſe,
Il prit pour lui le lieu qui cauſa le procès.

A MADEMOISELLE ***,

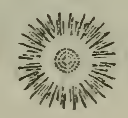
En lui envoyant un exemplaire de la COQUETTE FIXÉE.

DES ſuccès du Public peut-on être flatté ,
Si l'on ne plaît à ſa Maîtreſſe ?
Lorſqu'on n'a que de la tendreſſe ,
On n'a jamais de vanité.
Se voir louer de tous , a de quoi ſatisfaire ;
Mais louer ce qu'on aime , eſt mille fois plus doux :
A qui puis-je chercher à plaire ,
Si je ne puis aimer que vous ?



VERS
DE M. DESMAHIS
A M. L'ABBÉ
DE VOISENON.

AUTEUR de tant d'heureux Ecrits,
Solide en vers, frivole en profe,
Vous, le plus gai des beaux-efprits,
Vous qui, comparable à la rofe
Pour la beauté du coloris,
En avez auffi les épines,
Et chez qui les Graces badines
Accompagnent toujours Cypris;
Vous, qui d'un cloître de Chanoines
Avez fui le loifir facré,
Que faites-vous avec des Moines
Dans l'air épais d'un Prieuré.



RÉPONSE

A M. DESMAHIS.

AMI, dans vos rimes badines,
Qui vous a pu déterminer
A m'attribuer des épines ?
C'eſt en avoir que d'en donner.
Votre Muſe eſt un chat qui flatte,
Et quand la gaîté de ſes tours
Sait nous attirer ſous ſa patte,
La griffe perce le velours.
Mais ce n'eſt qu'un pur badinage
Entre deux amis comme nous ;
Ce ſont des éclairs ſans orage,
Qui n'annoncent qu'un temps plus doux.



A MADAME
LA COMTESSE DE L. M,
Le jour de sa Fête.

L'Amour, ce Dieu qui cherche à triompher des cœurs,
Venoit d'envelopper un trait avec ses fleurs :
Va les offrir, dit-il, à ta Déesse,
Elle y sera trompée. Aussi-tôt, plein d'ivresse,
Je prends ce don, j'y crois mon bonheur attaché :
Mais, hélas ! j'ai donné dans un piége funeste,
Le trait a disparu, le bouquet seul me reste ;
Ne devinez-vous pas où le trait s'est caché ?

A LA MÊME,
Sur ce qu'elle ne voyoit personne pendant la Semaine Sainte.

Deux bons Dévots, dans leurs têtes cherchant
Quelque moyen louable, honnête,
Qui pût plaire au Seigneur dans un grand jour de fête,
S'écrierent un jour : Faisons jeûner nos gens.
Vous les imitez trop, Madame la Comtesse,
Mortifiez-vous bien, vivez dans la tristesse ;
Mais votre pénitence & la mienne sont deux,
Et vous prenez l'une pour l'autre.
Quand vous vous cachez à mes yeux,
C'est-là ma pénitence, & point du tout la vôtre.

PLACET
A MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLÉANS,

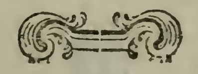
Pour obtenir la permiſſion de laiſſer paſſer le tuyau d'un poêle du côté du jardin du Palais Royal.

HEUREUX qui peut avoir un petit trou chez ſoi,
Pour corriger du froid la maligne influence!
Poſſeſſeur d'un tuyau, j'avois quelque eſpérance
D'avoir tout comme un autre un petit trou pour moi:
Et même afin qu'il fût plus à ma convenance,
J'en voulois faire un tout exprès.
Mais certain Montament s'oppoſe à mes projets,
En aſſurant qu'il eſt aſſez de trous en France,
Sans en demander un donnant ſur un Palais.
Par cet arrêt fatal, l'hiver & la froidure,
De mes jours grelotans vont raccourcir le fil;
Et c'eſt en vérité grêler ſur le perſil,
Que de grêler ſur ma figure.
O Prince bienfaiſant! agréez & ſouffrez
Qu'un pauvre petit trou me faſſe enfin renaître,
J'invoquerai l'Amour pour qu'il vous rende maître
De tous ceux que vous déſirez.



A MONSIEUR DE VALLIERS.

Vous, favori du Dieu qu'on adore à Cythere,
Qui pour avoir les trous dont vous avez besoin,
Ne présentez des placets qu'au Mystere;
Vous prouvez que votre art s'étend encor plus loin.
Du Mont sacré vous dissipez les glaces;
Mais vous allez moins en ce lieu
Par dévotion pour le Dieu,
Que pour y caresser les Graces.
Distinguez-vous toujours dans cet emploi charmant;
Que cependant l'amitié vous occupe;
Amoureux par tempérament,
Soyez ami par sentiment,
Vous deviendrez heureux sans être dupe.
J'achete cher le droit de vous faire un sermon:
Condamné par mes maux à suivre la raison,
Je vois sans être ému les Nymphes les plus belles.
Vous, à qui la santé tient lieu de passion,
Vous feriez honneur même aux neuf vieilles Pucelles;
Mais j'ai grand tort de leur donner ce nom,
Puisque vous vivez avec elles.



A MADAME
DE POMPADOUR.

LES Anciens, qu'on cite pour exemple,
Etabliſſoient des Prêtres en tout lieu,
Trop aiſément multiplioient les Temples ;
Pour un ſeul attribut chez eux on étoit Dieu :
Sans que le ſiecle leur reſſemble,
Nous rendons aux talens un hommage réel ;
Mais grace à Pompadour, qui les unit enſemble,
On n'a beſoin que d'un Autel.

VERS
Pour mettre au bas du Portrait de Madame de Pompadour.

L'ÉCLAT de ſes attraits n'eſt point ce qui la flatte ;
Philoſophe & ſenſible au milieu de la Cour,
Elle étonne l'Envie, en expoſant au jour
Les graces de Vénus & l'ame de Socrate.



ENVOI
A MADAME DE M**,

Qui, étant à ſouper avec l'Auteur, l'obligea d'aller ſe coucher à onze heures.

EN vain l'on me contraint de regagner mon lit;
Si j'obéis ce n'eſt que pour la forme;
Du régime aujourd'hui je perdrai tout le fruit.
Comment veut-on que je m'endorme?
Lorſqu'on connoît M**, on y penſe, on ſe dit
Qu'on a vu les Talens, les Graces & l'Eſprit;
Et malgré les Docteurs qui prêchent la réforme,
On a fait des fonds pour ſa nuit.

BOUQUET

Pour le jour de SAINT JACQUES.

LE Patron de toutes les Filles,
C'eſt le Saint Jacques des Bourdons;
Le Patron de tous les Garçons,
C'eſt le Saint Jacques des Coquilles.
Nous pouvons tous les deux nous donner un bouquet,
Coquilles & Bourdons exigent que l'on troque;
Cet échange affermit l'amitié réciproque,
Et cela vaut mieux qu'un œillet.

IMPROMPTU,

Soupant chez Monſeigneur le Duc d'ORLÉANS, qui empêchoit l'Auteur de manger, à cauſe de ſa ſanté.

AUTREFOIS l'on faiſoit très-bonne chere aux Cieux ;
Mais comme il faut toujours que chaque mode change,
Dans les Cieux d'aujourd'hui l'on eſt bien plus heureux,
Et l'on ſoutient pourtant que jamais on n'y mange.
De ces deux bonheurs-là l'exemple eſt ſous nos yeux,
Et par malheur je ſuis l'objet de ce mélange ;
J'ai l'honneur d'aſſiſter à la table des Dieux,
Et je fais diette comme un Ange.

VERS

Au nom de DUCLOS, à Mademoiſelle OLIMPE, qui déſiroit une Vierge qui étoit dans ſon lit.

VOULANT changer ma Vierge contre une autre,
Je propoſe un marché qui fera mon profit ;
Je veux bien vous donner la Vierge de mon lit,
Mais donnez-moi celle du vôtre.

VERS
A MADAME***,
Le jour de ſa Fête.

ON ne doit point avoir pour Patrone une Sainte,
Lorſqu'on empêche d'être Saint ;
Suivez plutôt le Dieu dont vous êtes l'empreinte,
Dans tous vos traits les Graces l'ont dépeint ;
C'eſt votre cœur qu'il veut pour ſacrifice.
Méritez donc que l'on vous place un jour
Dans la légende de l'Amour,
Je me chargerai de l'office.

VERS

Au nom de Madame de CHANTE-MÊLE, *à Monſeigneur* DE ***, *en lui préſentant un Mémoire.*

QUE Monſeigneur me ſatisfaſſe,
Pour une penſion que je viens demander :
Peut-on refuſer une grace
A qui peut vous en accorder ?



A MADAME DE***,
AU NOM
DE MADAME DE**.

LA douce chofe que l'Amour
Quand on eft bien d'intelligence !
Oui, pour mon ame fans détour
Chaque moment eft jouiffance.
Je dis la nuit, je dis le jour,
La douce chofe que l'Amour !
Le Bonheur aux ailes dorées
Les étend fur mon cœur charmé;
Je vois mes heures colorées
Par les yeux de l'objet aimé :
Toutes les vôtres font mêlées
D'injures & de doux regards,
Et votre amour en giboulées
Sans ceffe eft dans le mois de Mars.
Imitez notre intelligence,
Faites toujours tout de moitié;
Nous fongeons à votre exiftence;
C'eft un effort de l'amitié.



A UNE DAME,

Qui disoit que les hommes étoient perfides.

IL est un mal dont on craint de guérir,
Besoin d'un cœur qui même veut le fuir,
Et qu'on outrage en le nommant foiblesse.
Hélas ! est-il plus heureux de sentir
La froide paix qu'on obtient quand il cesse ?
Belles, malgré vos plaintes contre nous,
Nous nous devons les uns aux autres,
Jeunes ou vieux, sages ou fous ;
Nos cœurs sont formés pour les vôtres
Tous nos plaisirs viennent de vous,
Vous n'en goûtez que par les nôtres.

A MADEMOISELLE DE G**.

C'EST créer, charmante jeunesse,
Que d'imaginer des plaisirs ;
L'Amour les voit naître sans cesse
Dans le vide de vos loisirs,
Et les modele avec adresse
Sur le dessin de vos désirs.
G**, vous brillez dans cet âge
Qui peut ce que peuvent les Dieux.

La gloire entre vous ſe partage,
De rien vous faites tout comme eux.
Quand vous ſerez ou laide ou ſage,
Vous perdrez ces dons précieux;
La féerie eſt dans le viſage,
Son pouvoir ſuit celui des yeux.

RÉFLEXIONS DIVERSES.

Contre les préjugés mon eſprit affermi
Ne ſe repaîtra point d'une belle chimere;
Eclat faux & trompeur, je ſuis ton ennemi,
Et je prends pour flambeau la raiſon qui m'éclaire.



Ivre d'un rang ſuperbe, acquis par la baſſeſſe,
Un Courtiſan ſe croit le ſecond des Mortels;
Mais la diſgrace vient diſſiper ſon ivreſſe,
Il tombe anéanti ſous ſes propres Autels.



Un Magiſtrat profond conſume en vain ſa vie,
Et prête à ſon Monarque un appui triomphant;
Je vois devant ſes pas l'affreuſe Calomnie
L'attaquer juſqu'aux pieds du Trône qu'il défend.



O Liberté ſi chere! ô doux nom qui m'enflamme!
Je te livre mes jours & le ſoin de mon ſort;
Je te devrai la paix, le calme de mon ame,
Et j'aurai le plaiſir d'être heureux ſans effort.

MADRIGAL

Sur les Limbes.

Les Limbes ſont un lieu ſans plaiſir, ſans douleur;
Où par l'inaction une ame appeſantie,
N'a pas, pour ſe tirer de ſa triſte inertie,
Le ſecours même du malheur.
Les Limbes, en un mot, ſont les brouillards de l'ame;
L'Amour eſt le ſoleil fait pour les diſſiper.
Que l'on doit envier le Mortel dont la flamme
Les empêche toujours de vous envelopper!

A MADAME DE***,

Qui m'apportoit une recette pour ma poitrine.

Dans les mains de l'Amour je vois la Faculté;
C'eſt lui qui ce matin profeſſe & tient les claſſes.
Eſculape devient le Dieu de la ſanté,
Quand ſes avis ſont dictés par les Graces:
Mais un malade auquel elles donnent des ſoins,
Trouve fort importun un régime trop ſage;
Senſible & tenté, l'on ménage
Son corps plus qu'on ne veut, & ſon cœur beaucoup moins.

A MADAME

LA PRINCESSE DE TALMON,

En lui donnant un Autel à la Grecque, pour brûler des parfums.

DES Divinités de la Grèce
Vous offrez les traits à nos yeux,
Vous avez leur délicatesse,
Et l'esprit mâle de leurs Dieux.
Un Autel de parfums, un cœur pur dans ses vœux,
Etoient le plus flatteur hommage;
Puisque vous êtes leur image,
Mon sentiment me porte à vous traiter comme eux.

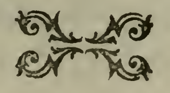


VERS

SUR LE MARIAGE

DE MADAME DE**.

A Cythere on faiſoit déjà
Les Prieres de Quarante-Heures ;
Et nos Beautés, pleurant dans de ſombres demeures,
Vous ſachant réduite *à quia* ,
Diſoient toutes *meâ culpâ.*
Attendris par leurs vœux & par leurs ſacrifices ,
Les Dieux dans tous les cœurs ont ramené l'eſpoir.
Par plus d'un Mandement vous avez fait ſavoir
Que vous alliez rentrer dans vos ſaints exercices :
Mais vous avez l'eſprit pontifical ,
Vous ſerez emporté par un excès de zele ,
Et dans le temps ſacré du cérémonial ,
Vous voudrez à chaque Chapelle
Allumer le Cierge Paſchal.



A MADAME D'EST**,

Dans un petit Divertissement. C'est l'Amour qui parle.

MARCHANT sans mon bandeau, par un heureux hasard,
J'ai trouvé ces enfans, & je vous les amene;
Cet oiseau qu'ils ont pris dans la forêt prochaine,
Sans doute est un de ceux qu'on voit à votre char.
Pour n'être pas Vénus, vous êtes trop jolie;
Je vous prends pour ma mere, & j'en juge à vos yeux;
Si vous ne l'êtes pas, elle est votre ennemie.
Je vous vois, la lumiere est un bienfait des Dieux;
Je remets en vos mains mon carquois & mes armes;
En ai-je besoin désormais?
Ce flambeau, que je tiens pour éclairer vos charmes,
Me servira mieux que mes traits.



BOUQUET
A MADAME
DE POMPADOUR.

Recevez de ma part le plus doux des bouquets,
C'eſt une table dont Aſtrée
Se ſervoit pour ſigner *bon* au bas des Placets.
Au bonheur des humains puiſqu'elle eſt conſacrée,
Elle ſera pour vous la table de la Loi ;
En faveur des talens vous en ferez uſage.
Vous imaginerez un rang pour de Belloy ;
Il eſt aiſé de créer un emploi ;
On a bien plus de peine à découvrir un Sage.
Ah ! quel moment voluptueux,
Que l'inſtant où le cœur, ſecondant le génie,
Ajoute un honnête homme au nombre des heureux !
C'eſt de l'humanité maintenir l'harmonie :
Des Petits & des Grands les bienfaits ſont les nœuds.
Mais avez-vous beſoin de ma requête ?
Le mérite paroît, & vous le protégez ;
Et le jour où vous obligez,
Eſt le vrai jour de votre fête.



A MADAME DE S***.

Près de vous, le plaiſir des yeux
Porte l'activité dans l'ame ;
Mais pour qui ne peut être heureux,
C'eſt un tourment que cette flamme.
Un pauvre époux paroît bien ſot,
Quand des deux bras il eſt manchot.
Quel ſupplice que l'impuiſſance,
Lorſqu'on a le cœur tout en feu !
Si l'on ne peut rien mettre au jeu,
On manque la réjouiſſance.
L'Amour, en m'offrant vos appas,
De mes déſirs forme des peines ;
Et me dit que pour vos étrennes
Il vous faut ce que je n'ai pas.



PLACET

SOUS LE NOM

DE MADEMOISELLE DE***,

AU ROI STANISLAS.

SIRE, il faut, s'il vous plaît, me tendre votre main:
Si j'étois orpheline, ou pauvre, ou veuve, ou laide,
Vous me la tendriez ſoudain,
Et vous viendriez à mon aide.
Je ſuis un vrai tréſor pour un Roi curieux:
L'avenir s'offre à mon art merveilleux,
Et la bonne aventure eſt ce qu'on me demande;
Je ne la dirai plus lorſque je ſerai grande,
Mais on la lira dans mes yeux.
Le plus intéreſſant pour mon ſavoir ſuprême,
Eſt le bonheur de VOTRE MAJESTÉ.
Allons, voyons, SIRE; foi de Boheme,
Je vous dirai la vérité.
Oh! oh! la choſe eſt étonnante;
En ouvrant votre main, je lis dans votre cœur;
Ah! SIRE, le beau livre, & qu'il vous fait honneur!
Mais quelle eſt cette étoile heureuſe & bienfaiſante?
Vers elle l'indigent éleve ſes regards,
Sa bénigne influence adoucit la miſere;
Favorable aux Talens, aux Vertus, aux Beaux Arts,
Elle donne la vie à tout ce qu'elle éclaire:

Qui ne la reconnoîtroit pas ?
O France ! je te nomme & ta Reine & ta mere ;
C'eſt un rayon du cœur de Stanislas.
Mais pourſuivons, voyons ce que ceci déſigne ;
Conſidérons bien cette ligne,
Obſervons-en & le cours & les traits.
Sans aucune traverſe elle paroît ſuivie ;
Qu'elle eſt longue ! vraiment, c'eſt celle des bienfaits,
Et c'eſt en même temps celle de votre vie.
Dans votre main lorſqu'on lit comme moi,
C'eſt un joli métier que celui de Bohémienne ;
Vous vivrez plus d'un ſiecle en bon pere, en bon Roi ;
Sire, voilà de bonne foi,
Votre bonne aventure, & plus encore la mienne.



A MADAME DOUBLET,

Agée de quatrevingt-douze ans.

O vous ! dont l'âge vénérable
Plane ſur les débris du temps ;
Vous, de qui l'ame inaltérable,
Dans un corps uſé par les ans,
Nourrit, par un charme admirable,
Le feu noble du ſentiment ;
DOUBLET, agréez mon hommage,
Il eſt d'un cœur toujours conſtant ;
Il n'eſt point ſoumis à l'uſage :
C'eſt un préſent qui vous eſt dû.
Ennemi né de l'artifice,
J'offre un encens à la Vertu,
Que ſouvent on prodigue au Vice :
Croyez donc que dans les ſouhaits
Qu'avec vos amis je vous fais,
Il n'entre point de flatterie.
Que ſur l'hiver de votre vie
Le Ciel répande ſes bienfaits ;
Que ſur-tout la Parque ennemie
Dirige ſes funeſtes traits
Loin de votre tête chérie,
Et mes vœux ſeront ſatisfaits.



VERS

*Pour accompagner deux cœurs noués par un nœud de diamant, ſur deux bagues données pour étrenne, par Madame la Ducheſſe de C** à Madame de P***, & à M. le Duc de C**.*

CETTE bague ſera le ſymbole fidele
De la chaîne qui ſerre & qui confond nos cœurs;
Portons tous trois l'empreinte & les traits enchanteurs
D'un lien que le temps confirme & renouvelle.
Ce don vous plaira ſûrement,
Il eſt l'emblême heureux de notre intelligence;
C'eſt un préſent de conſéquence,
Dès qu'il exprime un ſentiment.
Ma ſincere amitié, vive ſans être vaine,
Inventa ce garant de notre intimité;
Un trait de ſympathie & de conformité,
Pour un cœur tendre eſt une étrenne.



ENVOI

De M. le Duc de Richelieu *à Madame d'*Egmond *sa fille, en lui donnant un Autel de l'Amour.*

Le Dieu de cet Autel, Sacrificateur doux,
Désiroit, espéroit sacrifier pour vous.
Ce n'est point cet Amour qui cause le délire :
C'est le Médecin de l'esprit ;
Et son flambeau, que la raison fait luire,
Eclaire ce qu'il attendrit.
Il se tenoit déjà tout prêt pour vous conduire ;
Cessez de lui tenir rigueur,
Le vertige du jour a trop su vous séduire ;
Une tête enivrée est contraire au bonheur.
Voyez, si vous voulez m'en croire,
Dans ces grands sentimens, qui ne sont point l'honneur,
Le gigantesque de la gloire ;
Leur existence est aux dépens du cœur.
A l'esprit de parti préférez l'esprit juste.
De vos extravagans l'essaim vous frondera,
La cabale en fureur brisera votre buste ;
C'est l'amour paternel qui le rétablira.



ÉTRENNE

*De M. le Duc de G** à Madame la Duchesse de C***, en lui donnant un petit réchaud pour brûler des pastilles.*

J'ai trouvé ce réchaud sur l'Autel de Cythere,
Il brûloit les parfums offerts à la Beauté;
Dès qu'il servoit à la Divinité,
Il devient votre nécessaire.
Yeux perçans, cœur sensible, ame tendre, esprit chaud,
Pour l'aliment du feu composent la recette.
Sur cet article-là vous avez ce qu'il faut,
Votre provision est faite :
Mais d'ailleurs votre époux n'est jamais en défaut;
Et l'Amour lui donna la science secrete
D'entretenir toujours votre petit réchaud.



ÉPITRE FAMILIERE

Que M. le Duc de la VALIERE vouloit envoyer, comme de lui, à Madame de POMPADOUR, en lui adreſſant les Vers que j'avois faits ſur l'Amitié.

JE voulois compoſer des Vers ſur l'amitié ;
Former un tel projet, c'eſt vous rendre un hommage.
Mon Abbé le ſachant, m'a flatté, m'a prié,
Pour lui céder l'honneur d'avoir part à l'Ouvrage.
J'ai conſenti qu'il fournît ſa moitié.
Mon homme, voulant être au fait de la matiere,
Mais ſans paroître avoir aucun deſſein marqué,
M'a fait des queſtions ſur votre caractere.
Tout auſſi-tôt je me ſuis embarqué.
Il prévoyoit mon éloquence,
Il ſait que je n'ai point d'entretien auſſi doux,
Et j'ai cru qu'il vouloit, en me parlant de vous,
Me marquer ſa reconnoiſſance.
Mais le traître abuſoit de ma trop bonne foi ;
Il ſait à ſon état tenir par quelque choſe.
Monſieur l'Abbé, l'eſprit plein de ma proſe,
S'eſt aviſé de la rimer ſans moi.
Je rapporte ce trait, pour le joindre aux hiſtoires
Que ſur les faux amis découvre le haſard.
Mais à l'Ouvrage enfin j'ai la meilleure part,
Les Vers ſont de l'Abbé, j'ai fourni les Mémoires.

A MADAME
DE POMPADOUR,
Sur la Reconnoissance.

En chantant l'Amitié j'ai fait votre portrait ;
On m'avoit peint votre ame trait pour trait.
La reſſemblance alors devoit être certaine ;
Le modele rendoit l'Ouvrage intéreſſant.
Heureux dans ma recherche, & content de ma peine,
Je voulois découvrir un autre phénomene ;
C'étoit un cœur reconnoiſſant.
L'entrepriſe étoit grande, & pouvoit être vaine ;
Je craignois de courir le monde ſans ſuccès.
Les obſtacles pourtant cédant à mon courage,
Je partois : mais on vint m'annoncer vos bienfaits ;
Vous m'avez épargné la peine du voyage.



A M. DE SOUBISE.

MONSEIGNEUR, en tout temps votre ame eſt
bienfaiſante,
Dans le bonheur d'autrui le vôtre eſt engagé;
Et lorſque vous avez une fois obligé,
Cette grace devient auſſi-tôt une rente.
Votre bonté, depuis deux ans,
A daigné me laiſſer chaſſer de temps en temps;
Belleville eſt le champ où mon ardeur aſpire.
Je ſuis trop mal-adroit pour que l'orgueil m'inſpire,
Car je chante (le tout ſoit dit ſans vanité)
Bien plus juſte que je ne tire.
Mon ſentiment, d'accord avec ma voix,
Parlera de bienfaits pour vanter votre empire.
Grand Prince! vous aimer, c'eſt vous payer vos droits;
Près de vous le zele répare
Ce que l'hommage a de commun.
Un cœur eſt à vos yeux un préſent toujours rare;
Ce n'eſt que ſur ce point que vous êtes avare;
Vous les amaſſez tous ſans vouloir en perdre un.



VERS

*De Madame de C ** à Madame de* POMPADOUR, *en lui donnant une écritoire.*

L'HUMANITÉ m'eſt chere, & c'eſt pour l'obliger
Que je vous donne une écritoire.
Vous ne vous en ſervez que pour la ſoulager ;
Mais je ne ſais pourquoi vous aimez l'encre noire ;
Vous poſſédez le don de changer la couleur :
Ainſi que vous, lorſque l'on ſe propoſe
De chanter l'amitié, d'adoucir le malheur,
L'encre eſt toujours couleur de roſe.
Je veux de mon préſent retirer les profits,
Et de plus je prétends que ma part ſoit la bonne :
Ecrivez-moi ſouvent, j'en ſentirai le prix ;
Alors vous me rendrez plus que je ne vous donne.



VERS

*De Madame de G** à M. le Duc de C**.*

J'AI peint dans ces tableaux les trois temps de ma
vie ;
Sans vous connoître encor, mon être inanimé
Avoit, pour exiſter, l'ame trop engourdie.
Le néant eſt le temps où l'on n'a point aimé.
Vous parûtes, ce fut l'inſtant de mon aurore ;
J'appris & je connus quel étoit le bonheur.
A mes yeux éclairés un jour pur vint éclore,
Je ſentis le printemps qui naiſſoit dans mon cœur.
Le préſent eſt trop peu, lorſque l'on eſt ſenſible ;
J'embraſſe l'Univers, & j'en fais un tréſor :
Nous vivrons au milieu de ce ſiecle inflexible ;
Mais nous nous aimerons, ce ſera l'âge d'or ;
Des ſentimens ſi doux ſeront inaltérables ;
Et ſi des élémens les nœuds étoient rompus,
Nos ames & nos cœurs, toujours inſéparables,
Ne tiendroient du chaos qu'en étant confondus.



VERS

*De Mesdames de P*** & de G**, donnant PYGMALION à M. le Duc de C**.*

TOUT n'est qu'amour, & même l'amitié,
C'est de sa flamme une parcelle,
C'est d'un feu pur une douce étincelle.
Le cœur qui la reçoit en est vivifié.
Pygmalion adora son ouvrage ;
Il n'anima qu'un cœur, vous en animez deux.
De l'amitié les tendres nœuds
Sont bien plus forts par le partage.
Notre ame auprès de vous en goûte tout l'attrait,
L'existence est un bien, quand on est votre amie.
Nous donner le bonheur, c'est nous donner la vie,
Et ce Pygmalion devient votre portrait.



A MADAME DE T**,

Sur une migraine.

A Sainte Eliſabeth je fais une neuvaine,
Pour la prier de détourner
Vos accès fréquens de migraine.
Un Saint parviendroit mieux à la déraciner.
Parmi tous ceux dont on chaume la fête,
Vous auriez, pour Patron, bien fait de vous donner
Ou celui qui guérit la tête,
Ou celui qui la fait tourner.

VERS

*De Madame de C** à Mad. de* POMPADOUR*, en lui donnant un anneau d'or.*

DANS ce temps que l'extravagance,
Sans diſcernement & ſans frein,
En faux ſermens met l'éloquence,
Et le ſentiment en écrin;
Moi, qui réfléchis & qui penſe,
Je crois le cœur au deſſus des bijoux.
Comme on doit cependant quelque choſe à l'uſage,
Je vous fais un préſent, mais modeſte, mais ſage;
Votre amour pour le vrai l'en trouvera plus doux:
Simple, pur & ſans alliage,
Il reſſemble à mes vœux pour vous.

VERS

*De Madame de G** à Madame de la Borde, en lui envoyant un coquetier.*

Les Amours ſont enfans des Graces:
De coquetiers Vénus a différentes claſſes,
Deſtinés à placer leurs œufs,
Et chaque mere qui l'implore,
Sur un dépôt ſi doux fixant toujours les yeux,
De ſes regards les fait éclore.
Il vole ſur le ſein qui lui donna le jour;
C'eſt là qu'il s'embellit, qu'il s'échauffe & s'éclaire:
Les tendres baiſers d'une mere
Sont les premiers alimens de l'Amour.
Vous, dont la vertu tourne au profit de Cythere,
Qui réconciliez l'Hymen avec ſon frere,
L'Amitié doit avoir accès auprès de vous,
Et vous offrir le bijou néceſſaire
Pour placer le tréſor qui vient de votre époux.



BOUQUET

A Madame l'Abbeſſe du LYS, *au nom & prononcé par ſes Religieuſes.*

Vous, à qui votre rang & les louanges peſent,
Souffrez que notre joie anime ce ſaint lieu ;
C'eſt vous que nous chantons, & c'eſt honorer Dieu
Que de fêter les ames qui lui plaiſent.
Vous dominez avec bonté,
Vous ſavez plus attirer que reprendre ;
Pour faire aimer la piété,
Vous la rendez ſenſible & tendre.
Votre Patron au haut des Cieux,
Quand nous prions pour vous, ſe plaît à nous entendre;
Qu'il prolonge le fil de vos jours précieux.
La Vertu s'applaudit le jour de votre fête,
Lorſque nous vous portons des offrandes de fleurs;
Comme ſur vos enfans ſur nous votre œil s'arrête,
Et nous ſentons germer la ſageſſe en nos cœurs.
Vous cherchez, vous aimez le ſilence des Temples,
Vos prieres ſont des bienfaits ;
Nous vous préſentons des bouquets,
Et vous nous donnez des exemples.



AU DOCTEUR GATTY.

Esculape eſt un Dieu ſévere;
Hébé, dit-on, eſt le contraire:
Je crains l'un, & l'autre me fuit;
A préſent je ne rends hommage
Qu'au Dieu qui parle à mon eſprit.
C'eſt lui que l'on cherche à mon âge;
En l'admirant on le chérit;
Pendant qu'on le lit, il ſoulage,
Et dès qu'on le voit, il guérit.

VERS

*Joints à la ſtatue du Roi, que M. de C** préſentoit à Madame de POMPADOUR.*

Je veux que les préſens partent toujours de l'ame,
Que la franchiſe en faſſe tous les frais.
Je vois avec dédain tous ces colifichets
Que la tête imagine & le ſentiment blâme.
Qu'on aille chez Jacmin faire enrichir un rien;
Mon eſprit ne veut point ſe donner cette peine,
Et je vous offre pour étrenne
Ce qui remplit votre cœur & le mien.



A MADAME

DE POMPADOUR.

Les bienfaicteurs ſont ſouvent de faux Dieux ;
Ils oppriment lorſqu'ils obligent.
On gémit ſous le joug des égards qu'ils exigent ;
Tout devoir qu'on impoſe eſt toujours odieux.
Que je plains les mortels que le beſoin extrême
Force de leur offrir des vœux !
De l'objet qu'on invoque on a honte ſoi-même ;
Pour ſe bien exprimer l'eſprit eſt trop contraint ;
Quand ce n'eſt pas le ſentiment qui peint,
Le langage n'eſt plus le même.
On ſait mal demander à des Dieux que l'on craint ;
On obtient tout des Dieux qu'on aime.
Hé ! qui peut mieux que moi vanter cette douceur ?
Une puiſſance tutélaire
Daigne veiller en ma faveur.
Si le deſtin cherche à m'être contraire,
Elle en corrige la rigueur ;
Honoré de ſa bienveillance,
Je réclame ſon aſſiſtance,
Et je ſuis ſûr de mon bonheur.
Loin d'obliger avec hauteur,
Son accueil rend plus doux les dons qu'elle diſpenſe ;
Ses bienfaits partent de ſon cœur.
Ah ! quel plaiſir alors que la reconnoiſſance !

Un tel objet jadis auroit eu des Autels :
Si l'on oſoit encore en ramener l'exemple ,
POMPADOUR recevroit tout l'encens des Mortels ;
Et je demanderois à deſſervir ſon Temple.

A MADAME DE***.

DU premier jour de l'Hyménée
La Beauté ſeule fait les frais ;
De cette agréable journée
Elle ordonne tous les apprêts ;
Ce jour paſſé, ce n'eſt plus ſon affaire,
On ne reconnoît plus ſon pouvoir ſouverain,
Et c'eſt l'Amour qui doit faire
Les honneurs du lendemain.



VERS

*De Madame de G** à Madame de C**.*

QU'A l'exemple des Maſſillons,
On étale les traits d'une ſainte éloquence,
Je n'aſſiſterai point à tous ces beaux ſermons ;
Le péché le plus grand, ſelon moi, c'eſt l'abſence ;
Et pour Prédicateurs je prends les deux pigeons ;
Que ces tendres oiſeaux deviennent nos Patrons.
Leur hiſtoire nous intéreſſe ;
J'ai découvert qu'ils étoient frere & ſœur ;
La ſympathie en a plus de douceur,
Et c'eſt le ſentiment que la vertu careſſe.
Que leurs portraits, fixés devant nos yeux,
Soient en *ex voto* pour nous deux ;
Sans tomber dans l'idolâtrie,
On peut les adorer & leur offrir des vœux ;
Ils ſavoient trop aimer pour être de faux Dieux.
Mais ne retranchons pas un jour de notre vie,
Ne nous quittons jamais, ne faiſons pas comme eux.
Hé ! qui pourroit piquer mon ame curieuſe ?
Abſorbée en vous ſeule elle eſt toujours heureuſe.
Je trouve en vos regards le livre de ma loi ;
Ce que vous déſirez devient ſacré pour moi,
Ce qui vous attendrit me pénetre & me touche.
Vous m'offrez en tout temps le vrai Dieu du bonheur,
Et le mot d'amitié ſorti de votre bouche,
Eſt l'Evangile de mon cœur.

BOUQUET

A MADEMOISELLE BRUNET.

J'AI lu, dans un certain Ouvrage,
Qu'à Paphos en hiver on fêtoit le printemps,
Qu'il falloit qu'une Belle en préſentât l'image.
Les Vieillards venoient faire un ſaint pélerinage;
Ils retournoient chez eux réchauffés & contens,
Et rapportoient de leur voyage
Quelques éclairs, quelques heureux inſtans,
Qui remettoient la paix dans le ménage.
Grace à BRUNET on reprend cet uſage.
De Flore elle nous peint tous les tréſors naiſſans;
Les êtres vieux & languiſſans
Eprouvent un miracle en lui rendant hommage.
Les talens, les attraits qu'elle a pour apanage,
Ont l'art de rapprocher l'intervalle des temps;
Et ſes amis, adorateurs fervens,
Près d'elle ſont tous du même âge.



VERS

*A Madame de V** & de T**, qui mutuellement s'étoient fait des Vers.*

QUAND vous vous chantez l'une & l'autre,
Je vois avec regret que l'on vous applaudit;
Vous allez ſur nos droits, & c'eſt, ſans contredit,
Notre emploi bien plus que le vôtre.
Ce genre entre vos mains eſt bientôt épuiſé.
Deux femmes ſe flatter, je ne puis vous le taire,
C'eſt une héréſie à Cythere,
Dont l'Amour eſt ſcandaliſé.
Le renverſement eſt étrange;
Nous devons en être jaloux.
Quelle monnoie emploierez-vous
Pour vous payer de la louange?
Je vous en avertis, elle n'aura pas cours:
Vos acquits d'ailleurs ſont très-courts;
Comment ferez-vous donc pour vous donner quittance?
La Nature ici bas veut que tout ſe compenſe;
Pour vous chanter elle nous anima,
Et ſans doute elle vous forma
Pour être notre récompenſe.



RÉPONSE

A une invitation à dîner, où on appeloit l'Auteur l'Apôtre, & une femme la Sainte.

POUR mercredi l'Apôtre eſt engagé ;
Mais par bonheur il paſſe pour frivole,
Par conſéquent, ſans demander congé,
Il pourra bien manquer à ſa parole.
Sainte T** eſt la nouvelle loi
Qu'il prêchera, pour prêcher l'art de plaire.
Quel beau terrein pour y planter la foi !
Quelle ferveur dans le Miſſionnaire !
Son ame noble eſt comme ſa beauté.
J'irai chez vous en marchant ſur ſes traces ;
Mais loin de dire un *Benedicite*,
J'aimerois mieux lui marmoter mes graces.

A MADAME DE**,

Qui, par une Lettre, me ſouhaitoit une bonne fête.

QUAND vous êtes infortunée,
Ma fête ne ſauroit venir ;
Mon cœur la remet à l'année
Où vos malheurs doivent finir.

AU ROI
DE DANEMARCK.

Grand Prince ! dont le cœur décele la naiſſance,
Permettez qu'un François vous offre quelques Vers,
Et que ſa foible voix ſe mêle aux doux concerts
Dont retentit pour vous la France.
En vain ſous un faux nom vous voulez vous cacher;
Vous n'avez pas beſoin de ces pompeuſes marques,
De ce faſte ſans qui les Rois n'oſent marcher ;
Il ne faut que vous approcher
Pour reconnoître en vous un des plus grands Monarques ;
Votre ame, malgré vous, trahit votre grandeur :
Ainſi l'aſtre du jour, voilé ſous un nuage,
Ne peut à nos regards dérober ſa ſplendeur ;
Ainſi *Pierre* & *Chriſtine* ont reçu notre hommage.
Votre aimable préſence excite les tranſports
De ce peuple empreſſé qui vole ſur vos traces.
De votre ame à nos yeux montrez tous les tréſors,
Produiſez au grand jour vos vertus & vos graces.
Votre pere immortel emporta nos regrets ;
L'Europe a comme nous pleuré ſa bienfaiſance.
Sur l'illuſtre Klopſtok il verſa ſes bienfaits,
Il anima les Arts, il prévint l'indigence ;
Mais vos vertus font luire aux yeux de vos ſujets,
D'un regne auſſi brillant la flatteuſe eſpérance.

La bienfaiſance a droit de tout charmer ;
Les bons Rois ſont les Dieux du monde ;
Le vrai bonheur eſt de ſe faire aimer.
En parcourant l'Europe, en grands hommes féconde,
Des Etats différens vous avez vu les Loix.
Vous avez des Anglois admiré l'induſtrie ;
Mais ce n'eſt que dans ma Patrie
Que l'on ſait aimer ſes Rois.
Pour notre Souverain ſi l'amour nous enflamme ;
Nous pouvons nous flatter qu'il nous aime à ſon tour.
Vous n'avez pu le voir ſans admirer ſon ame,
Et vous avez pour lui partagé notre amour.
Avec Louis le Ciel vous a fait naître
Pour éprouver un bonheur auſſi doux.
Ah ! ſi Bourbon ne régnoit pas ſur nous,
Nous vous aurions choiſi pour Maître.



A MADEMOISELLE

LE MAURE,

Jouant le rôle de CÉRÈS dans l'Opéra de PROSERPINE.

DE fard & de pompons la Nature accablée,
Par la main des Auteurs en Coquette affublée,
Se dégoûta du cœur pour faire de l'eſprit.
Le langage, ou plutôt le jargon qu'elle prit,
Fut un chaos luiſant de phraſes haſardées,
Un corps abſtrait d'analyſes, d'idées;
Le ſentiment, ſi ſimple & ſi naïf,
Devint un faiſeur d'épigrammes.
La Muſique, d'un ton rétif,
Exprimoit de l'Amour les langueurs & les flammes,
Et l'Actrice, en venant déplorer ſon malheur
Et reprocher au ſort ſa cruelle injuſtice,
Jetoit ſur le Parterre un regard de couliſſe,
Et faiſoit minauder le cœur.
Ces faux brillans ſéduiſoient la Nature,
Lorſque les partiſans de ſes premiers attraits
S'écrierent en chœur, pour venger cette injure:
Cérès, favorable Cérès,
Ecoutez nos triſtes regrets.
Cérès paroît, ſa voix ſe fait entendre,
Elle répand le trouble dans nos ſens;

Nos cœurs ſont les échos qui s'empreſſent de rendre
La tendreſſe de ſes accens.
Ses flambeaux verſent moins de terreur & de flammes,
Que l'immenſité de ſes ſons
N'en répand au fond de nos ames.
C'eſt nos cœurs qu'elle brûle, & non pas les moiſſons.
O toi ! Divinité ſi tendre & ſi terrible,
Ne te laſſe jamais de triompher de nous;
Fais frémir l'Envie en courroux,
Des éclats de ta voix perce ſon antre horrible,
Et vois tomber à tes genoux,
Et le monde penſant, & le monde ſenſible.
Jadis le don des cœurs, aux yeux des Immortels,
Renfermoit tout le prix des hommages ſuprêmes;
Nous n'oſons pas t'élever des Autels,
Mais les offrandes ſont les mêmes.

A LA MÊME,

Jouant DÉLIE *dans l'Opéra des Fêtes Grècques & Romaines.*

PENDANT tout le cours de ſa vie,
Tibulle fut conſtant & n'aima que Délie;
Son cœur, ſans être ému, vit les autres Beautés;
C'eſt un fait que l'Hiſtoire aſſure véritable;
Mais il ne devient vraiſemblable
Que lorſqu'à nos regards vous la repréſentez.

A MADAME DE D***,

Qui jouoit un Opéra Comique.

Vous commencez votre carriere
Lorſque je penche vers ma fin ;
Vos premiers rayons de lumiere
Des miens raniment le déclin ;
Votre mine fraîche & jolie
Rend mon état moins incertain ;
Vous parez le ſoir de ma vie
Des couleurs de votre matin ;
Et ſi quelque étincelle encore
Pour les Vers nourrit mon penchant,
Je ne le dois qu'à votre aurore,
Qui réfléchit ſur mon couchant :
Je vous chante & je vous admire,
Rallumé par l'amour du vrai.
Quand les derniers ſons de ma lyre
De vos talens vantent l'eſſai,
C'eſt l'hiver oubliant ſes glaces,
Qui s'échauffe en ſuivant vos traces,
Et rend hommage au mois de Mai.



VERS

Préſentés par Mirza , *Chienne que donnoit Madame De* ** *à Madame De* ***.

JE vous ſuis préſentée en ſortant d'une école
Où l'on profeſſe l'amitié ;
C'eſt là qu'à chaque inſtant votre nom publié
M'a bien fait déſirer le don de la parole.
Mais des yeux je vous parlerai ;
Reſſemblante à Mirza, tendre, douce, diſcrete,
Je ne dis pas que je vous aimerai ,
C'eſt un bonheur plus encor qu'une dette.
Je ne mordrai jamais , je vous imiterai.
Mes careſſes au fond ne ſont pas mépriſables ,
Je vaux mon prix , & l'on ſait bien
Que dans ce pays - ci les careſſes de chien
Ne ſont pas les moins véritables.



PLACET

A MONSIEUR ***,

Contrôleur Général, pour avoir une Croupe ſeche dans les Fermes.

O Vous! Miniſtre des heureux,
Vous & l'Amour êtes tous deux
Les vrais Dieux, les ſeuls Dieux ſuprêmes;
Vos départemens ſont les mêmes.
On ſait qu'il fut de tous les temps
Correſpondance entre vos camps;
Et pour encourager vos troupes,
Lorſque vous faites un payement,
Vous avez le grand agrément
D'être diſtributeur des croupes;
Sans qu'aucun des deux ſoit eſcroc,
Celle de l'un paſſant à l'autre,
Vous ſavez y mettre du vôtre,
Vous faites ſouvent troc pour troc.
Je ſuis infirme, vieux & triſte;
L'Amour m'a rayé de ſa liſte;
Ses dons, offerts à mes regards,
Ne dérangent plus ma ſageſſe;
Ses croupes ſont pour la jeuneſſe,
Les vôtres ſont pour les vieillards.

Quand l'aliment manque à ma meche,
Vos ſecours viendroient bien à point;
Je ne veux qu'une croupe ſeche,
La mienne aura plus d'embonpoint.

ENVOI

*Du Placet ci-deſſus à Madame D**.*

Déesse de la bienfaiſance,
On lit ce titre dans vos yeux,
Qui de votre ame a connoiſſance
Eſt ſûr de le lire encor mieux;
Au Miniſtre de la Finance
Daignez offrir mon Orémus;
Quand la Beauté parle à Plutus,
Un ſeul mot eſt une ordonnance.



VERS

Sur la pointe d'une épingle.

L'Amitié, l'Hymen & l'Amour
Ont des épingles différentes ;
Les épingles d'Amour ſont des fleches piquantes ;
Celles d'hymen, le premier jour,
Font ſentir dans les cœurs une atteinte bien douce ;
Mais leur éclat trompeur eſt prompt à ſe ternir,
Et leur pointe trop foible en peu de temps s'émouſſe ;
Elles ont le défaut de ne pouvoir tenir.
Celles de l'amitié, ſans piquer, nous attachent,
Entretienent toujours un tendre ſouvenir ;
L'abſence ni le temps jamais ne les arrachent ;
Le bien de la vieilleſſe eſt l'art de les unir.

A MADAME DE***,

En lui donnant un coffre.

CE coffre, entre les mains de quelque avare avide,
Seroit plein de tréſors comptés & recomptés ;
Mais c'eſt pour contenir l'or de vos charités ;
Vous aurez beau l'emplir, ſouvent il ſera vide :
Magnifique dans ſa dépenſe,
Cet homme généreux, humain,

Sans nul amour de préférence,
Aime à donner à toute main;
Il n'admet point de différence,
Et tout le monde eſt ſon prochain.

A MONSIEUR DE T**,

En lui donnant une robe-de-chambre.

LORSQUE de nos Héros les diverſes armures
De votre cabinet ſont les dignes parures;
Recevez de ma main l'armure de Vénus:
Dès que la nuit approche on l'endoſſe à Cythere,
  Pour s'apprêter aux combats du myſtere.
La Sarmate en champ clos en attend les vertus;
Elle tient de ſon pere une ame à la dragonne;
Les Graces pour camper ont choiſi ſa perſonne,
  Et c'eſt alors que, fier comme Artaban,
Sans vous déshonorer, vous ficherez le camp.



A MADAME

LA MARQUISE DE POMPADOUR,

En lui demandant la ſuite de ſes Eſtampes.

SANS le vouloir, ſans même s'en douter,
POMPADOUR conſacre ſa vie
A ſe peindre elle-même, à ſe repréſenter,
Et ſes amuſemens trompent ſa modeſtie.
Saiſit-elle un burin? l'Amour caché ſourit;
Bon, dit-il, ſon travail ſervira pour ma fête,
C'eſt de l'ouvrage qu'elle apprête
Pour ſa gloire & pour mon profit.
Auſſi bien que l'Amour l'Amitié s'applaudit,
L'un & l'autre en effet volent à ſa rencontre;
Tous deux dans ſes portraits font briller tour à tour
Ou l'ame, ou la beauté; c'eſt toujours POMPADOUR,
Toujours, ſans y penſer, c'eſt elle qui ſe montre.
Sans le preſtige des couleurs,
De ſon burin léger le vrai reçoit la vie;
Et comme ſes vertus pénetrent dans nos cœurs,
Sa main, délicate & hardie,
Grave tous ces deſſins qui charment nos regards.
L'amour des Talens & des Arts
Tient à l'amour de la Patrie;
Ah! que ne ſuffit-il d'en être admirateur
Pour mériter le don d'un recueil ſi flatteur!
Je ne ſais, je conçois un rayon d'eſpérance;

Je crois le devoir même à ma reconnoiſſance :
Par un cœur géneréux inſpirée & conduite,
La naiſſance de ſes bienfaits
Doit en faire attendre la ſuite.
De ſes premiers loiſirs j'ai les fruits précieux,
Des chef-d'œuvres nouveaux viennent frapper mes yeux,
Et je les eſpere de même ;
Le temps de POMPADOUR, ſes jours, tous ſes momens
Deviennent notre bien donné par elle-même.
Si notre bonheur fait ſon étude ſuprême,
Nous avons quelques droits ſur ſes délaſſemens.

A LA MÊME.

BRONCHANT à chaque pas, ſimple, facile & dupe,
Murmurant & ſoumis, plaintif, malade & gai,
Ma foibleſſe me livre au premier qui m'occupe.
Je ſuis indépendant, & toujours ſubjugué :
Mais mon éſprit reçoit un rayon qui l'éclaire ;
Je ſais que POMPADOUR daigne me protéger.
Dès cet inſtant j'acquiers la force de changer ;
J'abjure vos faux Dieux, & je vois la lumiere.
Daignez à mes bienfaits ajouter le plus doux ;
POMPADOUR, à ce prix je vous quitte des autres ;
Permettez quelquefois que j'aille près de vous,
Pour puiſer des vertus en contemplant les vôtres.

A LA REINE,

Au nom de Madame de MAUCONSEIL, qui lui dédioit les fêtes données au Roi de Pologne.

ATTACHÉE à la Cour de votre illuſtre Pere,
Grande REINE, j'acquis des titres près de vous,
Et je crois vous offrir comme un préſent bien doux;
Ce recueil qui ne fut conſacré qu'à lui plaire.
Pour ſon délaſſement j'imaginai ces jeux;
D'en paroître content il eut la complaiſance:
La gaîté des humains eſt une récompenſe
Pour un Roi qui les rend heureux.
Qui le fut plus que moi, lorſque de ſa préſence
Mon aſile reçut & l'éclat & l'honneur?
Je me crus tranſportée en ces temps d'innocence,
Je le pris pour un Dieu qui connoiſſoit mon cœur.
On s'empreſſoit de le voir, de l'entendre,
On l'entouroit, on ne le quittoit pas:
Pénétrés d'un reſpect religieux & tendre,
Des pleurs du ſentiment nous honorions ſes pas.
Le voilà, diſions-nous, ce Roi ſenſible & juſte,
L'appui du Pauvre & l'exemple des Grands;
Il protege, il éclaire, il chérit les talens,
Et ſa candeur le rend encor bien plus auguſte.
Il raſſure par ſa bonté
Ceux à qui ſon éclat impoſe;

L'art de se faire aimer fait sa félicité;
Pour hommage il ne veut que le bonheur qu'il cause.
On s'écriera sans doute en voyant ce portrait :
    Cette ressemblance est extrême ,
C'est notre REINE. Eh ! oui, voilà le stratagême,
Le cœur de STANISLAS la rend à chaque trait.
    REINE , c'est un tour de finesse
Qu'à votre modestie il falloit bien jouer;
    Si je n'avois usé d'adresse ,
Vous ne m'auriez jamais permis de vous louer.

A MADAME DE MARIET,

Sur des Vers d'elle qu'elle m'avoit prêtés.

QUAND on fait des Vers comme vous,
On ne doit jamais les reprendre;
Les lire m'a paru bien doux,
Mais j'ai du regret à les rendre.
L'exiger est contre les mœurs,
Quand on est honnête personne :
Vous savez qu'en fait de faveurs,
Femme qui les prête, les donne.



A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

Qui me refuſoit des permiſſions de chaſſe.

O temps ! ô mœurs ! ô ſiecle impie !
L'Archevêque de Bagnolet
Eſt traité, ſans cérémonie,
Comme le moindre Preſtolet.
Par quelle influence cruelle
Arrive-t-il que de nos jours,
Toute Puiſſance temporelle
S'applique à traverſer toujours
La Puiſſance ſpirituelle ?
Des champs & des cantons voiſins
On m'ôte la correſpondance ;
Leurs perdreaux ſont mes Diocéſains,
On les ſouſtrait à ma puiſſance.
Et qui ? c'eſt un Prince adoré,
Dont l'ame bienfaiſante & grande
Ne refuſe aucune demande
A ceux dont il eſt entouré.
O toi ! Déeſſe de la Chaſſe,
Tu t'apprêtes à me venger.
Je vois tout ce qui le menace ;
Sans frémir, je n'y puis ſonger.

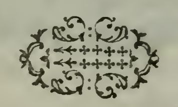
Quel ſpectacle s'offre à ma vue ?
Tous les chiens ont la rage mue :
Mes Orémus les guériront ;
Mais, par un accident étrange,
Leurs nez perdus prendront l'échange ;
A contre-voix ils chaſſeront,
Sans ceſſe en défaut tomberont,
Rabattront, ſe partageront
Comme des hourets de Province.
Les Piqueurs, qui s'étourdiront,
Du cerf méconnoîtront la pince,
Et chaque fois le manqueront.
Dans la plaine, nouvel affront,
Les armes à feu rateront,
Ce qui mortifie un grand Prince.
Affamés pendant cet hiver,
Les lievres, rongés d'humeur noire,
Se raſſaſieront de bled verd,
Et périront tous de la foire.
Les averſes & les éclairs
A la ponte feront la guerre ;
Les coups redoublés de tonnerre
Changeront les œufs en œufs clairs,
Et les triſtes meres reſtantes
Mourront ſous l'eſſain meurtrier
De toutes les bêtes puantes,
Qui ſont les moines du Gibier.
Bonté des Dieux, ſois attentive
A prévenir ces malheurs-là,

Fais que Monſeigneur les eſquive.
Malgré le mal qu'il me fera,
Que toujours le plaiſir le ſuive
Dans les lieux qu'il habitera.
Qu'il ſache en jouir, & qu'il vive
Auſſi long-temps qu'on l'aimera.

REMERCIMENT

*A M. le Duc d'*ORLÉANS*, ſur ſa viſite.*

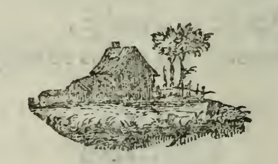
UN Dieu de ſa préſence honore cet aſile,
Je veux que ce bienfait à l'Amour ſoit utile;
Je rends les Amans fortunés,
Par des prieres éprouvées;
Tant que la nuit j'aurai les mains levées,
Monſeigneur levera le nez,
Et l'Infante, toute étonnée
De ſa brillante deſtinée,
Quand je la reverrai, dira tout auſſi-tôt:
Digne Archevêque, qu'il vous plaiſe,
Pour le bien de ce Diocèſe,
D'élever, s'il ſe peut, vos mains encor plus haut.



VERS

A MONSIEUR DE B***.

J'APPORTE en même temps des vers & de l'argent;
Ces choſes-là ne marchent guere enſemble.
On en voit deux en vous plus rares, ce me ſemble;
C'eſt la richeſſe & l'art d'être obligeant:
Mais ſi cette vertu, qu'on nomme bienfaiſance,
En ce ſiecle de fer ne ſe rencontre pas,
On trouve encor moins de reconnoiſſance,
Et le Dieu des bienfaits eſt le Dieu des ingrats.
Je n'augmenterai point cette eſpece proſcrite;
Je paye, mais mon cœur ne croit pas être quitte:
Le ſentiment qui reçoit des ſecours
Ne ſait point calculer à quoi la ſomme monte;
Il paroît en payer le total tous les jours,
Et ne donne pourtant jamais que des à-compte.



A MONSIEUR DE CH**.

*A qui Madame De*** donnoit un tableau de Creuze, représentant une jeune fille tenant une Lettre de son Amant, la laissant tomber en l'appercevant, & lui envoyant un baiser avec ses doigts.*

En aimant tout est jouissance,
Une Lettre adoucit l'absence;
On jouit par le sentiment.
De loin apperçoit-on l'Amant?
La Lettre tombe en sa présence.
Emotion, regard brûlant,
Trouble, abandon, tout est parlant;
On change ensemble d'existence;
Le Dieu de cet enchantement,
Qui donne de l'ame au silence,
Dans les doigts du couple charmant
Se transforme en baiser ardent,
Et part pour la correspondance.
C'est par ce message éloquent,
Que deux cœurs bien d'intelligence
Franchissent toujours la distance,
Et rapprochent l'éloignement.
Amans, ayez de la constance,
L'Amour ménage le moment;
La peine est un raffinement

Pour mieux goûter la récompenſe.
Ne plaignez que l'indifférent,
Et ſoyez bien ſûrs qu'en aimant
Tout eſt plaiſir & jouiſſance.

A MADAME DE TALMON,

Pour une lorgnette qu'on lui donnoit.

Vos yeux trop délicats ont beſoin de lorgnette,
Pour voir, pour éclaircir, rapprocher les objets;
Peut-être qu'on punit tous les maux qu'ils ont faits.
Votre eſprit eſt plus fort, votre ame eſt plus parfaite;
L'un, comme un miroir pur réfléchit les couleurs,
Les répand à ſon gré ſur toutes les penſées,
Perce des vérités ſouvent embarraſſées,
Et votre ame vous ſert à rapprocher les cœurs.



A MADAME DE***,

Qui m'avoit montré à faire du filet, & à qui j'offrois mon premier eſſai de cet ouvrage.

Saint Pierre, Vulcain & l'Amour
Firent des filets tour à tour.
Ceux de l'Amour, qu'on idolâtre,
Forment le plus doux des métiers ;
Mais les filets des deux premiers
Ne ſont pas reſtés au Théatre.
L'Amour, quand même il eſt oiſif,
De filets tient manufacture,
Et le privilége excluſif
Lui fut donné par la Nature.
Graces, gaîté, fineſſe, eſprit,
Pour filets ſont un grand mérite ;
Voilà pourquoi ce Dieu vous fit
Son ouvriere favorite.
Femme, Officier, Petit-collet,
Sont compagnons dans cet ouvrage ;
De l'aveu même du plus ſage,
Toute la France eſt au filet.
La mode me gagne moi-même ;
L'objet de mon travail eſt doux,
C'eſt pour en parer ce que j'aime ;
Vous jugez bien que c'eſt pour vous.

Mais, treve à la plaiſanterie,
Quand je vous offre ce bouquet,
Ne dites pas de mon filet :
C'eſt bon pour la Vierge-Marie.

BOUQUET

A LA MÊME.

Vous fûtes en naiſſant conſacrée à MARIE,
Les Anges prirent ſoin de veiller ſur vos jours ;
Mais, étonnés de vous voir ſi jolie,
Ces Anges-là devinrent des Amours.
Vous voyez qu'il ne faut ſe fier à perſonne ;
La Vierge eut du deſſous dans cette occaſion,
Et grace à M...., votre chere Patronne
Ne peut plus maintenant réclamer que ſon nom.



A MONSIEUR TRONCHIN,

MÉDECIN.

GRAND Médecin de mes ſottiſes,
Vous cauſez ma ſécurité ;
Comptant ſur votre habileté,
Sans ceſſe je m'expoſe aux criſes,
Je ſuis ſûr de l'impunité :
Oui, mes fautes ſont votre ouvrage,
Je n'en accrois la quantité
Que pour vous devoir davantage.
Je ris en les multipliant,
Vous me guériſſez en riant ;
D'une morale repouſſante,
Attribut de qui ne ſait rien,
Vous fuyez la marche peſante ;
L'amitié douce & conſolante,
Dont le coloris fait du bien,
Et me perſuade & m'enchante.
Vous êtes un Magicien,
Le ſentiment eſt l'interprete
Des avis que vous me donnez ;
Votre cœur eſt votre baguette,
Et moi-même vous m'étonnez.
Je me trouve méconnoiſſable ;
J'aurai de la docilité,
Et vous me rendrez raiſonnable ;

Docteur divin, en vérité,
C'eſt me jouer un tour pendable.

AU MÊME.

SI vous aviez vécu du temps de Prométhée,
Auprès de vous il n'eût été qu'un ſot,
Et de ſon eſcalade, en tous lieux ſi vantée,
On n'eût pas dit le moindre mot;
Sans aller dans les Cieux voler le feu celeſte,
Il devient votre fonds par l'art de l'employer.
De l'homme qui s'éteint vous rallumez le reſte,
Votre génie eſt le foyer.
Vous avez remonté mon ame,
Par de nouveaux reſſorts vous ſemblez l'animer,
Et de mes jours vous étendez la trame,
En me diſant : Exiſte pour m'aimer.
L'ordonnance eſt bien douce à ſuivre,
Et pour la confirmer, à vos conſeils ſoumis,
Vos malades ſont vos amis;
Ils en ſont plus dignes de vivre.



EPITRE

A MONSIEUR DE***.

Oui, mon vieil ami, je ſuis ſage ;
Le Temps, ce prédicateur lent,
A la raiſon vaut mon hommage,
Et ſes leçons s'accumulant
Me contraignent d'en faire uſage.
L'amitié, ce lien charmant,
Objet de mon pélerinage,
Me rend Catin à ſentiment.
Son bon eſprit a l'avantage
De protéger mes cheveux blancs ;
La récolte eſt pour les vieux ans,
C'eſt la volupté de notre âge ;
Elle habite les bords du Cher,
Tout ce que l'on y voit l'inſpire ;
On ſent, à la douceur de l'air,
Que c'eſt elle qu'on y reſpire.
Le Maître, en heureux citoyen,
Dans le calme y paſſe ſa vie,
Et, ſans être étonné de rien,
Fait grincer les dents à l'Envie ;
Il voit un fleuve entre elle & lui.
Pour le Plaiſir l'accès eſt libre ;
La Haine, cherchant un appui,
Veut le ſuivre, & perd l'équilibre.

Elle ſe noye avec l'Ennui.
De peur qu'il ne montre la tête,
Arrivez ici promptement,
Le ſéjour de l'amuſement
Eſt à vous par droit de conquête;
Vous y ferez des Vers charmans;
Des derniers la couleur piquante
Peint la jeuneſſe étincelante,
Ils tiennent de votre printemps;
Mais les miens annoncent mon âge.
Rajeuniſſez en compoſant,
Et je prendrai le parti ſage
De rajeunir en vous liſant.

A MADAME DE B**,

Remerciement d'une Croupe ſeche.

JOUISSANCE à mon âge eſt choſe peu commune;
Cependant, malgré mes vieux ans,
D*** je vous en dois une,
Qui ſera de tous les inſtans.
Jamais pour m'obliger je ne vous importune,
Et mon cœur avec vous va toujours jouiſſant;
C'eſt une bien bonne fortune
Que le plaiſir d'être reconnoiſſant.



LETTRE EN VERS

*Du Maréchal de L*** à Madame de T**, sa fille, apportée dans un Tournoi par* VÉGÈCE *&* MONTÉCUCULI, *commentée par M. le Comte* ***.

VÉGÈCE & MONTÉCUCULI,
Grands hommes l'un & l'autre, & dès-lors mes confreres,
M'ont fait tracer ces caracteres
Pour la femme de mon ami.
Je voulois être du voyage,
J'ai cru que de rester étoit beaucoup plus sage;
Quand j'aurois parlé guerre, on ne m'eût point compris.
De tous nos freluquets l'ignorance profonde
De mes leçons n'eût pas senti le prix;
Et quand j'aurois cherché des Héros à Paris,
Toute la troupe m'auroit pris
Pour un homme de l'autre monde.
De ces petits Messieurs, de ce peuple falot,
J'ai de tout temps distingué Lancelot.
Je l'avois en mourant désigné pour mon gendre;
Sa probité, son savoir, sa valeur,
Cette franchise mâle, attribut d'un cœur tendre,
Prouvoient qu'il méritoit le plus rare bonheur.

Il en jouit par le plaiſir flatteur
Qu'il a de pouvoir te le rendre.
D'un échange ſi doux occupez-vous tous deux ;
Tour à tour donnez-vous des fêtes ;
L'hommage mutuel de deux époux heureux
Eſt un ſpectacle fait pour les ames honnêtes.
D'ailleurs laiſſez agir la Fortune à ſon gré ;
On ne voit guere enſemble & récompenſe & gloire.
Je me fis un grand nom, & je fus décoré ;
Mon équipage étoit le char de la Victoire ;
Mais s'il a des lauriers, il eſt fort mal doré.
Cette voiture à T*** fut tranſmiſe ;
Exercé dans cet art, il la conduit trop bien
Pour la laiſſer ſous la remiſe.
C'eſt un métier qui vaut plus d'honneur que de bien ;
Qu'il m'imite & s'immortaliſe,
Qu'il en ſoit mal payé ſans qu'il s'en formaliſe ;
Qu'importe ? ſon devoir ſera toujours rempli.
Le Canal de Verſailles eſt le fleuve d'oubli.
Ma fille, il trouve en toi ſa digne récompenſe ;
La faveur ne vaut pas les faveurs de Conſtance.
J'apprends que dans ce jour, marqué pour le bonheur,
Tu ſais adroitement célébrer deux perſonnes ;
Ton génie eſt dans ton bon cœur,
Et de deux vrais amis quand tu fais la douceur,
Au ſentiment lorſque tu t'abandonnes,
Cette fête eſt bien plus la tienne que la leur ;
Tu la reçois quand tu la donnes.



VERS

VERS

*A MADEMOISELLE ***,*

RELIGIEUSE.

CES lieux, que la terreur nous force d'admirer,
Offrent à nos regards le deuil de la Nature.
Elle n'en ordonna l'effrayante ſtructure,
Que pour ſe faire horreur & ſe déſeſpérer ;
Quand elle vous créa, ce fut pour ſe parer ;
Vos yeux fins ſont pour elle un miroir de toilette
Qu'elle fit tout exprès, en habile Coquette,
Pour fixer le plaiſir, le peindre & l'inſpirer.

ÉPIGRAMME

SUR UN FINANCIER.

LORSQUE la Nature en colere
Forme exprès un millionaire,
Pour le changer en grand Seigneur,
La Pareſſe en riant adopte l'imbécille,
Et le ſerre contre ſon cœur ;
Elle lui dit : Végete, engraiſſe, vis tranquille,
Aye un cœur dur, ſois inutile,
Et de bâiller fais ton bonheur.

VERS
A M. FAVART,

*Pour servir de réponse à son Epitre dédicatoire d'*ISABELLE *&* GERTRUDE.

JE sens le prix de ton hommage,
Quelque Dieu de la terre en eût été flatté ;
Mais tu penses en homme sage,
Dans l'amitié tu vois la dignité :
Tu réunis tous les suffrages,
Et le Public, tiré de son erreur,
Te rend ta gloire & tes Ouvrages.
Rien ne peut à présent altérer ton bonheur ;
Tes succès sont à toi, j'en goûte la douceur,
Et n'ai jamais voulu t'en ravir l'avantage ;
Ton esprit en a tout l'honneur,
C'est mon cœur seul qui le partage.



ÉPITHALAME

Pour Mademoiſelle OLYMPE, *Niece de Mademoiſelle* QUINAULT.

HONNEUR au Prélat généreux,
Qui, dans le ſaint temps de Carême,
Permet que de l'Hymen on forme les doux nœuds.
Le pouvoir de manger des œufs
Ne vaut pas le plaiſir d'épouſer ce qu'on aime.
OLYMPE, toujours ſage avec des yeux ardens,
A CORBIERE enfin va ſe rendre;
Grace à ſon bon Curé, qui lui fera comprendre
Que ce n'eſt pas pour ſe défendre
Qu'elle a reçu de Dieu trente-deux belles dents.
QUINAULT, noble, ſenſible & vive,
Lui dit: Je t'ai donné mon cœur,
J'ai des droits ſur le tien; tu m'as vue attentive
A remplir tes jours de douceur;
Rends fortuné l'époux que ta vertu captive,
Alors tu me payeras tous mes ſoins en bonheur.
Mes enfans, la fortune eſt une perſpective,
Il faut que vos amis la rapprochent de vous,
C'eſt leur ouvrage; mais le vôtre
Eſt de vous procurer le deſtin le plus doux;
Soyez receveurs l'un de l'autre.
Pour jouir du bonheur on n'a qu'à le vouloir,
C'eſt une ferme où l'on moiſſonne;

Mais pour que la ferme ſoit bonne,
Il faut que par ſoi-même on la faſſe valoir.
Ma prédication eſt faite :
A préſent de bon cœur avec vous je répete :
Honneur au Prélat généreux,
Qui, dans ce ſaint temps de Carême,
Permet que de l'Hymen on forme les doux nœuds.
Le pouvoir de manger des œufs
Ne vaut pas le plaiſir d'épouſer ce qu'on aime.

RÉFLEXION.

LA vie eſt courte & paſſagere,
Et nous nageons ſur l'océan du Temps,
Comme on voit l'écume légere
Nager ſur les flots inconſtans :
Chaque inſtant qui nous fait la guerre,
A pas comptés nous conduit au tombeau,
Et nous change auſſi vîte en terre
Que l'écume ſe change en eau.



AUX ROIS.

Vous qui régiſſez les Etats,
Cherchez dans les humbles chaumieres
Si quelque Sage heureux ne les habite pas ;
Tirez-l'en malgré lui, pour puiſer ſes lumieres ;
Vous le devez au peuple, il en eſt déſiré ;
Il vous demande un Chef digne du temps d'Aſtrée,
Qui vienne renverſer le Vice décoré,
Et relever l'Innocence éplorée.

A M. L'AVOCAT MARCHAND,

*Qui m'avoit écrit pour lui donner à dîner à Belleville, peu de temps après la mort de Madame F**.*

Mon ami, dans quel lieu déſirez-vous venir ?
Ce ſéjour, qui jadis eut pour moi tant de charmes,
N'eſt qu'un triſte dépôt de regrets & de larmes,
Et vous y recevoir ce ſeroit vous punir.
Hélas ! avec F** ma gaieté s'eſt éteinte ;
Le chagrin en ſilence y grave ſon empreinte,
Il répand ſes brouillards ſur le jour le plus beau.
Nous ne portons la main ſur nos roſes nouvelles,
Que pour nous occuper à parer le tombeau
De l'objet qui nous livre aux douleurs éternelles.

Mais les cœurs affligés ont beſoin des bons cœurs ;
J'accepte les bontés que vous m'avez offertes ;
L'amitié déſolée, & qui vit dans les pleurs,
Implore l'amitié pour réparer ſes pertes.

A MADAME DE***,

Qui me demandoit comment elle feroit à Paris, pour être, en arrivant, à la mode.

A point nommé vous devez vous inſtruire
Des circonſtances & des cas
Où vous devez vous faire écrire ;
Par ce moyen, on fait ſans embarras
Des viſites qu'on ne fait pas.
L'uſage de la politeſſe
Vous apprendra d'abord
Quel degré de triſteſſe
Vous devez prendre à telle ou telle mort,
Combien de temps on doit pleurer à la campagne
Le mari dont jamais on ne fut la compagne.
Le grand ſavoir du cérémonial
Fixe le terme de l'abſence,
Et quand l'affliction peut avec bienſéance
Permettre qu'on donne le bal.



TRADUCTION EN VERS

D'une Lettre de J. JACQUES, de sa Nouvelle Héloïse, sur le Suicide.

Quoi ! pour n'avoir ni rang ni nom dans ta patrie,
Es-tu moins soumis à ses loix ?
Tous tes concitoyens sur tes jours ont des droits,
Et tu leur dois l'usage de ta vie.
L'amour de ton pays doit arrêter ta main ;
Attends patiemment l'heure où la mort arrive ;
Celle que l'on se donne est honteuse & furtive,
C'est un vol fait au genre humain.
Mais, me dis-tu, la vie est inutile & triste.
Connois-toi mieux en vanité ;
Tout homme, & même toi, foible & mauvais sophiste,
Est utile à l'humanité,
Par cela même qu'il existe.
Jeune homme, tu m'es cher, & je plains ton erreur :
Si dans ton ame encor quelque sentiment crie,
Je prétends parler à ton cœur ;
Je veux t'attacher à la vie,
Et t'en faire sentir le charme & la douceur.
Quand tu voudras la perdre, alors dis en toi-même :
Faisons encor du bien avant que de mourir ;
Recherche avec un zele extrême
Des indigens à secourir ;

Auprès de moi ſers-leur de guide,
Dans ma maiſon conduis ces malheureux,
Que mon abord effarouche, intimide.
Je t'offre mon crédit & ma bourſe pour eux,
Comptes-y pour tous ceux qui ſont dans la détreſſe;
C'eſt en l'employant bien qu'on priſe ſa richeſſe.
Si ton cœur, pénétré d'un plaiſir ſi touchant,
En le goûtant ne ſe ſent pas renaître,
En faiſant des heureux, ſi tu veux ceſſer d'être,
Je ne te retiens plus, meurs, tu n'es qu'un méchant.

A MADAME DE***,

Qui me demandoit ſi elle ne me gênoit point.

DEMEUREZ avec nous, je vous remercierai,
J'entrerai, ſortirai, viendrai, m'abſenterai,
Sans vous faire jamais d'excuſe;
Je veux que vous ſoyez auſſi libre que moi,
Voilà comme il faut qu'on en uſe
Pour faire bien les honneurs de chez ſoi.
Reſtez, ſi vous prenez du goût à cette vie;
Partez, ſi vous craignez l'ennui.
Être avec ſon ami ſur la cérémonie,
C'eſt, d'une maniere polie,
L'avertir qu'il n'eſt pas chez lui.

VERS
SUR L'AMITIÉ.

REGNE ſur nous, douce Amitié,
Tu conſoles l'hiver de l'âge,
Tu ſais ennoblir la pitié,
Tu viens au ſecours du courage.
Le tourment d'un cœur ſe ſoulage,
Quand une tendre amie en reſſent la moitié.
Le plaiſir n'eſt plaiſir que lorſqu'on le partage.
Regne ſur nous, douce Amitié.

A MADAME DE***,

Sur un Papillon qu'elle avoit attrapé.

UN papillon eſt ſemblable à l'Amour ;
L'un vole autour des fleurs, & l'autre autour des Belles ;
L'un promet le bonheur, l'autre annonce un beau jour.
Amour & papillons ſont devenus fideles,
Ils ceſſent de voler, vous les enchaînez tous,
Et la rapidité des ailes
Ne ſemble être qu'au temps qu'on paſſe auprès de vous.

❀

PENSÉES

Sur les Gouverneurs d'enfans.

L'ÉTAT de Précepteur, qu'on couvre de mépris,
Exige des vertus qui ne ſont point à prix ;
Il n'eſt qu'un homme de génie,
En qui l'on puiſſe eſpérer de trouver
Cette clarté douce qui vivifie
Et l'eſprit & le cœur qu'on prend ſoin d'élever.
Il n'eſt qu'un ami vrai, ſincere,
Qui puiſſe avoir le ſentiment
Et le zele d'un tendre pere.
Croyez-vous que cela ſe rencontre aiſément ?
Pour de l'argent il n'y faut pas prétendre ;
Car le génie enfin n'eſt point à vendre,
Encore moins l'attachement.



AU BARON DE***,

Vous avez vu chez le Batave
Un peuple ſenſé, mais épais,
Libre, Républicain, de ſon comptoir eſclave,
Rapportant au commerce & la guerre & la paix;
Des beaux-eſprits ſans avoir de culture,
Avides fermiers des Auteurs,
Et n'aimant la Littérature
Que pour en être les facteurs.
Les Anglois, trop profonds pour ſavoir être aimables,
Sur les moindres objets adroits à diſcuter,
Ne ſe piquant jamais que d'être raiſonnables,
Calculent le bonheur au lieu de le goûter.
O Souverains! voyagez tous en France,
C'eſt là qu'on adore les Rois;
Nous leur offrons toute notre exiſtence;
Leur nom ſeul ſur notre ame a la force des loix.
Ce n'eſt qu'un Prince monarchique,
Mais nos biens, mais nos jours, mais nos cœurs ſont à lui,
C'eſt notre bien-aimé, c'eſt un pere, un appui;
S'il en croit notre amour, c'eſt un Roi deſpotique.



SUR LES ROIS.

JAMAIS dans ſes penchans un Roi n'eſt combattu ;
Entre ſon trône & la vertu
Le ſort ſemble avoir mis d'éternelles barrieres.
Dans ſa Cour les Vices au guet
Ne lui montrent jamais l'humanité qu'en laid.
Les hommes & les Rois ne ſe rencontrent gueres :
La Flatterie, adroite à tendre ſes filets,
Autour des Trônes ſe promene,
Et dépoſe dans les Palais
L'écume de l'eſpece humaine.
Rarement quand on regne on eſt aimé pour ſoi,
Il faut voir des Etats dont on n'eſt pas le maître ;
Si l'on s'y voit loué, c'eſt qu'on eſt fait pour l'être,
Et l'on goûte un plaiſir tout nouveau pour un Roi.
On éleve ſon rang, il entre dans la claſſe
De ces particuliers reſpectés & chéris,
Qu'on n'encenſe jamais pour avoir une grace ;
Et l'on a des amis au lieu de favoris.



A MADAME DE***,

Qui me marquoit que Madame de POMPADOUR me ſavoit gré d'avoir accompagné M. le Duc de PRASLIN dans ſon exil.

TOUJOURS près d'un ami les heures fortunées
Transforment en plaiſir un devoir qu'on chérit.
Sans ennui, ſans langueur, ſans abus de l'eſprit,
Dans un commerce ſûr on paſſe ſes journées;
La confiance en eſt le garant & le prix,
Tout prend du ſentiment le tendre coloris.
Le bonheur n'eſt connu que des ames bien nées;
Je le ſais, je l'éprouve, & je m'en applaudis.
D'un Miniſtre alarmé, d'un Ami reſpectable
J'ai voulu partager & la peine & l'état.
Je ne veux point m'en faire une vertu d'éclat;
En me rendant heureux, je me rends eſtimable:
Je me devois à lui dans cet événement;
Il a lu dans mon cœur, voilà ma récompenſe;
J'ai fait ce que preſcrit la loi du ſentiment,
Le malheur eſt l'inſtant de la reconnoiſſance.
Pour prouver qu'un ami l'eſt véritablement,
L'occaſion eſt peu commune;
Pouvoir donner un trait de ſon attachement,
Eſt à mes yeux une bonne fortune:
Quiconque ſait penſer ſera mon partiſan.
J'ai cru, quand le devoir dirigeoit ma conduite,

N'être que vertueux, & j'étois courtisan ;
Je sais que POMPADOUR m'en a fait un mérite,
Les bonnes actions lui paroissent son bien.
La sensibilité, dont elle est le modele,
En rend tous les effets des titres auprès d'elle,
Et ce qui part du cœur a des droits sur le sien.

RÉFLEXION.

CHAQUE Royaume est une banque,
L'amour du peuple en fait toucher les droits ;
Il ne faut qu'un rien quelquefois
Pour que l'opération manque ;
C'est le grand œuvre pour les Rois.
Si la naissance est inégale,
La bienfaisance fait rapprocher l'intervalle ;
C'est acquérir des fonds que d'aimer ses sujets ;
Et la tendresse filiale
Est la pierre philosophale
Qui fait d'un Souverain goûter tous les projets.



APOTHÉOSE D'HÉBÉ.

ENVIRONNÉ des ſuperbes Déeſſes,
Jupiter bâilloit dans les Cieux ;
Leur eſprit grave & nul, leur ton impérieux,
Dès ce temps-là figuroient nos Ducheſſes.
Meſdames, recevez mon éternel adieu,
Leur dit un beau matin le Maître du tonnerre.
J'apprends qu'on s'amuſe ſur terre,
Tandis que je m'ennuie avec vous comme un Dieu.
Dans l'uniformité perdant mon exiſtence,
Je ne connoiſſois plus que le poids de mon rang,
Et ſur mon trône d'or, que le reſpect encenſe,
Je ceſſois d'être un Dieu ; j'étois indifférent.
J'ai découvert une jeune mortelle,
Senſible, aimable, vraie, & ſur-tout naturelle ;
Son teint, où l'on ne voit de fard que la candeur,
De ſon ame naïve eſt l'image fidelle ;
Elle a renouvelé mon cœur,
Et je redeviens Dieu quand je ſuis auprès d'elle.
C'eſt ſur ce tendre objet que mon choix eſt tombé ;
En un mot, dans le Ciel je vais placer HÉBÉ.

Fi ! ces paroles indécentes
Attaquent le genre nerveux,
S'écria le Corps vaporeux
Des Divinités glapiſſantes.

A cet excès Jupiter s'oubliera !
A ſes ſoupers il permettra qu'on rie !
Sa dignité diſparoîtra.
L'étiquette toujours prétend qu'un Dieu s'ennuie :
Nous le verrons amoureux en effet
D'une ſimple mortelle, il eſt vrai, fort jolie ;
C'eſt un paſſe-droit qu'on nous fait.

Meſdames, mon choix vous outrage,
Répondit Jupiter ſans ſe mettre en courroux ;
Mais, ſi vous faites bien, offrez un juſte hommage
A la Beauté qui rend tous vos cœurs ſi jaloux ;
Je crois HEBÉ plus Déeſſe que vous,
Puiſqu'elle me plaît davantage.

AU ROI STANISLAS.

VOILA les fleurs qu'on doit au modele des Sages ;
Grand Roi ! tu ſais gagner nos cœurs par tes vertus,
Et les former par tes Ouvrages :
Une plume en tes mains eſt un ſceptre de plus.
La tendre Humanité t'apprend ce que nous ſommes ;
C'eſt pour nous rendre heureux que tu dictes des loix.
Lorſque l'on a le cœur plein du Livre des Rois,
On écrit comme toi des Livres pour des hommes.



A

A MON FRERE,

Qui vouloit que je luſſe une Piece en grande Compagnie.

Mais, mon frere, voyez le triſte perſonnage
Qu'à la honte du goût fait dans une maiſon
Un Auteur de profeſſion.
On le prie à dîner pour lire ſon Ouvrage :
Entouré des Beautés & des Sots du quartier,
Dont la naiſſance eſt noble & le cœur roturier :
Dans le monde ignorant machines végétantes,
Futiles répertoirs des ſottiſes courantes,
Qui penſent que l'on eſt Poëte par métier,
Ne pouvant rien placer dans leurs ſtériles têtes,
Proférant au haſard quelques mots découſus,
Regardant un Auteur avec de grands yeux bêtes,
Ils ſont auſſi ſurpris que ſi c'étoit Comus :
De plates queſtions tour à tour on l'aſſomme,
On l'humilie en le fêtant ;
On ne lui parle enfin jamais qu'on ne le nomme,
Et s'il ouvre la bouche, on trouve ſurprenant
Qu'il s'exprime comme un autre homme.
La lecture ſe fait ; on écoute d'abord :
A la troiſieme ou quatrieme ſcène,
Entre un valet marchant bien fort ;
Jette le cabaret, ſe fait gronder, & ſort.

On ne remarque plus comment le plan s'enchaîne ;
La Maîtreſſe ſe pâme, & le mari s'endort.
Par les réflexions les ſcènes ſont coupées,
Et l'intérêt périt, noyé dans les propos.
Quelques petits Abbés, agréables poupées,
Perdent le fond de vue, & critiquent des mots ;
On croit voir un ſens louche aux choſes les plus claires,
Et dans aucun parti bien loin d'être affermi,
L'Auteur, embarraſſé par les avis contraires,
Abonde de conſeils, & n'a pas un ami.

VERS

A M. LE DUC D'AIGUILLON,

Qui venoit d'être fait Miniſtre de la Guerre.

QUAND des menteurs titrés, bas & pleins d'arrogance,
Viennent vous entourer avec complimens faux,
Moi, je viens à votre repos
En faire un de condoléance.



VERS

Au nom de M. de BOULOGNE *à Madame de* CAZE DE LA BAUVE, *Intendante de Bretagne, en lui envoyant un Néceſſaire.*

ON voit tout Paris abonder
De Néceſſaires inutiles;
Sots, importuns, & mal habiles,
S'empreſſant à vous obſéder:
Leurs offres inconſidérées
Ne cauſent que des embarras,
Et ſur vos marches meſurées
Les leurs traverſent tous vos pas.
Arrivant dans votre Intendance,
Pour vous ſervir à contre-temps,
Vous rencontrerez l'affluence
De Néceſſaires aſſommans.
Je vous en donne un plus commode;
Vous ttouverez dans celui-ci
Tout ce qu'imagina la mode,
C'eſt un Néceſſaire d'ami.
Si ce préſent vous intéreſſe,
J'en tiens de vous un plus flatteur;
Les garans de votre tendreſſe
De mes jours forment la douceur;

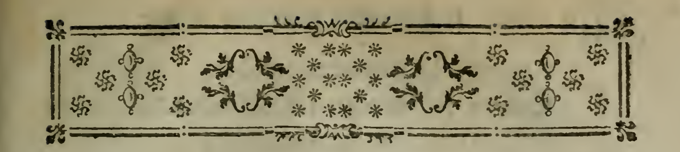
Vous rendez ma vie une fleur,
Que votre ſentiment careſſe,
Et je vous dois, charmante niece,
Le néceſſaire du bonheur.

VERS

Sur ma Maiſon de Belleville.

SI quelque homme bien riche achetoit ce lieu-ci;
A la ſimplicité préférant la parure,
Payant au poids de l'or le faux goût & l'ennui,
Il emmeneroit, choſe ſûre,
Un grand Architecte avec lui,
Qu'il paieroit chérement pour gâter la Nature.





CHANSONS.

LES AMOURS INFORTUNÉS *DU* COMTE DE COMMINGE,

ROMANCE (*).

LOIN d'ici, cœurs faux & parjures,
Qui de l'Amour faites un art,
Je veux des oreilles plus pures,
A mes chants vous n'avez point part.
Mortels, qu'un feu divin anime,
Ecoutez votre Maître, adorez ſes rigueurs,
Plaignez une tendre victime,
De COMMINGE avec moi déplorez les malheurs.



Quel inſtant pour un cœur ſenſible !
Ce modele des vrais Amans

(*) Cette Romance parut d'abord ſous le nom de M. de la Valiere ; elle eſt de M. l'Abbé de Voiſenon, qui l'a corrigée depuis.

Apprend l'événement terrible
Qui va cauſer tous ſes tourmens.
O Ciel ! je perds ce que j'adore,
Adelaïde eſt morte, & je puis voir le jour !
Mon cœur la fera vivre encore,
Je veux éterniſer mes pleurs & mon amour.



Il abhorre l'air qu'il reſpire,
Et, le déſeſpoir dans le cœur,
Suivant un funeſte délire,
Il vole en ce ſéjour d'horreur,
De la mort affreuſe peinture,
Que la douleur amere offre à l'eſprit troublé,
Et que fit exprès la Nature
Pour être conſacré par l'Amour déſolé.



Rempli d'une image adorée,
Ayant toujours devant les yeux
Une Amante défigurée
Par le trépas le plus hideux,
Rancé, dans ce lieu ſolitaire,
Avoit voulu laiſſer un triſte monument.
C'eſt là que Comminge s'enterre:
Un ſilence éternel y nourrit ſon tourment.



Adelaïde, ce ſilence
Craindra de troubler ma douleur;
Le voile de la pénitence
N'en ſervira qu'à mon ardeur.

Brûlé, consumé de ma flamme,
Aux traits du désespoir dévoué pour jamais,
J'y vais abandonner mon ame
Sous le masque trompeur de la plus sainte paix.



Et plus malheureux & plus tendre,
Cet Amant, plein de ses amours,
Sous le cilice & sur la cendre
Trois ans entiers traîna ses jours.
Les habitans du même asile,
Ces spectres animés, images de la mort,
Souvent le rendent immobile,
En retraçant l'objet dont il pleure le sort.



Il entend la cloche fatale
Qui rassemble tous les reclus,
Pour assister d'une ame égale
A la mort d'un de ces élus:
Un intérêt involontaire
Le surprend tout à coup; mais un tendre retour
Lui cause un repentir sincere
D'un sentiment qui semble offenser son amour.



Suivant un respectable usage,
Il se prosterne en frémissant;
Hélas! que devient son courage,
Qui peut peindre ce qu'il ressent,
Lorsque son oreille est frappée
De cette voix si douce & si chere à son cœur?

Toute ſon ame eſt abſorbée ;
Dans ſes veines ſon ſang s'arrête de douleur.



Immobile, en proie à ſa peine,
Entendant des ſons ſi chéris,
Il retient juſqu'à ſon haleine ;
La ſurpriſe étouffe ſes cris ;
Une voix éteinte & tremblante
Prouve qu'Adelaïde approche de la mort ;
Alors, d'une bouche expirante,
Ces mots interrompus ſortent avec effort.



O ! mes Peres, je ſuis indigne
Du titre dont vous m'honorez,
Et j'ai fait un abus inſigne
De l'habit que vous révérez ;
Je ne ſuis qu'une péchereſſe,
Qu'un ſentiment profane a conduite en ces lieux ;
Comminge eut toute ma tendreſſe,
Mais nos parens cruels traverſerent nos feux.



On le fit avec violence
Languir dans la captivité ;
Le prix de mon obéiſſance
Devoit être ſa liberté.
Mon hymen prouva ma conſtance ;
Le ſujet le plus fait pour être déteſté
Obtint de moi la préférence,
Et c'étoit rendre hommage à la fidélité.

Mais de sa liberté rendue
Mon Amant ne crut profiter,
Qu'en se présentant à ma vue.
En vain je voulus l'éviter.
Plein de la douleur la plus vive,
Un jour il répandoit des pleurs à mes genoux;
Mon tyran implacable arrrive,
COMMINGE me défend, & blesse mon époux.



Il fuit, quoique blessé lui-même,
Et mon époux revint au jour;
Aussi-tôt sa fureur extrême
Me renferme dans une tour.
Je n'y voyois point la lumiere;
Et répandant par-tout le faux bruit de ma mort;
A toute la Nature entiere
L'inhumain déroba les horreurs de mon sort.



A des maux affreux condamnée,
Le plus cruel de mes tourmens
Fut d'ignorer la destinée
Du plus aimable des Amans.
Je crus voir la fin de mes peines
Lorsqu'on vint m'annoncer la mort de mon tyran;
Dans l'instant on brisa mes chaînes,
Je sentis pour COMMINGE un bonheur aussi grand.



Dans mon ardeur impatiente,
Je ne me confiai qu'à moi

Pour la recherche intéressante
D'un Amant digne de ma foi.
Je flattois mon ame inquiete,
Et je crus que, touché d'un sentiment si pur,
Pour me découvrir sa retraite,
L'Amour en m'éclairant seroit un guide sûr.



Ma résolution fut prise,
Et sous l'habit d'un Cavalier,
Plus libre pour mon entreprise,
Je commençai de voyager.
Tout aigrit ma douleur profonde;
L'homme le plus charmant & le plus adoré
Etoit oublié dans le monde,
A peine savoit-on s'il avoit respiré.



Ce désert s'offrit à ma vue;
Et, sans former aucun dessein,
L'attrait d'une force inconnue
M'entraîna dans ce Temple saint.
De douleur je fus abîmée,
Lorsque, parmi les voix qui chantoient le Seigneur,
J'en connus une accoutumée
A séduire mon ame, à pénétrer mon cœur.



Je crus d'abord m'être trompée;
Je crus que par la passion
L'imagination frappée
M'avoit fait cette impression:

Mais, hélas ! malgré les ravages
Que les auſtérités, la douleur & le temps
Avoient gravés ſur ſon viſage,
Je diſtinguai bientôt l'idole de mes ſens.



Mon Dieu ! mes murmures impies
N'armerent point votre courroux !
Vos bontés, toujours infinies,
Daignerent m'appeler à vous ;
Je fus miſe au rang des Novices :
Mais bien loin de ſentir un excès de ferveur,
Je portois aux ſaints exercices
Un cœur tout occupé d'une profane ardeur.



Cette ſolitude effrayante
Renfermoit ce qui m'étoit cher ;
Quelle volupté conſolante,
Que de reſpirer le même air !
Je n'oſai m'en faire connaître ;
Il troubloit mon repos, je reſpectai le ſien :
Mais un triſte haſard fit naître
Un inſtant où mon cœur perdit tout ſon ſoutien.



Le jour où, bravant la Nature
Pour voir tranquillement la mort,
Vous creuſez votre ſépulture,
Il rempliſſoit avec tranſport
Cette pieuſe barbarie.
J'approchai de plus près, il me perça le cœur,

Et mes ſanglots m'euſſent trahie ;
Ma fuite déroba les cris de ma douleur.

❀

Je vins, contrite & pénétrée,
Prier le Seigneur ardemment
Que mon ame fût éclairée
Pour le repos de mon Amant.
Oui, mon Dieu, mes vœux, mes alarmes,
Voulurent pour lui ſeul fléchir votre courroux ;
Pour lui ſeul je verſois des larmes,
C'étoit ſon intérêt qui m'amenoit à vous.

❀

Vous exauçâtes ma priere,
Toute profane qu'elle étoit,
Et je dus à votre lumiere
La paix que mon cœur ignoroit.
Pour laver mes fautes immenſes,
Je paſſai dans les pleurs & les jours & les nuits;
Je vous demandai des ſouffrances,
Vous me fîtes tomber dans l'état où je ſuis.

❀

O toi ! de mon erreur funeſte
Trop cher auteur, trop cher Amant,
Leve les yeux, vois ce qui reſte
D'un objet aimé follement ;
Penſe à ce moment redoutable ;
J'y touche .... du trépas .... je reſſens les horreurs ;
Hélas ! .... le tien .... inévitable,
Bientôt.... peut-être.... Adieu, COMMINGE,... adieu ;
je meurs.

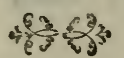
COMMINGE perd ce qu'il adore :
Il voit ſes traits défigurés,
Sur ſa bouche entr'ouverte encore
Il fixe des yeux égarés ;
Son air imprime l'épouvante ;
Il s'arrête, il s'élance, il retombe ſoudain,
Cherche l'ame de ſon Amante,
On diroit qu'il la veut recueillir dans ſon ſein.



Arrête, arrête, Dieu terrible,
En vain tu réclames tes droits :
Pour punir un cœur trop ſenſible,
En vain la mort vole à ta voix ;
Elle va couronner ma flamme.
A ces mots, un effort de rage & de douleur
De ſes jours vient couper la trame,
Et l'Amour gémiſſant s'envole de ſon cœur.



Ce ſaint lieu retentit de plaintes,
On entend des cris, des clameurs ;
Toutes les ames ſont atteintes
Du plus horrible des malheurs.
La Piété, ſenſible aux larmes,
Dépoſa ces Amans dans un même tombeau,
Et l'Amour, déteſtant ſes armes,
Dans ce triſte ſépulcre éteignit ſon flambeau.



CHANSON

D'un enfant de ſept ans, qui appeloit Mademoiſelle QUINAULT *ſa femme.*

MA femme, apprenez-moi pourquoi
L'excès de ma tendreſſe,
De l'enfance, quand je vous voi,
Corrige la foibleſſe,
Et mon cœur, qui me met en preſſe,
Tient un plus grand eſpace en moi :
C'eſt un certain je ne ſais qu'eſt-ce,
C'eſt un certain je ne ſais quoi.

❀

C'eſt à vous dont je ſuis la loi,
A vous que je m'adreſſe ;
Dans le cas, vous pourriez, je croi,
Devenir ma Maîtreſſe :
Afin que mon embarras ceſſe,
Je vous demande de l'emploi,
Je cherche un certain je ne ſais qu'eſt-ce,
Je cherche un certain je ne ſais quoi.



CHANSON

AIR : *Quand vous entendrez le doux Zéphyr.*

L'AMUSEMENT eſt pour la ſanté
Ce que Zéphyr eſt pour une roſe,
Qui la careſſe & fait ſa beauté
Après qu'elle eſt écloſe.
Du vrai plaiſir
Cherchez à jouir;
Par ſa douce haleine l'air devient ſain,
Et ſa préſence
Vaut l'ordonnance
Du Médecin.
L'Amour trop ſombre eſt un vent d'hiver
Qui fait des bois tomber la verdure,
Et les vapeurs dont il charge l'air
Détruiſent la Nature.



AUTRE, ſur le même Air.

DE nos faux Dieux les portraits vantés
M'avoient paru trop peu vraiſemblables :
Vous les changez en réalités,
Ils ne ſont plus des fables.
Au Dieu d'Amour
Vous rendez le jour ;
Nos yeux par vos charmes ſont prévenus ;
Et l'on croit ſûre
Cette ceinture
Que portoit Vénus :
On voit Cythere où vous vous montrez ;
Vous paroiſſez, les Plaiſirs s'avancent,
Et dans vos pas vous nous apprenez
Comme les Graces danſent.



CHANSON

A MADAME DE***,

En lui donnant un porte-feuille.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

POUR bouquet, le Dieu de Cythere
Vous donne le ſceau du myſtere ;
Ne fait-il pas bien de vouloir
Vous charger de garder ſes titres ?
Comme vous les faites valoir,
Ayez en dépot ſes regîtres.



A Vénus ſi l'on rend hommage,
On aime mieux votre partage.
Vous avez vos droits toutes deux ;
Mais vos conquêtes ſont plus belles ;
Vénus rend les Amans heureux,
C'eſt vous qui les rendez fideles.



COUPLETS

Chantés par les enfans de Monſieur le Duç de NOAILLES *à Madame la Ducheſſe de la* VALLIERE.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

UNE famille tendre,
Dans ce jour de bonheur,
S'empreſſe de vous rendre
Le tribut du bon cœur;
L'Amitié, toujours prête,
En vous fêtant,
Reçoit de vous la fête
En vous voyant.

Amuſer ce qu'on aime
Eſt un charme bien doux :
C'eſt un délice extrême
Que nous ſentons pour vous;
En vous tout intéreſſe,
Tout fait jouir,
Le devoir qu'on careſſe
Devient plaiſir.



Gaieté digne d'envie
File & ſoutient vos ans,

Et votre heureuſe vie
Eſt toujours au printemps.
Sans nuage & ſans ombre,
Vos jours chéris
Egaleront le nombre
De vos amis.

CHANSON,

AIR : *Tout va cahin, caha.*

SANS dépenſer,
C'eſt en vain qu'on eſpere
De s'avancer
Au pays de Cythere ;
Femme en courroux,
Mari jaloux,
Grilles, verroux,
Tombent ſur vous ;
Le chien vous pourſuit comme loups :
Le temps n'y peut rien faire.

❀

Mais ſi Plutus entre dans le myſtere,
Grille, reſſort,
Tombent d'abord ;
Le chien s'endort,
Le Mari ſort,
Femme & ſoubrettes ſont d'accord ;
Un jour finit l'affaire.

LE BRACONNAGE,

CHANSON.

AIR : *Je ſuis un pauvre Maréchal*, &c.

L'AMOUR eſt un vrai Braconnier,
On perd le temps à l'épier,
Il met en défaut les Minerves ;
Il chaſſe de jour & de nuit :
Ses fuſils ne font point de bruit ;
Il va ſur toutes les réſerves,
        Chut, chut, chut,
        Droit au but,
        Ce Dieu tire ;
Mais ce n'eſt jamais pour détruire.



Fillettes, craignez le chaſſeur,
Sa fineſſe eſt dans ſa douceur,
Il n'eſt ſoumis que pour ſurprendre ;
Il peint tous les objets en beau,
Et le bonheur eſt ſon appeau ;
Un cœur naïf s'y laiſſe prendre.
        Doux, doux, doux,
        Tous ſes coups
        Vous careſſent ;
Mais en careſſant ils vous bleſſent.



Quand il détourne une Beauté,
Il cherche avec avidité
D'un pied léger la trace empreinte ;
Pour gaulis il a des berceaux,
Pour cors de chaſſe, les oiſeaux,
Et le myſtere fait l'enceinte :
Bas, bas, bas,
Pas à pas,
En ſilence,
Il cache ſes traits & s'avance.



De fatigue il paroît rendu :
La Belle croit qu'il s'eſt perdu,
Lui tend la main & le conſole.
L'enfant, preſſé contre ſon ſein,
En profite pour ſon deſſein,
Y laiſſe une fleche & s'envole.
Quel malheur !
Ah ! le cœur !
Je ſuccombe :
Et l'Amant vient quand elle tombe.

Braconniers que ce Dieu conduit,
Il faut chaſſer à petit bruit :
Que l'on ſe moque des défenſes,
Toujours l'audace eſt un vrai don ;
On ne mérite le pardon
Qu'en multipliant les offenſes.
Mais, mais, mais,

Paix, paix, paix,
Voilà comme
Un Braconnier eſt honnête homme.

A MADAME
LA DUCHESSE DE CHOISEUL,

En lui envoyant des boîtes de bergamotte pleines de bonbons, ſur leſquelles étoit peint l'Amour.

AIR : *Il faut, quand on aime une fois, aimer toute ſa vie.*

DANS tous les différens métiers
L'Amour eſt reçu maître,
C'eſt le premier des bonbonniers :
Depuis qu'il vous fit naître,
L'Hymen eſt ſon aſſocié ;
L'objet qui les raſſemble
Eſt un bonbon que par moitié
Ils partagent enſemble.



Adorateur de vos attraits,
L'Amour s'offre à vous peindre ;
Il veut, en rendant tous vos traits,
Se faire aimer & craindre.
Ce portrait, fait pour engager,
Affermira ſon regne,
Et c'eſt le fidele Berger
Qui ſera ſon enſeigne.

COUPLETS

Pour l'Abbesse du Lys, qui s'appelle ANTOINETTE.

AIR : *Nous jouissons dans nos hameaux, &c.*

OUVREZ les yeux ſur vos enfans,
Mere ſenſible & tendre ;
Nos cœurs inſpirent nos accens,
Aimez à les entendre.
Le bonheur répand ſur ce jour
Une douceur parfaite ;
Il vient pour fêter notre amour,
Quand il fête ANTOINETTE.



La Nature, pour vous tenter,
Vous orna de ſes charmes ;
La Grace, pour y réſiſter,
Vous confia ſes armes ;
Vous échappant aux vains regrets,
Dans une paix profonde,
Vous offrez à Dieu des attraits
Qu'eût déſirés le monde.



Votre Patron, dans ſes combats,
Ne ſe vit point abattre ;

Mais alors vous ne viviez pas :
  Antoine put combattre.
Les plus douces illusions
  Ne pouvoient pas l'atteindre ;
Vous eussiez des tentations
  Été la plus à craindre.



De vos ans le paisible cours
  Est le soutien des nôtres ;
Le Ciel termineroit nos jours,
  S'il nous privoit des vôtres :
Tendres rameaux qu'on voit fleurir
  Lorsque l'arbre s'éleve ,
Et qu'on voit bientôt se flétrir
  Si le tronç perd sa seve.



CHANSON

*Pour la fête de M. le Comte De ***,*

AIR : *Que ne ſuis-je la fougere,* &c.

Pour CHARLE ici tout s'apprête,
Le bonheur a pris ſon nom :
De la gaieté c'eſt la fête,
CHARLE en eſt le vrai Patron.
Pour bouquet elle lui donne
Le plaiſir comme une fleur,
Et tout ce qui l'environne
Participe à ſa couleur.



Il reſpecte ſa parole,
Lorſqu'il veut bien l'engager ;
CHARLE n'eſt jamais frivole
Quand il s'agit d'obliger :
Mais plus tempérant à table,
Qu'il y montre moins d'ardeur,
Ou qu'il ait, ce Prince aimable,
L'eſtomac comme le cœur.



Nouvel Aſtre de la France,
Nous lui devons nos beaux jours ;
Nous en ſentons l'influence
Dès qu'il commence ſon cours.

Soleil naiſſant, digne éleve
De ſes auguſtes aïeux ;
C'eſt un jour doux qui s'éleve
Pour éclairer des heureux.



Quand du caſque de Bellone
Les Graces parent ſon front,
Son oiſiveté l'étonne
Et lui paroît un affront :
Il voudroit, plein de courage,
A la tête des Guerriers,
Que les roſes de ſon âge
Se changeaſſent en lauriers.



Il attend les circonſtances
Pour être CHARLE le Grand ;
La paix unit les Puiſſances,
Et ce ſont nos cœurs qu'il prend.
Mais ſi Mars trouble la terre,
Nous dirons en l'admirant,
Soit en paix ou ſoit en guerre,
C'eſt CHARLE le Conquérant.



CHANSON.

Air : *Hélene dans la Rosiere*, &c.

Constance,
Quand on cherche à l'exalter,
S'offense,
Et croit qu'on veut la flatter.
Si l'on craint d'aimer,
Il faut fuir sa présence;
C'est pour nous charmer
Que les talens lui doivent leur puissance.
Constance
De l'aimer fait vainement
Défense,
Tout Ami devient Amant;
Les yeux sont pris par sa figure,
Les cœurs le sont par son esprit;
Elle ne doit qu'à la Nature
Secrets que jamais l'Art n'apprit.
Dès qu'on la voit paroître,
Aussi-tôt on est blessé;
Vient-on à la connoître ?
On se trouve fixé.
L'Amour même en fit une éleve
Pour attaquer la liberté ;
Le caractere en elle acheve
Le triomphe de la beauté.

Conſtance
Feroit faire de bon cœur
Dépenſe
De ce qui mene au bonheur.

CHANSON

Faite à table chez l'Abbé de Saint-Pierre, à Avalon, où étoient pluſieurs jolies femmes.

AIR : *Il faut quand on aime, &c.*

CHEZ un Ami de quarante ans
Enfin je me retrouve ;
L'Amitié, ce tréſor du temps,
Sait tout ce que j'éprouve.
Le ſentiment me rajeunit,
Et j'échappe à mon âge ;
Graces, qu'ici l'on réunit,
Vous achevez l'ouvrage.



Employons bien tous nos momens
Pour vieillir ſans triſteſſe ;
Avec des objets ſi charmans
On tient à la jeuneſſe ;
Du Printemps aimons la couleur,
En voici les modeles ;
Du moins reſpirons-en la fleur
En nous approchant d'elles.

CHANSON

*Pour le Mariage de Mademoiſelle de M*** avec Monſieur de T***.*

AIR : *J'aime une ingrate Beauté*, &c.

HYMEN, ſur les autres Dieux
On te doit la préférence ;
Par toi l'Amour eſt heureux,
Il touche ſa récompenſe :
 Loin que la volupté
 De ton bruit s'épouvante,
 Ta douce auſtérité
 Rend ſa part plus piquante.



Tu permets à la Beauté
De déclarer ſa tendreſſe,
Et ton voile reſpecté
Change en vertu ſa foibleſſe :
 A ceux que ton pouvoir
 Dans tes liens engage,
 Tu preſcris pour devoir,
 Les plaiſirs du bel âge.



Tu te mires dans la fleur
De la modeſte Emilie :

Par le fard de ſa pudeur
Sa jeuneſſe eſt embellie.
Au brillant fils de Mars
Minerve la préſente ;
De l'Amour & des Arts
C'eſt l'union charmante.

AUX DEUX ÉPOUX.

Tenez le bonheur chez vous,
Dans le Monde il s'évapore ;
Vous le trouverez plus doux,
Si votre amour le colore :
Variez ſes attraits
Pour embellir la vie,
Et donnez des ſujets
A notre Académie (*).

CHANSON.

QUAND je vois des Guerriers l'épée étincelante
S'avancer avec éclat
Dans une marche brillante,
Je voudrois être Soldat.
Miniſtre affreux de Bellone,
Lorſque la Mort, dans un combat,
Frappe les rangs qu'elle moiſſonne,
Je ne veux plus être Soldat.

(*) Académie de Peinture.

Quand mon oreille entend la trompette éclatante,
Quand le courſier ſe débat
Et mord ſa bride écumante,
Je voudrois être Soldat.
Mais quand il s'emporte & ſe cabre
Sous le cavalier qu'il abat,
Mourant ſous le tranchant du ſabre,
Je ne veux plus être Soldat.

Quand le Guerrier vainqueur pénetre dans des caves
Pour boire un vin délicat,
Je me mets au rang des braves,
Je voudrois être Soldat.
Mais, au milieu du feu qui roule,
Lorſqu'il couche ſur un grabat,
Et qu'on le pend pour une poule,
Je ne veux plus être Soldat.

CHANSON

*Sur la naiſſance de M. de T***.*

AIR : *Charmante Gabrielle, &c.*

LE jour de ta naiſſance
Préparoit mon bonheur,
Et notre intelligence
Devoit remplir mon cœur :
Lorſque l'on te couronne,
J'en ſens l'effet ;

Les lauriers qu'on te donne
  Font mon bouquet.

Tous les bons cœurs ſe tiennent,
Leur intérêt n'eſt qu'un ;
Du bonheur qu'ils obtiennent
Le partage eſt commun :
T***, quand on me chante
  Eſt attendri ;
Quand c'eſt T*** qu'on chante,
  On fête HENRI.

L'Amitié nous honore,
Suivons ſon doux penchant ;
C'eſt une belle aurore
Qui n'a point de couchant :
Le jour qui l'environne
  Eſt ſans déclin,
Chaque heure qu'elle ſonne
  Eſt ſon matin.



DISCOURS
ACADÉMIQUES.



DISCOURS
DE RÉCEPTION
A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Prononcé le Samedi 22 Janvier 1763, par M. l'Abbé de VOISENON, *nommé à la place de M.* JOLIOT DE CRÉBILLON.

MESSIEURS,

CETTE illuſtre Compagnie, où je trouve des Génies diſtingués dans tous les genres, eſt impoſante, & m'intimide ; cependant une réflexion me raſſure : on ne doit craindre que les eſprits médiocres, ils dépriment ſans ceſſe, & penſent gagner les rangs qu'ils refuſent aux autres.

Les hommes ſupérieurs prêtent la main à ceux qui les contemplent ſans pouvoir les

atteindre, & ne s'eſtiment vraiment grands que par l'élévation qu'ils donnent.

C'eſt ce que vous avez fait pour moi, MESSIEURS.

Touchés de mon zele & de mon empreſſement, vous avez daigné me placer parmi vous; j'eſpere qu'en m'inſtruiſant, vous voudrez bien accroître le nombre de mes amis. C'eſt alors que j'éprouverai de plus en plus que l'amitié eſt un tréſor que l'on augmente à meſure qu'on le partage.

De l'attachement pour mes nouveaux devoirs, de l'amour pour les Lettres, du reſpect pour ceux qui les enrichiſſent; voilà mes titres : j'oſe dire que c'eſt aſſez dans un Corps où les talens ſont unis aux vertus. Vous cultivez les uns, vous pratiquez les autres; vous mettez en action ce que votre éloquence met en maxime; vous plaignez les hommes ſans les haïr, & vous ne les critiquez qu'en ne leur reſſemblant pas.

Vous ne regardez point le titre d'hommes de Lettres comme un titre de préſomption & d'indépendance, mais comme un moyen d'être plus doux, plus ſociables, de vous communiquer vos lumieres, & d'être unis enſemble par le beſoin mutuel que vous avez les uns des autres.

Les Gens de Lettres ſont liés par une chaîne qu'aucun événement ne peut rompre ; ils ſe conforment à l'ordre de l'eſprit humain, qui de toutes les Nations n'en fait qu'une. Ils ſemblent, malgré la diſtance, rapprocher les climats par leur eſtime réciproque & la correſpondance de leurs richeſſes littéraires ; & quand les peuples ſe détruiſent, les Savans & les Sages, affligés pour l'humanité, mais toujours calmes & toujours ſereins, vivent en paix, & ne ſont ennemis que de nom ; ils appartiennent à la même République, & les talens les rendent concitoyens.

On participe à de ſi grands avantages lorſque l'on eſt admis parmi vous, MESSIEURS ! & c'eſt ce qui m'a fait tant déſirer cet honneur ; mais je crains bien d'être humilié dans mon élévation même. Que de gens auroient trompé le Public, s'ils n'avoient pas eu l'imprudence de ſe mettre en vue !

Comment pourrai-je remplacer l'homme célebre que la Nation regrette ? Je vois de lui à moi un intervalle immenſe.

Le grand Corneille & le tendre Racine venoient d'être plongés dans les ténebres du tombeau ; leurs mauſolées étoient placés aux deux côtés du trône qu'ils avoient occupé ; la Muſe de la Tragédie étoit penchée ſur l'urne

de Pompée, & fixoit des regards de désolation sur *Rodogune*, *Cinna*, *Phedre*, *Andromaque & Britannicus.* Elle étoit tombée dans une léthargie profonde; son ame, usée par la douleur, n'avoit plus la force que donne le désespoir; dans l'excès de son abattement, son poignard étoit échappé de ses mains. Un mortel fier & courageux, enveloppé de deuil, s'avance avec intrépidité, ramasse le poignard & s'écrie: *Muse, ranime-toi, je vais te rendre ta splendeur.* La Terreur entendit sa voix, & parut sur la Scène: *Tu me rappelles à la lumiere, & ton Génie me donne un nouvel être*, dit-elle avec transport.

A ces mots, elle saisit une coupe ensanglantée, marcha devant lui, & fit retentir le Mont sacré du nom de CRÉBILLON. La Muse reprit ses sens, les cendres de Corneille & de Racine s'animerent, & leur Successeur fut placé sur le trône élevé entre les deux tombeaux.

La Mort impitoyable l'en a précipité; mais cependant le trône n'est pas vacant. Un Génie rare, un homme unique depuis long-temps en soutient tout l'éclat. Puisse le nombre de ses années égaler la durée de ses triomphes! le trône de Melpomene ne s'écrouleroit pas.

Rassurons-nous, MESSIEURS, de nouveaux Génies s'éleveront sans doute; j'en ai pour

garant le monument que l'on éleve à mon prédéceſſeur ; le marbre qui va tranſmettre à la poſtérité les traits du Sophocle François, fera naître des Poëtes tragiques.

Ces grands hommes ſont reproduits par les honneurs que l'on décerne à ceux qui ne ſont plus ; & les regards des Rois ſont pour les talens ce que les rayons du ſoleil ſont pour les tréſors de la terre.

Corneille avoit élevé l'humanité, Racine venoit de l'attendrir ; M. DE CRÉBILLON s'ouvrit une route nouvelle.

Hardi dans ſes peintures, mâle dans ſes caracteres, grand dans ſes idées, énergique dans ſes vers, & terrible dans ſes plans, il n'approcha de l'Hypocrène que pour teindre ſes eaux de ſang, &, ſans copier ni Corneille, ni Racine, il adoucit les regrets qu'ils nous avoient laiſſés, & marcha preſque leur égal.

Atrée & Thyeſte, ce chef-d'œuvre d'horreur, fit une impreſſion ſi forte, qu'on détourna les yeux. On la lut, on l'admira ; mais on n'en ſoutint la repréſentation qu'avec peine, & c'étoit la louer, MESSIEURS, que de n'oſer la voir.

Dans Atrée, le pere boit le ſang du fils ; dans Rhadamiſte, le fils meurt de la main du pere ; & dans Electre, le fils aſſaſſine la mere.

Quel art ne falloit-il pas pour rendre ſupportables ces objets effrayans ?

Enfin, Monſieur DE CRÉBILLON porta ſi loin le génie tragique, qu'on craignit pour ſon caractere.

C'étoit mal le juger ; on trouvoit autant de douceur dans ſa ſociété, que de force dans ſon pinceau.

Un Poëte eſt le peintre de l'ame, ſon art eſt d'en ſaiſir & les beaux traits & les difformités ; voilà ce qui caractériſe l'homme à talens : ſon perſonnel n'y eſt pour rien. On ne doit point tirer de conſéquence contre celui qui peint fortement le crime, & l'on ſe tromperoit quelquefois en garantiſſant la vertu de ceux qui la célebrent.

Le ſentiment fait exception, il faut en avoir pour l'exprimer. Un cœur ſec manquera toujours toutes les choſes ſenſibles. Hélas ! qu'il eſt de beaux eſprits qui n'ont que de la vivacité ſans avoir de vraie chaleur, & cherchent à paroître brillans dans les endroits qui ne demandent que de la paſſion ! Auſſi rien de naturel ne coule de leur plume ; ils ne connoiſſent point la marche du cœur, on ſent par-tout la maniere, c'eſt l'eſprit ſeul qui joue tous les rôles ; & quand l'eſprit remplace le

ſentiment, on reconnoît l'accent, & l'on ne s'attendrit pas.

Les ames délicates ne s'y méprennent pas, & démaſquent d'abord ces faux imitateurs. Un morceau pathétique, une ſituation touchante; que dis-je? une ſituation, un ſeul mot, un ſeul trait ſenſible frappe, ſaiſit, tranſporte en même temps tous les ſpectateurs. Les applaudiſſemens, les larmes, les acclamations, c'eſt le cri du cœur qui reconnoît ſon bien. La connoiſſance de cet art fut de tout temps un titre pour être admis parmi vous, MESSIEURS; vous n'avez point ceſſé d'adopter tous les Auteurs intéreſſans, & le nombre de vos tréſors a toujours fait ſentir ce que l'on doit à votre illuſtre Fondateur.

Ce Miniſtre immortel qui étendit les bornes & la gloire de notre Monarchie, qui ſut attirer à la Cour la Nobleſſe des Provinces, &, de maîtres trop indépendans, fit de véritables ſujets; ce ſublime RICHELIEU, qui n'étoit frappé que du mérite réel, fonda l'Académie, & l'on n'y connut point la diſtinction des rangs. Il faut que les Grands ſoient bien ſupérieurs à leur propre grandeur, quand ils peuvent deviner les plaiſirs de l'égalité.

Ce fut le mélange des hommes de la Cour & des Gens de Lettres, qui leur devint réci-

proquement utile. Les premiers n'avoient qu'une ſuperficie brillante, & les autres qu'une érudition dépouillée d'agrémens; ils ſe communiquerent ce qui leur manquoit, s'enſeignerent leur Langue ſans ſe donner de leçons, & les exemples tinrent lieu de préceptes.

Les Gens de Cour apprirent à raiſonner, les Gens de Lettres apprirent à converſer. Les uns ceſſerent de s'ennuyer, & les autres d'être ennuyeux. Le beſoin de s'occuper & celui de ſe diſſiper fut également ſenti de chaque côté. Les uns s'inſtruiſirent en conſacrant quelques heures à leur cabinet, & les autres en le quittant.

L'homme frivole, en fréquentant l'homme éclairé, devint capable de le juger; & dès-lors qu'en écrivant on travailla pour lui plaire, les Auteurs acquirent de la délicateſſe à proportion du goût de leurs Lecteurs; ils n'eurent recours qu'à leur génie pour le plan, le deſſein & la correction des Ouvrages; mais ce fut l'uſage du monde qui leur donna le coloris, & qui leur apprit que les graces de la négligence l'emportent quelquefois ſur un ſtyle deſſéché par l'exactitude.

Le Chancelier Séguier raſſembla le premier chez lui les eſprits les plus diſtingués; il les choiſit pour ſes amis: un Juge moins ſupérieur

ne les eût peut-être regardés que comme ſes cliens.

Le Cardinal voulut tenir ſa gloire de ce qui faiſoit le bonheur du Chancelier. Ce dernier devint protecteur de ſes nouveaux Confreres, & ſes vertus répandirent tant d'éclat ſur ce titre, qu'après ſa mort Louis XIV ne vit que lui-même digne de lui ſuccéder. Ce Monarque poſſédoit la premiere qualité d'un Roi, celle de connoître les hommes & de ſavoir les placer.

La Nature, pour les créer, paroiſſoit à ſes ordres. Les ſujets d'un Prince vraiment grand deviennent grands eux-mêmes ; nous ſommes échauffés par l'Aſtre qui réfléchit ſur nous : tel fut le ſiecle de Louis XIV, tout porta l'empreinte de ſon caractere ; ſes projets, ſes entrepriſes, ſes monumens annonçoient ſa puiſſance. Sa majeſté brilloit juſque dans les fêtes & dans les plaiſirs, & les revers même, en faiſant éclater toute l'élevation de ſon ame, le ſervirent encore mieux que ſes triomphes. L'Hiſtoire le préſenta à la Poſtérité, entouré des Sciences, des Talens & des Arts, cortége auguſte & néceſſaire pour vivre dans l'avenir.

Les Lettres forment une République qui eſt ſoumiſe aux Rois & les immortaliſe. Louis XIV remplit l'Europe de l'éclat de ſon nom ; mais, au déclin de ſes jours, il ne put pas s'empê-

cher de gémir ſur ſa gloire; il ſentit que c'eſt ſouvent le peuple qui paye la grandeur de ſon Roi, & reconnut les avantages de la paix. Pénétré de ſentimens chrétiens, animé de la foi la plus vive, il étoit perſuadé que le plus grand Potentat, en quittant ſa dépouille mortelle, laiſſe ſon trône, ſa puiſſance, ſes flatteurs, & n'emporte avec lui que ſes vertus & ſes fautes.

Pour tous les Souverains, il eſt deux Temples qui ſe touchent; le Temple de la fauſſe gloire, & le Temple de la gloire véritable. Sur le portique du premier, on lit ces mots tracés en caracteres de ſang :

(Les hommes doivent ſervir à l'ambition des Rois.)

L'intérieur du Temple offre un tableau qui fait frémir. On voit les Gengiskan, les Tamerlan, les Alexandre, & tant d'autres qui les ont pris pour modeles. Leurs ſimulacres y ſont animés, & ſemblent reſpirer encore le meurtre & le carnage. La Victoire les conduit; mais les roues brûlantes de ſon char conſument les campagnes, & devant elle la Mort, avec ſa faux tranchante, meſure & dévore la terre.

Ils n'ont ſous les yeux que des veuves éperdues, des filles éplorées, des orphelins pâles,

plaintifs, chancelans ſous l'excès du beſoin, & des enfans mourans, cherchant en vain dans le ſein de leur mere un aliment tari par la douleur.

Ces Princes deſtructeurs veulent éviter un ſpectacle ſi funeſte, ils en rencontrent un autre encore plus horrible; ce ſont d'infortunés ſoldats, victimes de la guerre, & tout couverts de cicatrices; tronçons informes, êtres ſouffrans, il n'y a que la vanité qui les conſole de la vie: ces demi-cadavres, traînant leur gloire avec effort, ont laiſſé la moitié d'eux-mêmes, & n'ont rapporté d'entier que leur courage. Voilà les Panégyriſtes de tous les Conquérans; les plaintes, les cris, les lamentations aſſiégent leurs Palais. Tous les objets qui les frappent ſont des objets de reproches, ſont des ſujets de remords; leur trône n'eſt élevé que ſur des débris; ils ne regnent que ſur des champs incultes, des villages déſerts, des villes dévaſtées; ils abondent de lauriers, & manquent de ſujets, & les malheureux qui les environnent ſont des eſclaves terraſſés par l'effroi, & ne ſont point des peuples proſternés par amour.

Le Temple de la gloire véritable eſt bien différent; ſur le frontiſpice on lit ces paroles écrites en lettres d'or:

(Les Rois ſont faits pour rendre heureux les hommes.)

On n'y voit point la pouſſiere des camps obſcurcir les tendres rayons de l'Aurore ; les ouragans ni les tempêtes n'approchent point de ce ſéjour fortuné, le ciel y eſt toujours ſerein, & l'air paroît tenir ſa pureté de ceux qui le reſpirent.

C'eſt là que réſide la Paix, ſans faſte, ſans parure, ſans attraits étrangers. La ſimplicité, la candeur, habitent ſur ſes levres.

Elle donne la vie aux Manufactures, elle anime le Commerce, pour faire ſentir aux hommes qu'ils ſont freres & que leur richeſſe ne vient que de leur union. Elle n'eſt la fille du Ciel, que parce qu'elle fait le bonheur de la terre. Elle ne diſtribue point des palmes triomphales ; mais les épis fertiles que ſa tranquillité fait naître, ſont les vrais lauriers d'un bon Roi.

On n'entend point retentir ſes Palais de chants pompeux, de vers hyperboliques ; mais dans chaque hameau le pere de famille, au milieu de ſes enfans, leur enſeigne à chérir, à bénir ſans ceſſe l'auteur précieux de leur repos.

Après un repas frugal, avant de goûter un ſommeil tranquille, cette petite maiſon ruſtique adreſſe à l'Être ſuprême une priere commune pour la conſervation des jours de ſon bon Maître.

Un ſentiment d'amour, qui dans une cabane part d'un cœur innocent, eſt plus flatteur pour un Monarque, que les fictions d'un Poëte & les menſonges des Courtiſans.

On ne juge de ſes vertus que par les louanges de ceux qu'il ne peut pas connoître.

Dans ce Temple, on admire avec un reſpect mêlé de tendreſſe, les ſtatues des Souverains chéris du Ciel, qui ont fait du bien aux hommes, & qui ne ſe ſont déterminés qu'avec regret aux malheurs de la guerre.

Marc Aurele, Antonin, Trajan, Titus, ſont de ce petit nombre. On y voit repréſentés Saint Louis, ſi recommandable par ſes vertus ſublimes, par ſa fermeté à ſoutenir les droits de ſa Couronne; Charles V, le plus ſage & le plus habile des Rois; François I, qui, par ſon amour pour les Lettres, mérita l'honneur de donner ſon nom à ſon ſiecle; Louis XII, pere du peuple; Henri IV, dont on ne peut prononcer le nom ſans attendriſſement.

Ces deux derniers paroiſſent fixer des regards de complaiſance, l'un ſur d'Amboiſe, & l'autre ſur Sulli; ils ſemblent les remercier de l'amour de leurs peuples, & leur dire qu'une portion du bonheur & de la gloire des Rois dépend quelquefois & des vertus & des lumieres de leurs Miniſtres.

Dans le centre du Temple, on remarque une place avec un piédeſtal qui juſqu'à préſent n'avoit pas encore été occupé ; il étoit deſtiné à celui des Rois qui auroit la force de triompher de ſes propres intérêts, qui reconnoîtroit que la vraie gloire conſiſte à ſubjuguer les événemens contraires ; qu'il eſt trop aiſé d'être grand lorſque l'on eſt heureux, & que l'on n'eſt digne de régner qu'autant que l'on chérit plus ſes ſujets que ſoi-même.

Des ſiecles s'étoient écoulés ſans que ce Roi ſe fût trouvé. On liſoit cette inſcription :

(Au Monarque pacifique, au Roi le Bien-Aimé.)

C'étoit une prophétie qui annonçoit Louis XV, le Ciel nous l'a donné.

Ce Prince bienfaiſant ſera l'ornement du Temple de la Paix. Il y eſt porté au milieu des acclamations, & conduit par les Miniſtres qui ont rendu la tranquillité à l'Europe. Leur droiture, leur zele & leur capacité prouvent le diſcernement de leur Maître à placer ſa confiance. Le Temple de la fauſſe gloire s'eſt anéanti devant eux, toutes les Puiſſances ſont réunies ; tous les peuples, redevenus amis, & gouvernés par un même eſprit, vont enfin être heureux, & paroîtront n'avoir qu'un même Roi.

RÉPONSE

RÉPONSE

De M. le Duc de SAINT-AIGNAN, *au Discours de M. l'Abbé* DE VOISENON.

MONSIEUR,

L'ÉMULATION eſt un ſentiment commun à tous les hommes nés avec quelques talens, ou en qui l'éducation a mis le déſir d'en acquérir. Elle eſt, dans les uns, le principe de l'uſage qu'ils font des dons reçus; elle eſt, pour les autres, celui de l'ardeur avec laquelle ils s'efforcent de ſuppléer à ce qui leur manque : elle flatte également de l'eſpoir de ſe faire un nom, & le Savant, & celui qui cherche à le devenir. Il importoit de donner une activité nouvelle à un ſentiment ſi noble & ſi utile, & tel a été le principal motif de l'établiſſement des Compagnies deſtinées à contribuer aux progrès des Lettres, des Sciences & des Arts. L'éclat répandu ſur ces Sociétés diverſes, leurs ſuccès rapides & ſoutenus, ont animé la juſte ambition d'y être admis, pour avoir part à leur célébrité.

De ces heureux effets de l'émulation, aucun n'avoit échappé ſans doute à l'étendue des lumieres du Cardinal, notre illuſtre Fondateur, lorſqu'il inſtitua cette Académie; il prévit même qu'elle ſerviroit de modele à d'autres, qui, lui devant dès-lors leur premiere origine, augmenteroient le nombre des monumens de ſa gloire.

C'eſt à ce que l'intérêt de la vôtre vous a paru demander, qu'il nous eſt permis de croire, MONSIEUR, que nous devons votre empreſſement à nous rechercher; en même temps que c'eſt à ce que vous avez déjà fait connoître de vos talens, que vous devez le concours de nos ſuffrages. Non que les agrémens de vos Productions, ni même tout ce qu'elles ont eu de ſuccès, euſſent ſuffi pour nous déterminer; mais parce que, n'ignorant pas que vous avez ſu vous occuper plus utilement, nous nous ſommes flattés que déſormais les fruits l'emporteroient ſur les fleurs.

Le Diſcours que nous venons d'entendre juſtifie déjà nos eſpérances. Monſieur de Crébillon a été un de ces hommes privilégiés qui honorent leur ſiecle; & en nous rappelant une perte qui nous a été ſi ſenſible, vous en avez ſuſpendu la douleur, par la ſatisfaction que

nous a causée l'hommage éloquent que vous avez rendu à sa mémoire.

Ce Collegue illustre, dont le souvenir vivra toujours parmi nous, ne connut lui-même ses propres talens que par une impulsion du génie, qui, l'arrachant à des occupations peu faites pour lui, l'entraînoit aux Pieces de Corneille & de Racine. Dans l'enthousiasme qui le saisissoit toujours à chaque représentation, il auroit pu s'écrier, comme le fameux Corrège à la vue des chef-d'œuvres des grands Peintres de son temps, qu'il pouvoit être leur rival.

Mais Monsieur de Crébillon n'eut pas plutôt consulté ses forces, que, dédaignant une rivalité de simple imitation, il osa se créer un genre qui n'eût point encore paru sur notre Scène; &, par les plus vives impressions de la terreur, il sut obtenir les mêmes applaudissemens que nous n'avions accordés, avant lui, qu'au sublime des idées & aux graces du sentiment.

Ainsi le grand Michel Ange avoit atteint à la plus haute réputation, en ne s'attachant qu'à donner à son pinceau une force, ou, pour me servir des termes de l'Art, une fierté que les Amateurs ont cru ne pouvoir mieux définir que par l'épithete de terrible.

Et quel autre nom caractériseroit plus heureusement la plume de l'Auteur de Rhadamiste & d'Atrée ? sans cependant que de cette préférence que Monsieur de Crébillon a si constamment donnée aux sujets funestes, on ait lieu de rien inférer contre le fond de son caractere.

Vous l'avez dit le premier, MONSIEUR, on ne doit pas toujours juger ceux qui composent, par la nature de leurs Ecrits. Et quelle plus grande preuve en pouvons-nous avoir, que ce contraste singulier entre la sombre horreur des objets que les Ouvrages que M. de Crébillon nous présentent, & la candeur de son ame ?

Ses amis conservent la mémoire de plusieurs faits, garants à la fois & de sa probité, & de la confiance sans bornes qu'elle lui avoit attirée de leur part.

Quelle douceur dans la société ! Quelle franchise ! quelle simplicité dans ses mœurs ! Exempt des foiblesses d'une basse jalousie, de ce vice honteux que l'on ne peut que trop souvent reprocher aux Auteurs les plus illustres, il eut des Rivaux & des Censeurs, sans avoir été tenté de déprimer les uns, ni s'être jamais permis la moindre aigreur, ni même le moindre trait de malignité contre les autres.

Mort dans un âge très-avancé, ainſi que Sophocle, après avoir, comme lui, conſervé juſqu'à la fin, l'uſage de ſes talens, la mémoire la plus heureuſe, & toute la vigueur du corps & de l'eſprit, il nous a donné le ſpectacle intéreſſant d'une longue carriere, parcourue d'un pas ferme & toujours égal: avantage bien rare, mais qu'il méritoit; &, ce qui eſt plus rare encore, il eut celui d'en jouir toujours avec la ſatisfaction unanime de ſes Contemporains.

Mais vous avez déjà ſaiſi, Monsieur, ce qui ſeul eût ſuffi pour le rendre à jamais célebre. Ce monument, qui vient d'être ordonné pour perpétuer ſa mémoire, fera paſſer également à nos derniers neveux, & le nom de celui qui l'a mérité, & la protection diſtinguée que le Roi daigne accorder à ceux qui parviennent au faîte de la réputation dans les Lettres & dans les Arts.

Je finis en réclamant toute l'indulgence de cette illuſtre Aſſemblée, pour un Diſcours ſi peu capable de la dédommager de celui qu'elle étoit en droit d'attendre du Directeur dont je tiens la place. Les grands intérêts qui lui ſont confiés, peuvent ſeuls nous empêcher aujourd'hui de regretter ſon abſence.

Ce lieu retentit encore des applaudiſſemens qu'il y reçut, dans l'année où nous le vîmes préſider à cinq réceptions différentes. Des talens d'un ordre ſupérieur, & déjà plus d'une fois reconnus, ne pouvoient manquer de fixer ſur lui le juſte diſcernement qui l'a fait choiſir pour aller mettre la derniere main au grand ouvrage d'une paix ſi déſirée.

Daignez donc, Messieurs, oublier ce que vous perdez en ce jour, & ne vous occuper que de la ſatisfaction que vous aurez bientôt de le revoir, le rameau d'olivier entre les mains, plus en état que jamais de vous aider à faire connoître à la Poſtérité la plus reculée, juſqu'à quel dégré notre bien aimé Maître & Protecteur a porté tant de fois, & ſi récemment encore, les ſentimens d'humanité, de bonté, & d'amour de ſes Peuples; ſentimens nés avec lui pour notre bonheur, & garants à l'Europe entiere de l'uſage qu'il fait des dernieres leçons de ſon auguſte Biſaïeul, toujours préſentes à ſes yeux, & pour jamais gravées au fond de ſon cœur.



RÉPONSE

De M. l'Abbé DE *VOISENON au Discours de réception de M. l'Évêque de Senlis à l'Académie Françoise.*

MONSIEUR,

LES noms respectables des Prélats qui ont fait l'ornement de l'Académie, enrichissent nos fastes. Les *Fénélon*, les *Bossuet*, les *Fléchier*, les *Massillon*, étoient nés pour imprimer partout les traces de l'admiration ; ils ont prouvé que les Lettres ne sont point incompatibles avec la gravité de votre état.

Ce sont elles qui forment le cœur, qui policent l'esprit, qui rectifient les mœurs ; elles nous sauvent des dangers de l'oisiveté, elles sont le délassement des hommes qui sont en place, elles prêtent des graces au printems de l'âge, elles tiennent compagnie à la vieillesse, & la consolent..

O amour des Lettres ! tu ſeras toujours le charme de la vie, le tréſor de tous les momens. Malheur à ceux qui te négligent ! ils paſſent lourdement leurs jours dans l'ennui, ils le méritent bien ; il ne faut pas les plaindre, mais il faut les craindre. L'apathie de leur déſœuvrement fait des martyrs de tous ceux qu'ils rencontrent. Vous connoiſſez, Monſieur, tout le prix de la Littérature ; dès votre plus tendre jeuneſſe vous vous êtes nourri de la lecture de nos meilleurs Auteurs, vous avez étudié les ſources dans leſquelles ils ont puiſé, vous rendez hommage aux beautés de Virgile, vous poſſédez Horace, & vous admirez notre Poëte François, qui eut l'art de l'embellir, en le prenant pour ſon modele. Vous ne vous êtes pas borné à la Langue Latine, vous avez voulu connoître les richeſſes de la Langue Italienne & de la Langue Angloiſe ; vous vous êtes mis à portée de découvrir tous les larcins, & vous êtes auſſi inſtruit que des Princes étrangers qui voyagent.

Vous avez l'éloquence de tous vos emplois ; en qualité d'Évêque, vous inſtruiſez, vous conſolez, vous ſecourez ; en qualité de Magiſtrat, que le Roi a jugé néceſſaire d'admettre en ſon Conſeil, vous répandez des lumieres ſur les cauſes les plus compliquées ; votre entretien ne

ſe ſent pas de la ſéchereſſe des affaires ; vous plaiſez, & vous impoſez.

Vous ſavez allier des choſes preſque incompatibles ; attaché à la Cour par votre place, vous n'en veillez pas moins exactement ſur le Dioceſe fortuné qui vous eſt confié. Jamais vos diverſes fonctions n'alterent en vous la dignité du caractere épiſcopal. Vos talens pour la parole ſe ſont manifeſtés dans votre Oraiſon Funebre de la Reine d'Eſpagne. Chargé de porter comme un monument auguſte & reſpectable, le cœur de Monſeigneur le Dauphin, vous vîtes tous les aſſiſtans émus ſentir, partager l'affliction qui pénétroit votre ame ; & leurs cœurs attendris s'attacherent à celui dont vous étiez le dépoſitaire : mais j'ai peut-être mal fait, Monſieur, de rappeler une perte ſi cruelle pour toute la Nation, & pour vous en particulier. On ſait combien ce Prince vous diſtinguoit ; il vous chériſſoit, il travailloit ſans ceſſe à vous rendre inconſolable ; je viens de rouvrir une plaie, dont la cicatrice n'eſt pas encore fermée : quelquefois auſſi la douleur cherche de l'aliment ; en eſt-il de plus conſolant, que de voir la conſternation univerſelle nourrir & juſtifier celle où l'on eſt plongé ?

Une ſcène plus rare, & non moins intéreſſante, plus digne de notre admiration que de nos regrets, va bientôt vous donner, Monſieur, une nouvelle occaſion de déployer votre éloquence. La Providence ſemble vous avoir ménagé cet événement, qui ſera dans l'Hiſtoire une époque auſſi célebre qu'étonnante. La Fille d'un Roi de France préférer à la pourpre du Trône un cilice de Carmélites! Aux yeux du Siecle, c'eſt un grand ſacrifice; aux yeux de la Religion, c'eſt une abjection ſublime qui prouve la force de la Grace; aux yeux de la Raiſon, qui fait peſer les avantages & les inconvéniens du monde, c'eſt peut-être le choix du bonheur.

La Cour eſt un chaos, où, parmi les paſſions & les vices, on voit ſouvent briller les plus grands exemples de vertu; ils y ſont auſſi néceſſaires pour purifier les cœurs, que les rayons du ſoleil le ſont pour purifier la terre.

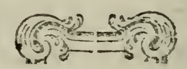
Vous habitez ce ſéjour orageux, Monſieur, ce pays de manœuvres cachées, de haine ſourde & careſſante, & vous y avez introduit l'amitié, cette paſſion ſi douce, dont les Courtiſans prennent l'accent, afin de la mieux trahir. Votre ame fut toujours ouverte à ſes charmes,

vous en goûtez les délices, vous courez au devant des ſervices qu'elle exige, des devoirs qu'elle impoſe; vous êtes fidele à vos engagemens; vous faites mieux, vous obligez avant d'en prendre; vous êtes eſſentiel & franc au milieu de ceux qui ſont tout le contraire, & vous reſſemblez aux Médecins, qui ſemblent avoir la prérogative de vivre dans le mauvais air, ſans gagner la maladie.

L'Académicien auquel vous ſuccédez, Monſieur, le reſpira long-temps, ſans en être attaqué. M. de Moncrif eut le ſecret de ſe faire du bien ſans faire de mal à perſonne; il nous fit éprouver que la douceur des mœurs, l'égalité du caractere, le lien de l'eſprit, ne ſont pas moins néceſſaires dans une Compagnie que les talens. Il poſſédoit tous ceux qui tiennent à l'agrément. La Poéſie naïve, jadis ſi floriſſante, a perdu en lui ſon dernier modele, &, dans l'inſtant de ſa mort, les Graces décentes & négligées ont détaché les fleurs que cet Auteur aimable leur offroit en hommage, & de cette parure champêtre elles ont formé des guirlandes pour orner le tombeau de celui qui les avoit cueillies. Où trouver à préſent cette ſimplicité Gauloiſe? Elle n'eſt plus dans nos écrits, parce qu'elle n'eſt plus dans nos cœurs. La

Poéſie eſt devenue une Coquette, elle a changé ſon ingénuité contre des minauderies, elle n'a plus que de l'eſprit, & l'eſprit tout ſeul n'eſt que la fauſſe monnoie du talent.

Monſieur de Moncrif fut préſervé de cette contagion, & dans ſes vers & dans ſa proſe on en voit la preuve; dans ſes Eſſais ſur les moyens de plaire, il a mis en préceptes, Monſieur, ce que vous mettez tous les jours en action. Il étendit ſur tous les objets ſon amour pour l'humanité; on a de lui une Lettre ſur le genre d'uſure odieux & décrié, qui rend ſi vils & ſi mépriſables ceux qui l'exercent. M. de Moncrif propoſe des expédiens pour en conſerver les avantages, ſans être à charge aux malheureux que l'indigence oblige d'emprunter. Je me rappelle encore une autre Lettre ſur la Prédication; il y recommande aux Prédicateurs de ne pas faire de Sermons trop longs; je crois que cet avis regarde tous ceux qui ont l'honneur de parler en public; je me hâte d'en profiter, afin que ceux qui m'écoutent peut-être depuis trop long-temps, lui aient obligation, même après ſa mort.



RÉPONSE

De M. l'Abbé DE VOISENON, au Discours de réception de M. le Prince de BEAUVEAU à l'Académie Françoise.

MONSIEUR,

Vous avez désiré nos suffrages ; nos cœurs vous prévenoient, & l'Académie, en vous recevant, a voulu sans doute augmenter l'honneur & le désir d'en être.

Vous n'aimez ni les flatteurs ni les complaisans ; vous n'en trouverez point ici : vous cherchez des amis ; vous en rencontrerez peut-être plus parmi nous que dans le pays que vous habitez. Votre naissance est illustre, vous jouissez des honneurs qui vous sont dus ; voilà de quoi flatter la vanité : vous vous placez au rang des Gens de Lettres ; voilà de quoi flatter l'amour-propre ; vous les avez toujours aimés, Monsieur, &, malgré vos occupations, vous savez ménager des momens pour faire de

notre Langue une étude particuliere. Ce n'eſt que l'élévation dans la façon de penſer, qui fait ſentir le beſoin des termes aſſez nobles pour l'exprimer.

Vous vous diſtinguerez ſans doute dans vos nouvelles fonctions, comme vous vous diſtinguez dans les places que vous occupez. La bonté, la facilité du Roi que vous ſervez, vous en fait mieux connoître l'obligation de ne le pas manquer d'un moment; & comme vous ne conſultez que votre cœur pour obſerver la regle, vous faites par goût ce que ſouvent on ne fait que par devoir. Tout ce qui concerne l'honneur eſt dans votre ame l'ouvrage inné du ſentiment; ce qui n'eſt qu'un mérite pour les autres, eſt un plaiſir de plus pour vous, & votre extrême exactitude ne vous rend impoſant qu'en vous rendant irréprochable.

Parmi les Gens de Lettres qui compoſent cette Compagnie, vous en trouverez, Monſieur, qui ſont de votre claſſe. Il en eſt un ſur-tout, qui, après avoir rempli avec diſtinction les emplois les plus éclatans, prend le repos pour récompenſe, &, dans le ſein de ſes loiſirs, rend aux Muſes les careſſes qu'il en reçoit.

De ce commerce charmant, & toujours ſoutenu, nous voyons naître l'ornement & le

plaisir piquant de presque toutes nos Sciences publiques. Qui en connoissoit mieux le prix que l'homme précieux que nous regrettons, & dont vous êtes si bien fait pour adoucir la perte?

Monsieur le Président Hénault, né dans l'opulence, auroit pu, comme tant d'autres, ne désirer que le prétendu bonheur d'un homme riche, qui n'est qu'en usufruit avec beaucoup de non-valeur; il voulut être mieux; il cultiva les Lettres, il fut homme célebre.

On peut diviser les hommes en quatre classes; les gens d'esprit, les gens de goût, les envieux, & les sots. Les gens d'esprit sont en grand nombre, les gens de goût sont rares, les envieux ne manquent jamais, & les sots en tout temps abondent. Tout le monde n'a pas l'honneur de craindre les envieux; on fuit les sots, on trouve toujours les gens d'esprit; on cherche toujours les gens de goût; on étoit sûr d'en rencontrer un dans Monsieur le Président Hénault.

Qu'il me soit permis de lever, pour un moment, le rideau de la Postérité : j'y découvre une galerie ornée d'une infinité de cadres préparés pour les portraits des Grands Hommes. Hélas! qu'il y a de cadres, qui, dans ce

ſiecle-ci, tomberont de vétuſté, à force d'attendre.

Celui du Préſident Hénault eſt bien loin d'être du nombre; ſon portrait eſt placé de la main de Clio, qui le décore de tous ſes attributs : nous lui en devons un autre, s'écrient les Graces; il nous a fait briller, il nous a fait aimer pendant ſa vie, il eſt juſte que nous l'immortaliſions après ſa mort.

L'Amitié douce & tendre lui rend le même hommage; lorſqu'on m'a connue, dit-elle, lorſqu'on a fait ſentir mes charmes, on doit paſſer à la Poſtérité. Ici, les cadres les plus difficiles à remplir ſont ceux qui ſont deſtinés pour les portraits des vrais amis.

Les Savans diront à leurs Diſciples : Regardez ce portrait; voilà l'homme auquel il faut reſſembler, quand on veut être aimable. Les peres diront à leurs fils : Voilà l'homme auquel il faut reſſembler, pour ſe faire pardonner d'être ſupérieur aux autres.

Tous ces traits différens conviennent à M. le Préſident Hénault. Il fut l'admirateur des Savans, la reſſource des gens peu inſtruits, & le charme des gens du monde. Il faiſoit les délices de la Société, il ne travailloit que pour l'éclairer;

l'éclairer ; il ne ſe délaſſoit qu'en lui plaiſant. Son *Abrégé Chronologique* eſt le fruit de trente ans de travail ; il faut ſe donner bien de la peine pour mettre ſes Lecteurs en état de s'inſtruire ſans en prendre ; il ſemble que ſon Ouvrage ait été composé exprès pour les pareſſeux, qui ordinairement ſont de bonnes gens, peut-être parce que cela les fatigueroit trop d'être méchans.

Toutes les fois que Monſieur le Préſident Hénault ſe trouvoit avec des Gens de Lettres, il étoit lumineux ; avec les autres, il ſe contentoit d'être charmant ; il poſſédoit le talent ſi rare de ſavoir cauſer, & lorſque les ſujets de la converſation n'étoient pas intéreſſans, il avoit l'art de les rendre amuſans. Il devoit ce don enchanteur au grand uſage du monde & au commerce des gens de la Cour ; ſon ame n'étant pas agitée par des ſecouſſes violentes, il répandoit dans la Société cette variété d'agrémens, cette ſérénité douce, incompatible avec un objet dominant. Il ne faiſoit qu'effleurer les paſſions ; elles ſembloient ne l'approcher que pour donner du reſſort à ſon imagination, &, ne s'en laiſſant jamais ſubjuguer, jamais rien ne l'empêchoit d'être aimable : de là, ſes chanſons heureuſes, qui ſeront toujours des modeles de la galanterie Françoiſe, & ſes

Pieces de ſociété, faites pour réuſſir ſur tous les Théatres.

Le *Réveil d'Epimenide* eſt rempli de la philoſophie la plus riante. Sa Comédie, intitulée la *Petite Maiſon*, reſpire la connoiſſance du monde; elle eſt une preuve que ce n'eſt que dans la bonne compagnie qu'un Auteur Comique peut attraper la ſéduction du coloris. Un homme de Lettres, qui ne ſort pas de ſon cabinet, eſt un Architecte qui fait bien le plan d'une maiſon; mais ce n'eſt que dans le monde qu'on apprend à la meubler avec goût. Ce n'eſt ſur-tout qu'avec les femmes qu'on parvient à ſaiſir la fineſſe des détails; & les détails, en fait d'ouvrages, ſont le vernis de la maiſon, dont elles ont ſeules le ſecret.

Je ne prétends pas dire que la bonne compagnie ſoit exempte de ridicules; c'eſt là qu'un Auteur fait ſes meilleures récoltes, par conſéquent c'eſt là qu'il doit paſſer ſa vie. Un Peintre à portrait ne doit pas perdre de vue ſes originaux. Les ridicules des gens du monde ſont une eſpece à part; pour les bien critiquer, il faut ſavoir leur langue; il n'y a que ces modeles mêmes qui puiſſent fournir des armes pour les combattre. Un Auteur doit poſſéder leur Dictionnaire (cela ne charge pas la mé-

moire) ; mais quand on ſait l'étudier, on peut en tirer parti pour plaiſanter légérement ceux qui l'ont compoſé. C'eſt faute de le connoître que nous ſommes réduits à la triſte indigence de ces Pieces amphibies, qu'on s'imagine diſtinguer par le titre de Drame, genre bizarre & dépravé, qui n'offre autre choſe à l'eſprit qu'un Roman en ſquelette, écrit ſouvent en proſe traînante & bourſouflée, avec des caracteres manqués.

Toutes les fois que j'aſſiſte à la repréſentation d'un Drame, je crois voir les Valets de Melpomene qui s'amuſent à contrefaire leur Maîtreſſe, en attendant qu'elle revienne.

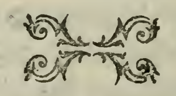
Monſieur le Préſident Hénault frondoit impitoyablement cet abus de nos jours. Il aimoit trop le vrai, pour n'être pas l'ennemi de tout ce qui s'en écarte. A cette fineſſe de goût, à cette délicateſſe, il joignoit la droiture du cœur & la beauté de l'ame ; c'eſt à ces qualités précieuſes qu'il dut l'eſtime de cette auguſte Reine, modele de toutes les vertus.

Cet objet trop douloureux de notre ſouvenir honoroit Monſieur le Préſident Hénault de toute ſa confiance ; ſes bontés, & même ſon amitié (je reſpecte aſſez la mémoire de la Reine pour haſarder ce terme), animoient la

reconnoiſſance de Monſieur le Préſident Hénault, &, par la force du ſentiment, donnoient du jeu à ſon eſprit. Une perte ſi cruelle prouve que le chagrin vieillit plus que les années. Cet événement fatal fut en lui la premiere époque de l'hiver de ſon ame. Il n'a pas eu le temps de renouer la trame de ſa vie, par l'honneur ſi précieux d'appartenir à une DAUPHINE adorée. Qu'il eſt triſte de fermer les yeux pour jamais, dans l'inſtant où l'on voit une nouvelle aurore répandre un jour doux ſur tout ce qui l'environne !

Quel phénomene, qu'une jeune Princeſſe qui a la magie de faire de la Cour un pays déſirable ! Vous êtes à portée, Monſieur, de la voir, de l'admirer, de la contempler ſouvent, & je dois vous adreſſer ces vers de M. de Voltaire dans *Mariamne* :

Et vous, mortel heureux,
Des Serviteurs du Roi, ſage & parfait modele,
Votre ſort eſt trop beau, vous vivrez auprès d'elle.



RÉPONSE

De M. l'Abbé DE VOISENON, *au Discours de réception de M.* GAILLARD *à l'Académie Françoise.*

MONSIEUR,

L'ACADÉMIE avoit des droits ſur vous; vos travaux littéraires dans la Compagnie à laquelle vous tenez, nous ont paru autant de titres qui vous approchoient de la nôtre.

L'Académie Françoiſe & l'Académie des Belles-Lettres ſont deux Nations unies, dont les richeſſes doivent être communes; & les tréſors de l'une deviennent plus précieux, lorſqu'elle les porte en tribut à l'autre. Ce ſont deux rivieres voiſines, dont les eaux ſe mêlent de temps en temps, pour rendre plus fertiles les bords qu'elles arroſent.

Vous ne pouviez manquer, Monſieur, d'obtenir la place que vous avez recherchée. Vous aviez en votre faveur le vœu de beaucoup de

gens d'un mérite diſtingué, qui ſont vos amis, & les ſuffrages de tous les gens de goût, qui ſont vos lecteurs; ils ont remarqué dans votre Hiſtoire de François I, combien la protection accordée aux Lettres eſt néceſſaire aux Rois.

Votre morceau de Concordat ſera toujours cité comme un modele; cependant, Monſieur, ſi vous vous étiez borné à nous préſenter ce Roi dans ſa conférence à Boulogne avec Léon X, nous aurions accordé difficilement notre admiration à un Monarque, qui peut-être fit un peu trop au Pape les honneurs de la Royauté; mais vous l'avez peint redonnant une nouvelle exiſtence aux Lettres, chériſſant, reſpectant ſon adorable ſœur, Marguerite de Valois, qui les aimoit & les cultivoit. Dès-lors nous oublions Pavie, Madrid, Boulogne; les malheurs & les fautes diſparoiſſent, nous ne nous ſouvenons que du Reſtaurateur éclairé, & ſon regne devient une époque mémorable dans la Monarchie.

Les Lettres forment une République libre & fixe.

Elle eſt libre, parce que rempliſſant exactement tous ſes devoirs, reſpectant l'amour de l'ordre, ne briguant ni richeſſes, ni dignités, elle ne déſire ni ne craint rien, & ce n'eſt que le déſir ou la crainte qui ôte la liberté.

Elle eſt fiere, parce qu'elle tient à tous les Empires; il n'y a point d'étrangers pour elle. Les hommes de tous les pays, dès qu'ils ſont éclairés, deviennent ſes compatriotes; elle eſt le nœud qui rapproche & qui lie toutes les Nations, & ſon regne s'étend ſi bien dans tous les climats, qu'à peine daigne-t-on compter parmi les peuples de la terre, ceux chez qui les lumieres ſont méconnues ou mépriſées.

Elle eſt la premiere à convenir de la différence des Etats; mais, en ſéparant les conditions & les hommes, elle s'acquitte de ce qu'elle doit aux uns, & ſe réſerve le droit de rendre juſtice aux autres; en un mot, elle ſe pique d'équité, & nullement d'indépendance.

Les Gens de Lettres, ſupérieurs à l'ambition, la voient avec douleur, ſans cependant la proſcrire. Ils ſavent qu'elle eſt un mal néceſſaire, d'où il réſulte de grands biens. Il faut qu'il y ait des ambitieux dans un Etat; ce ſont des martyrs que la Nature forme exprès pour le profit des Rois. Les Gens de Lettres ſont rarement du nombre. Ils n'ont point la manie de vouloir gouverner; mais, en récompenſe, l'avenir leur ouvre ſon ſanctuaire. Ils en ſont les Légiſlateurs; c'eſt là que leurs jugemens ſont gravés ſur des tables d'airain, que rien ne

peut détruire. Ce ſont eux qui dépoſent la vérité entre les mains du Temps, pour aſſigner les places & détromper les ſiecles. Les âges ſe précipitent, les Rois tombent, les Royaumes s'écroulent; les Lettres reſtent, & deviennent des archives immortelles, qui prouvent que les événemens les plus terribles ne peuvent rien contre elles. Voilà la véritable gloire; c'eſt celle des Gens de Lettres, c'eſt la vôtre, Monſieur, en qualité d'Hiſtorien fidele. Vous venez de nous en donner une nouvelle preuve dans le Diſcours que vous avez prononcé. Vous en avez fait un morceau d'Hiſtoire, d'autant plus intéreſſant qu'il eſt plus reſſerré. En entrant dans ce Temple, vous avez rapproché tous les titres qui peuvent en relever la gloire, & vous êtes comme un propriétaire habile qui augmente la valeur du domaine qu'il acquiert.

Vous nous avez fait ſentir ce que nous avons perdu dans la perſonne de M. l'Abbé Alari. Il avoit une ſcience douce & communicative. Il vous inſtruiſoit, il vous amuſoit, & ne ſembloit que vous entretenir. Tous les traits de ſon érudition, dépouillés de faſte, ne paroiſſoient que des à propos de converſation. Il habita long-temps Verſailles, & ne connut ni la haine, ni l'intrigue; auſſi en rapporta-t-il

plus d'eſtime que de récompenſes. Il avoit compoſé pluſieurs Ouvrages, qu'il n'a jamais fait imprimer, malheureuſement; il a bien peu d'imitateurs. Sa mémoire étoit un recueil des anecdotes les plus rares, & quiconque auroit écrit ce qu'on lui entendoit dire, auroit été ſûr de donner les Mémoires les plus inſtructifs & les plus piquans. C'étoit un ami eſſentiel, un Académicien éclairé, aſſidu, conciliant, & ce qui, à la honte du ſiecle, eſt devenu un ſujet d'éloge, il étoit honnête homme. Il emporte nos regrets, & le Public ſans doute les partage. C'eſt un tribut qu'on doit à tout ce qui porte le caractere de la probité. La Société doit être en deuil toutes les fois que le nombre des honnêtes gens diminue; pour réparer leur perte, le temps eſt bien ingrat.

Fin du troiſieme Volume.

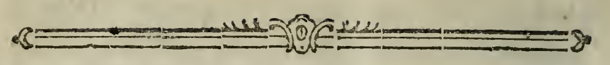


TABLE DES MATIERES

DU TROISIEME VOLUME.

THÉATRE LYRIQUE.

L'AMOUR & PSICHÉ, *Ballet héroïque en un acte.* Page 3

Les Jeux Floraux, Prologue d'Alcimadure. 17

Mirzele, Féerie en un acte. 21

Erixene, Ballet en un acte. 35

Zeuxis & Parrhasius, Ballet en un acte. 49

Apollon & Marsyas, Ballet en un acte. 59

Zémis & Zélie, Ballet héroïque en trois actes. 69

Jupiter & Calisto, Pastorale en un acte. 97

Hylas & Zélis, Pastorale en un acte. 113

Elmasis, Ballet héroïque en un acte. 127

Zélénide, Pastorale héroïque, en trois actes. 143

Zénis & Almasie, Ballet héroïque en un acte. 175

L'Amour piqué par une Abeille, Idylle dramatique. 189

Divertiſſement. 201

ORATORIO OU DRAMES LYRIQUES,

TIRÉS DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Le jeune Macchabée. 209

Les Iſraélites ſur la montagne d'Horeb. 217

Les Fureurs de Saül. 223

La Chute des Anges Rebelles. 233

Samſon. 237

ŒUVRES MÊLÉES.

Diſcours ſur l'Amour-propre. 247

*Diſcours à Madame de ****, ſur l'art de conſerver la tranquillité de ſon eſprit.* 253

Diſcours ſur la Liberté. 258

Diſcours ſur la néceſſité d'aimer. 262

Vers prononcés le jour que Sa Majeſté DANOISE *a honoré l'Académie Françoiſe de ſa préſence.* 265

Le Retour du Printemps, Poëme. 267

Lettres de M. le Marquis de Polignac, attribuées à Deſmahis. 273

Réponſe à la précédente. 276
Réplique de M. de Polignac. 278
Seconde Réponſe à M. de Polignac. 280
Lettre à M. le Comte de Lauraguais. 282
A M. Lavirotte, Médecin. 284
*Lettre à M. le Baron de Zig**.* 285
Réponſe à M. de la Condamine. 289
Lettre à M. le Baron d'Eſpagnac. 291
*Lettre à M. de ****, qui m'avoit envoyé des Vers ſur le rétabliſſement de la ſanté de l'Impératrice-Reine.* 293
Au Prince Héréditaire de Brunſwick. 295
Vers ſur les plaiſirs du Waux-Haal. 298
Lettre de M. de Voltaire à M. l'Abbé de Voiſenon. 301
II. *Lettre au même.* 303
Réponſe. 304
III. *Lettre au même.* 306
Jean qui pleure & Jean qui rit, par Voltaire. 307
Réponſe à l'Auteur des Vers précédens. 309
IV. *Lettre au même.* 312

V. *Lettre au même.* 313
Réponse. 321
VI. *Lettre au même.* 323
Réponse. 325
VII. *Lettre au même.* 328
Réponse. 331
A M. de Voltaire, sur sa Tragédie de la Tolérance. 333
Epître sur l'Amitié, à Madame de Pompadour. 335
La Bonne Opinion, Fable. 337
Le Ver luisant, Fable. 338
Egine séduite par Jupiter, Cantate. 339
*A Mademoiselle ***.* 342
A Madame de Saint-Fargeau. 343
A Mademoiselle Elie, qui vouloit me faire son Chapelain. 344
*A Madame de ***, sur la mort de son Mari.* 345
A la même, sur l'art d'Aimer, d'Ovide, & sur le remede. Ibid.
A M. le Maréchal de Soubise, pour lui demander la permission de chasser. 346

Origine du mal de tête, à Mademoiselle de Moy. 347
*A Mademoiselle ***, en lui envoyant un exemplaire de la Coquette fixée.* 348
Vers de M. Desmahis à M. l'Abbé de Voisenon. 349
Réponse à M. Desmahis. 350
A Madame la Comtesse de L. M, le jour de sa Fête. 351
A la même, sur ce qu'elle ne voyoit personne pendant la Semaine Sainte. Ibid.
Placet à Monseigneur le Duc d'Orléans, pour obtenir la permission de laisser passer le tuyau d'un poële du côté du jardin du Palais Royal. 352
A Monsieur de Vallier. 353
A Madame de Pompadour. 354
Vers pour mettre au bas du Portrait de Madame de Pompadour. Ibid.
*Envoi de Madame de M**, qui, étant à souper avec l'Auteur, l'obligea d'aller se coucher à onze heures.* 355
Bouquet pour le jour de S. Jacques. Ibid.

In-promptu fait en ſoupant chez M. le Duc d'Orléans, qui empêchoit l'Auteur de manger, à cauſe de ſa ſanté. 356

Vers au nom de Duclos, à Mademoiſelle Olimpe, qui déſiroit une Vierge qui étoit dans ſon lit. Ibid.

*Vers à Madame de ***, le jour de ſa Fête.* 357

*Vers au nom de Madame de Chante-Mêle, à Monſeigneur de ***, en lui préſentant un Mémoire.* Ibid.

*A Madame de ***, au nom de Madame de **.* 358

A une Dame qui diſoit que les hommes étoient perfides. 359

*A Mademoiſelle de G**.* Ibid.

Réflexions diverſes. 360

Madrigal ſur les Limbes. 361

*A Madame de ***, qui m'apportoit une recette pour ma poitrine.* Ibid.

A Madame la Princeſſe de Talmon, en lui donnant un Autel à la Grecque, pour brûler des parfums. 362

*A Madame de ***.* Ibid.

*Vers sur le Mariage de Mad. de**.* 363
*A Madame d'Est **, dans un petit Divertissement ; c'est l'Amour qui parle.* 364
Bouquet à Madame de Pompadour. 365
*A Madame de S***.* 366
*Placet au Roi Stanislas, sous le nom de Mademoiselle de ***.* 367
A Madame Doublet, âgée de quatrevingt-douze ans. 369
Vers pour accompagner deux cœurs noués par un nœud de diamans, &c. 370
Envoi de M. le Duc de Richelieu à Madame d'Egmont sa fille, en lui donnant un Autel de l'Amour. 371
*Etrenne de M. le Duc de G**, à Madame la Duchesse de Choiseul, en lui donnant un petit réchaud pour brûler des pastilles.* 372
Epître familiere à Madame de Pompadour, sous le nom de M. le Duc de la Valiere. 373
A Madame de Pompadour, sur la Reconnoissance. 374

A Monsieur de Soubise. 375

*Vers de Madame de C**, à Madame de Pompadour, en lui donnant une écritoire.* 376

*Vers de Madame de G** à M. le Duc de C**.* 377

*Vers de Mesdames de P*** & de G**, en donnant* PYGMALION *à M. le Duc de C**.* 378

*A Madame de T**, sur une migraine.* 379

*Vers de Madame de C** à Madame de Pompadour, en lui donnant un anneau d'or.* Ibid.

*Vers de Madame de G** à Madame de la Borde, en lui envoyant un coquetier.* 380

Bouquet à Madame l'Abbesse du LYS, *au nom & prononcé par ses Religieuses.* 381

Au Docteur Gatty. 382

*Vers joints à la statue du Roi, que M. de C** présentoit à Madame de Pompadour.* Ibid

A Madame de Pompadour. 383
*A Madame de **, ſur un Amour à qui une Beauté ôte le bandeau.* 384
*Vers de Madame de G** à Madame de C**.* 385
Bouquet à Mademoiſelle Brunet. 386
*Vers à Meſdames de V** & de T**, qui mutuellement s'étoient fait des Vers.* 387
Réponſe à une invitaion à dîner, où on appeloit l'Auteur l'Apôtre, & une femme, la Sainte. 388
*A Madame de **, qui, par une Lettre me ſouhaitoit une bonne fête.* Ibid.
Au Roi de Danemarck. 389
A Mademoiſelle le Maure, jouant CÉRÈS *dans l'Opéra de* PROSERPINE. 391
A la même, jouant DÉLIE *dans l'Opéra des Fêtes Grecques & Romaines.* 392
*A Madame de D**, qui jouoit un Opéra Comique.* 393
Vers préſentés par Mirza, *Chienne que donnoit Madame de ** à Madame de ***.* 394

*Placet à Monſieur ***, Contrôleur Général, pour avoir une Croupe ſeche dans les Fermes.* 395

*Envoi du Placet ci-deſſus à Madame D **.* 396

Vers ſur la pointe d'une épingle 397

*A Madame De ***, en lui donnant un coffre.* Ibid.

*A Monſieur de T**, en lui donnant une robe de chambre.* 398

A Madame la Marquiſe de Pompadour, en lui demandant la ſuite de ſes Eſtampes. 399

A la même. 400

A la Reine, au nom de Madame de Mauconſeil, qui lui dédioit les fêtes données au Roi de Pologne. 401

A Madame de Mariet, ſur des Vers d'elle qu'elle m'avoit prêtés. 402

A Monſeigneur le Duc d'Orléans, qui me refuſoit la permiſſion de chaſſer. 403

Remercîment à M. le Duc d'Orléans, ſur ſa viſite. 405

*Vers à Monsieur de B**.* 406
*A Monsieur de Ch**, à qui Madame De *** donnoit un tableau de Greuze, représentant une jeune fille tenant une Lettre de son Amant, la laissant tomber en l'appercevant, & lui envoyant un baiser avec ses doigts.* 407
A Madame de Talmon, pour une lorgnette qu'on lui donnoit. 408
*A Madame de ***, qui m'apprenoit à faire du filet, & à qui j'offrois mon premier essai de cet ouvrage.* 409
Bouquet à la même. 410
A Monsieur Tronchin, Médecin. 411
Au même. 412
*Epître à Monsieur de ***.* 413
*A Madame de B**. Remercîment d'une croupe seche.* 414
*Lettre en vers du Maréchal de L*** à Madame de T** sa fille, apportée dans un Tournoi par Végèce & Montécuculi, commentés par Monsieur le Comte ***.* 415

*Vers à Mademoiselle***, Religieuse.* 417
Epigramme sur un Financier. Ibid.
Vers à M. Favart, pour servir de réponse à son Epître dédicatoire d'Isabelle & Gertrude. 418
Epithalame pour Mademoiselle Olympe, Niece de Mademoiselle Quinault. 419
Réflexion. 420
Aux Rois. 421
A M. l'Avocat Marchand, qui m'avoit écrit pour lui donner à dîner à Belleville, peu de temps après la mort de Madame Favart. Ibid.
*A Madame de ***, qui me demandoit comment elle feroit à Paris, pour être, en arrivant, à la mode.* 422
Traduction en Vers d'une Lettre de Jean-Jacques, de sa Nouvelle Héloïse, sur le Suicide. 423
*A Madame de ***, qui me demandoit si elle ne me gênoit point.* 424
Vers sur l'Amitié. 425
*A Madame de ***, sur un Papillon qu'elle avoit attrapé.* Ibid.

Pensées sur les Gouverneurs d'enfans. 426
*Au Baron de ***.* 427
Sur les Rois. 428
*A Madame de ***, qui me marquoit que Madame de Pompadour me savoit gré d'avoir accompagné M. le Duc de Praslin dans son exil.* 429
Réflexion. 430
Apothéose d'Hébé. 431
Au Roi Stanislas. 432
A mon Frere, qui vouloit que je lusse une Piece en grande compagnie. 433
Vers à M. le Duc d'Aiguillon, qui venoit d'être fait Ministre de la Guerre. 434
Vers au nom de M. de Boulogne, à Madame de Caze de la Bauve, Intendante de Bretagne, en lui envoyant un Nécessaire. 435
Vers sur ma Maison de Belleville. 436

CHANSONS.

Les Amours infortunées du Comte de Comminge, Romance. 437
Chanson d'un enfant de sept ans, qui appeloit Mademoiselle Quinault sa femme. 446

Autre. 447

Autre. 448

*Chanſon, à Madame de ***, en lui donnant un porte-feuille.* 449

Couplets chantés par les enfans de Monſieur le Duc de Noailles à Madame la Ducheſſe de la Valliere. 450

Chanſon. 451

Le Braconnage, Chanſon. 452

A Madame la Ducheſſe de Choiſeul, en lui envoyant des boîtes de bergamote pleines de bonbons, ſur leſquelles étoit peint l'Amour. 454

Couplets pour l'Abbeſſe du Lys, qui s'appelle Antoinette. 455

*Chanſon pour la fête de Monſieur le Comte de ***.* 457

*Chanſon pour Mad. la Comteſſe de**.* 459

Chanſon faite à table chez l'Abbé de Saint-Pierre, à Avalon, où étoient pluſieurs jolies femmes. 460

*Chanſon pour le Mariage de Mademoiſelle de M*** avec Monſieur de T***.* 461

Chanson. 462

*Autre sur la naissance de Monsieur de T***.* 463

DISCOURS ACADÉMIQUES.

Discours de réception à l'Académie Françoise, prononcé le Samedi 22 Janvier 1763, par M. l'Abbé de VOISENON, *nommé à la place de M.* JOLIOT DE CRÉBILLON. 467

Réponse de M. le Duc de SAINT-AIGNAN, *au Discours de M. l'Abbé* DE VOISENON. 481

Réponse de M. l'Abbé DE VOISENON *au Discours de réception de M. l'Évêque de Senlis à l'Académie Françoise.* 487

Réponse de M. l'Abbé DE VOISENON *au Discours de réception de M. le Prince de* BEAUVEAU *à l'Acad. Françoise.* 493

Réponse de M. l'Abbé DE VOISENON *au Discours de réception de M.* GAILLARD *à l'Académie Françoise.* 501

Fin de la Table.

ERRATA

DU TROISIEME VOLUME.

PAGE 4, l. 19, je ſuis trop ſon ennemie, *liſ.* ton ennemie.
P. 14, l. 22, ſoyez encore, *liſ.* ſoyez encor.
P. 26, l. 19, que vous ne pouvez dire, *liſ.* que vous en pouvez dire.
P. 73, l. 8, vous devez préſider, *liſ.* venez préſider.
P. 77, l. derniere, Rempliſſent ces bois, *forme un vers entier.*
P. 131, l. 2, à ſes conſeils, *liſ.* à tes conſeils.
P. 132, l. derniere, le chériſſent, *liſ.* les chériſſent.
P. 165, l. 19, malgré ſon ſang, *liſ.* ſon rang.
P. 199, l. derniere, le prix de la rigueur, *liſ.* de ta rigueur.
P. 284, l. 16, nos bons Paroiſſiens, *liſ.* Pariſiens.
P. 295, l. 6, AU PRINCE HÉRÉDITAIRE, *ajoutez* de BRUNSWICK.
P. 311, l. 14, RÊPONSE A L'AUTEUR, *ajoutez* des Vers précédens.
P. 320, l. 7, je vous formai, *liſ.* je formai.
P. 353, l. 1, à M. DE VALLIERS, *liſ.* VALLIER.
P. 382, l. 1, Gally, *liſ.* Gatty.
P. 387, l. 2, à MADAME de V. & de T. *liſ.* MESDAMES.
P. 404, l. 5, l'échange, *liſ.* le change; l. 9, des hourets, *liſ.* des roquets.
P. 415, l. 4, commentée, *liſ.* commentés.
P. 484, l. 12, que M. de Crébillon, *effacez* que.
P. 487, l. 13, qui policent, *liſ* poliſſent.
P. 495, l. 1, nos ſçiences, *liſ.* ſéances.
P. 502, l. 22, fixe, *liſ.* fiere.
P. 505, l. 3, imprimer malheureuſement, &c, *liſ.* imprimer; & malheureuſement.



